A LA DÉCOUVERTE

CANEVAS D'ÉTUDE

Maurice Ray

DE LA BIBLE

Première de Pierre

Epître n.t.

21

***f***



DE LA BIBLE

Aller à la découverte des tré­sors de la Bible est une aventure merveilleuse et passionnante. Elle est le privilège de chacun et une nécessité pour qui veut édifier sa foi sur un fondement solide, car « la foi vient de ce qu’on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ ».

Ces simples études bibliques, avec leurs questions et leurs ré­ponses, sont destinées à stimuler l'étude individuelle et en commun des Saintes Ecritures. Grande est la récompense de qui s'engage, sans crainte de l’effort, dans une recherche personnelle de la pen­sée révélée de Dieu, avec le seul but de se laisser éclairer et mo­deler par cette pensée et de par­venir à la pleine connaissance de Dieu et de Celui qu'il a en­voyé pour nous sauver.

Dieu a parlé *écoutons-le.*

Ce qu'il promet *croyons-le.*

Ce qu’il ordonne *pratiquons-le.*

Ce qu’il nous révèle
*proclamons-le.*

A LA DÉCOUVERTE DE LA BIBLE

CANEVAS D'ÉTUDE

Maurice Ray

Première Epître
de Pierre

N. T. 21



LIGUE POUR LA LECTURE DE LA BIBLE

VE NNE S sur LA *US* ANNE- G UE B WILLE R-VIL VO RD B

*© Tous droits réservés*

**I. INTRODUCTION**

**GÉNÉRALITÉS**

Cette épître reflète les préoccupations des églises d'Asie mineure dans la seconde moitié du premier siècle, vraisemblablement dans les années 60 à 70 de notre ère. L’auteur veut, avant tout, exhorter les destinataires de sa lettre à demeurer fidèles au Seigneur dans l’opposition que .suscite leur témoignage chrétien.

Cela explique la multiplicité des sujets abordés par l’âpôtre sans qu'aucun d’eux devienne jamais un exposé de doctrines.

Cela explique aussi l’importance donnée à la conduite à tenir — on dirait aujourd’hui : le témoignage sans paroles — à l’heure de la persécution. L'heure n’est plus aux enseignements théoriques. Dans l’épreuve qu’elle traverse ou va connaître, l’Eglise a besoin de conseils pratiques.

Parmi les « christianisés » du vingtième siècle, nombreux sont ceux qui con­fondent encore l’Evangile du Christ avec la sagesse moralisante d’un illustre penseur mort martyr il y a deux mille ans.

A elle seule, la lecture de cette épître dénoncerait cette funeste erreur

Il y a, certes, une morale chrétienne, comme il y a une pensée chrétienne. Mais l’une et l’autre sont inséparables de la personne du Christ qui était, qui est, qui vient. Cette épître en est la démonstration. La conduite à tenir au sein de l’épreuve n’est pas l’application d’une doctrine — une morale héroïque — mais une soumission active, confiante, constante, au Christ ressuscité et présent dans son Eglise éprouvée.

A ce titre, cette lettre est un précieux résumé du Nouveau Testament ; elle est une saisissante illustration de la bonne nouvelle qu'il apporte et de toutes les conséquences que nous avons à en tirer pour notre vie présente et à venir.

Quand Paul écrivait aux Corinthiens (1.26) : < ... parmi vous qui avez été appelés, il n’y a ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles », il soulignait un aspect particulier de l’Eglise primi­tive. Elle comptait quelques personnages d’un rang élevé, mais était surtout composée de « petites » gens, selon un dessein de Dieu qui veut que l’Evangile doive son succès ni à la position sociale des chrétiens, ni à leur culture. La puissance et la sagesse des élus ne doivent rien à leur chair et *tout* à la seule grâce de Dieu, révélée par le Christ des Ecritures. L'orgueil lié à une connais­sance académique ou livresque, à une position sociale, à une tradition de fa­mille ou de communauté, est souvent le plus gros obstacle à la vie chrétienne.

Si Pierre s’adresse lui aussi à de « petites » gens, ce qualificatif est à com­prendre selon une échelle des valeurs qui dit de toute éternité : L’homme est

***1 PIERRE*** 3

intéressé par ce qui frappe les yeux ; l’Etcrnel, Lui, regarde au cœur (1 Sam. 16. 7). Aussi la Parole de l’apôtre adressée à ces « petites » gens, est-elle valable pour les sages, les grands, les puissants..., et les petites gens de tous les temps.

**UNE ÉPITRE « CATHOLIQUE »**

Au troisième siècle déjà, l’Eglise appliquait le qualificatif «catholique», c’est-à-dire « universel » aux épîtres de Jacques, Pierre, Jean et Jude. On vou­lait ainsi différencier ces écrits de ceux de l’apôtre Paul adressés à des commu­nautés locales ou à des personnes. Ces épîtres dites « catholiques » (excepté les 2e et 3° de Jean) concernent les Eglises ou les chrétiens en général. Cette appel­lation d’épître « catholique » se retrouve dans quelques versions du siècle der­nier, Osterwald par exemple. Nos versions modernes l’ont abandonnée.

**L’AUTEUR**

Pierre est désigné dès la première ligne, et le contenu de son épître souli­gne l’authenticité de sa signature. Aucun argument invoqué pour attribuer à un inconnu ce que la Parole présente comme une lettre de Pierre, l’apôtre et dis­ciple du Seigneur, ne peut être retenu valablement.

Loin d'infirmer l’authenticité de cette épître, les rapprochements qu’on peut établir entre elle et les épîtres de Paul et de Jacques la soulignent plutôt. On sait l’unité de foi, d’affection, d’inspiration qui unissait les apôtres entre eux. On peut penser aussi qu’à l’occasion de leurs rencontres, ils partageaient leur préoccupations et, dans leurs écrits, nous en donnaient un même écho chacun à leur manière.

Détail important : si le secrétaire de l’apôtre, Silvain (5. 12), est le même personnage que le Silas des épîtres de Paul (1 Thess. 1. 1), il n’y a pas à nous étonner des rapprochements qu’on peut faire entre cette épître et l’épître aux Ephésiens, par exemple.

Relevons enfin que plusieurs écrivains ou pères de l’Eglise primitive con­naissaient cette épître, la citaient en lui attribuant un crédit incontesté.

A défaut de preuves historiques, l’épître elle-même, par son contenu et par sa forme, dévoile son auteur. Elle n’est certainement pas l’œuvre d’un théolo­gien. Elle veut mettre à la portée des plus humbles l’essentiel de ce que Paul expose doctrinalement aux Romains tt aux Ephésiens. En ce sens, elle a une note populaire. Même quand il est question de la rédemption, Pierre en parle comme d'un souvenir vécu, personnel : « Il a porté Lui-même nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pi. 2. 24). Cette note concrète, pratique, se retrouve tout au long de son épître. Pierre avait été pêcheur et non élève à l’école des rab­bins.

4

***1 PIERRE***

Sur 105 versets, il y a une quarantaine de citations de l'Ancicn Testament, indépendamment des expressions et des images tirées de ce même livre. C'est beaucoup, mais c’est dans l’ordre naturel des choses. Pierre, intime disciple de Jésus, a découvert en son Maître l’accomplissement de l’Ecriture, le Messie pro­mis et attendu. Comment parler de Lui sans s’en référer aux paroles sacrées qui l’ont annoncé ?

Pierre est au soir de sa vie. Celle-ci, modelée dès la-^Pentecôte dans la com­munion du St-Esprit, a gardé quelque chose du caractère passionne de l'apôtre. Cette épître, qui veut préparer l'Eglisc à la souffrance, à la passion, porte l’empreinte des traits majeurs de son auteur. Elle est frémissante de la vie de la résurrection, de la sérénité qu'apporte le message victorieux de la croix, de l’espcrance nourrie des joyeuses perspectives d’une parousie très proche.

On ne peut se tromper. Pierre y a mis la main, même s’il y est secondé par Silvain.

**DATE ET LIEU DE COMPOSITION**

La lettre de Paul aux Ephésicns, dont plusieurs paroles se retrouvent dans l'épître que nous étudions, a été écrite vers l’an 60 de notre ère.

L’état général de l’Eglise, vu au travers de l’épître, montre une situation ecclésiastique déjà bien établie, mais aux prises avec des difficultés qui ne sont pas encore à proprement parler des persécutions. On sait que celles-ci, com­mencées par Néron en 64, devaient par la suite devenir générales.

La 2e épître de Pierre, certainement plus tardive, cite la première (2 Pi.

1. 1). Et dans cette 2e épître, Paul est cité comme un apôtre encore actif. Or, la tradition situe le martyr de Paul vers l’an 67-68, et dans les mêmes années, celui de Pierre.

Autrement dit, l’an 65 peut être donné comme l’année approximative où parut cet écrit.

Babylone (5. 13) est désigné comme lieu d’expédition de la lettre. La tradi­tion — historiquement cela est fort possible — situe le martyre de Pierre à Rome. Quand même plusieurs pensent que Babylone est une expression allégo­rique et désigne Rome, il y a lieu de mettre en doute cette interprétation. Pourquoi Pierre désignerait-il nommément les destinataire' de sa lettre (1. 1), alors qu’il déguiserait sous un nom allégorique le lieu de son expédition ? Détail à souligner : les cinq provinces citées au v. 1 le sont dans un ordre allant d’est en ouest. Ne serait-ce pas que l’auteur écrivait de l’orient ? Si la grande Babylone était détruite depuis longtemps, un reste de cette ville subsis­tait. On peut supposer que ce reste comptait une minorité juive dans laquelle

***1 PIERRE***

5

une communauté chrétienne s'était constituée. Pierre peut fort bien s’y être rendu et avoir, de là, écrit aux Eglises d’Asie mineure.

**DESTINATAIRES**

Mentionnés à la première ligne, les chrétiens du Pont, de la Galatie, de Cappadoce, d’Asie et de Bithynic ne devaient pas être des inconnus pour l’apô­tre. Les plus âgés d’entre eux avaient certainement entendu Pierre à Jérusa­lem, le jour de la Pentecôte (Actes 2. 10). Cela expliquerait l’intérêt fraternel que l’apôtre porte à ces communautés. Cependant, il est juste de remarquer que l’apôtre Paul fut le véritable évangéliste de l’Asie mineure. Ces chrétiens de la diaspora sont davantage le fruit de son ministère que ceux de la prédication de Pentecôte. Pierre laisse clairement entendre qu’ils doivent leur conversion à d’autres qu’à lui (1 Pi. 1. 12, 25).

Etaient-ils juifs ou païens ?

L’Evangile annoncé par Pierre, puis par Paul, s’adressait d’abord aux Juifs. C’est dans les synagogues que Paul commençait à prêcher (Actes 13.5 ; 14. 1 ; 17. 1 : 18.4), sans négliger pour autant les païens dont le Seigneur lui avait confié la charge (1 Cor. 9. 19-20 ; 1 Tim. 2. 7). La richesse de cette épître — elle contient de nombreuses allusions à l’histoire et aux textes de l’Ancien Tes­tament — laisse supposer que les destinataires avaient une connaissance bibli­que qu’on ne saurait prêter d’emblée à des païens convertis. Mais ceux-ci ont aussi leur place parmi les élus auxquels s’adresse l’apôtre. Des paroles comme celles de 1 Pierre 1.8, 2. 10 ou 4. 3 y font certainement allusion.

Nous ne serons pas loin de la réalité en voyant sous le terme de « élus de la diaspora» (1.1) l’ensemble des fidèles d’origine juive ou païenne des Eglises dispersées en Asie mineure, dans les provinces en bordure de la Mer Noire et de l’Hellespont.

C’est dans ces contrées que, un demi siècle plus tard, le fameux Pline le Jeune fut nommé gouverneur. Dans sa correspondance avec l’empereur Trajan, il décrit le culte des premiers chrétiens et donne de précieux détails sur la vie et la foi de ceux qui étaient les descendants de ces chrétiens de la diaspora auxquels écrivait l’apôtre Pierre. Il les décrit, lui aussi, comme de petites gens à la conduite exemplaire et qui, dans leur culte, glorifient le Christ comme un Dieu. Les fils étaient dignes des pères. Pierre ne les avait pas exhortés en vain.

**ACTUALITÉ DE CETTE ÉPITRE**

La première lettre de Pierre nous offre un ensemble de réflexions et d’ex­hortations d’autant plus intéressantes à méditer que les chrétiens auxquels il

fi

***1 PIERRE***

s adresse traversaient une époque difficile. Les jugements de Dieu allaient fon­dre sur la Jérusalem juive (détruite par les Romains en l’an 70). L'Eglise allait connaître les assauts d’une grave persécution joints à ceux de l’apostasie (la 2e épître de Pierre y fait largement écho).

Ne sommes-nous pas à la veille d’événements semblables ? Chacun des livres du Nouveau Testament est riche d’enseignements, d’avertissements, de consolation. 11 en est peu à nous en apporter autant, en aussi peu de mots, en vue d’une situation aussi précise.

Cet écrit a certainement été en bénédiction à ses destinataires du l"r siècle. Ceux du 20e siècle ont encore à en découvrir la saveur. Nous ne pensons pas étonner ou choquer les lecteurs si nous leur disons que cette découverte risque­rait de se faire non plus dans la paix d’une chambre solitaire ou la tranquillité d’une communauté rassemblée pour l’étude biblique, mais dans le feu d'un juge­ment qui vient sur l’Eglisc (le nouvel Israël) infidèle, parallèlement, dans la joie d’une souffrance avec Christ et son Eglise fidèle, présente à un monde de plus en plus hostile au témoignage chrétien

En de telles circonstances, la première épître de Pierre est un traité complet, un vrai manuel de la vie chrétienne. Et Luther avait raison de dire : « Cette épître est un des plus nobles écrits du Nouveau Testament. Elle est le vrai et pur Evangile. »

**IL APERÇU GENERAL
Plan de l’épître**

PREMIÈRE SUGGESTION

1. Adresse.
2. Le salut des chrétiens.

Son origine, sa nature, ses dimensions.

Ce que les prophètes en ont connu.

Ses conséquences

Son but.

1. **Le témoignage des chrétiens.**

Dans le monde.

A l’égard des autorités.

**1.1-2**

**1.3 à 2.10**

1.3-9

1. 10-12

1. 13-25
2. 1-10

**2.11 à 4.6**

2.11-12

2. 13-17

***1 PIERRE***

7

Dans la lutte des classes. 2. 18-25

Dans la vie conjugale. 3. 1-7

Dans nos rapports avec le prochain. 3.8-17

Au nom du Christ vainqueur. 3. 18-22

Dans la sainteté, œuvre de l’Esprit saint. 4. 1-6

1. La vie communautaire des chrétiens. 4. ? à 5.11

L’Eglise, une maison : De prières. 4. 7

Où l’on s'aime. 4. 8-9

Où l’on s’entraide. 4. 10

Où se révèle Christ ressuscité. 4. 11

crucifié. 4. 12-15

Juge et Sauveur. 4. 17-19

D’abord confiée aux anciens. 5. 1-4

Puis à la responsabilité de tous. 5. 5-7

Attaquée par Satan. 5. 8-9

Promise à la gloire. 5. 10-11

1. Dernières paroles et salutations. 5.12-14

DEUXIÈME SUGGESTION

1. Adresse et salutation apostolique. 1.1-2
2. Chant de louange au Dieu miséricordieux pour : 1.3-5

Notre régénération avec le Christ ressuscité. 1.3

L’espérance vivante liée à l’attente du retour de Jésus. 1.4 L’héritage que Dieu nous garde dans les cieux. 1.5

1. Notre héritage céleste est: 1.6-12

Un sujet de joie pour les croyants régénérés,

même s’ils sont dans l’épreuve. 1.6

Une occasion de sanctification dans l’attente

du retour de Jésus. 1- 7-9

L’objet des recherches des prophètes auxquels

l’Esprit saint l’a révélé. L 10-12a

Une richesse offerte par ceux qui prêchent

et admirée par les anges. I 12b

8 ***1 PIERRE***

**4-. La grâce oblige à une vie sainte,** à la mesure : **1.13 - 2.10**

De la sainteté de Dieu invoqué comme notre Père. 1. 17

Du prix du sang versé pour notre rachat. 1. 18-21

De l’incorruptibilité de la semence qui nous a régénérés. 1.22-25

De l’excellence de la Parole qui nous nourrit en vue du salut. 2. 1-3

De la personne du Christ en qui nous nous confions. 2. 4

De la place honorable que nous avons en sa maison. 2. 5-8

Des privilèges attachés à notre haute vocation. 2.9-10

**5. Etrangers et voyageurs. Cela** implique que nous devons :

Nous abstenir des convoitises charnelles. **2.11-3.12**

Rendre honorable la révélation de Dieu, comme : 2.11

Concitoyens des païens. 2. 12

Sujets des autorités. 2. 13-17

Serviteurs de divers maîtres. 2. 18-25

Epouse et époux. 3. 1-7

Membres de l’Eglise. 3. 8

Témoins de Jésus-Christ. 3. 9-12

**(>. La souffrance est au programme. Nous l’acceptons : 3. 13 -** 4. 6

Dans une communion personnelle avec le Seigneur 3. 14

A cause de l’espérance qui est en nous. 3. 15

Par fidélité à la volonté divine. 3. 16-17

Comme une conséquence de notre baptême. 3. 18-22

Comme un refus des œuvres de la chair et le signe de notre soumission au St-Esprit. 4. 1-6

**7.** Dans l'attente de l’avènement du Christ

le service de l’Eglise comprend: 4.7-5.11

La vigilance. 4. 7

La sobriété. »

La vie de prières. »

L’exercice de la charité fraternelle. 4. 8

L’hospitalité. 4.9

Le partage des grâces et des dons. 4. 10-11

Le témoignage pouvant aller jusqu'au martyr. 4. 12-16

La sanctification. 4. 17-18

Ce service requiert des responsabilités accrues si l'on est ancien d’Eglise. 5.1-4

Les jeunes y ont leur place. 5. 5

L’humilité en est la marque distinctive. 5. 5-6

***1 PIERRE***

9

A l’ordre de Dieu, il ne laisse aucune place au souci. 5. 7

Il connaît la ténacité du Malin et lui résiste. 5. 8-9a

Il se sait participant à la communion des saints. 5. 9b

Il attend la résurrection et le rétablissement de toutes 5. 10-11 choses.

**8. Dernière exhortation et salutation.**

**5. 12-14**

**MOT CLÉ ET VERSET CLÉ**

**Mot clé.**

Souffrir en chrétiens (4. 16).

**Verset clé.**

« Réjouissez-vous de la part que vous avez aux souffrances de Christ, afin que vous soyez aussi dans la joie et dans l’allégresse lorsque sa gloire paraîtra» (4. 13).

**III. ETUDE DU CONTENU DE L’EPITRE**

***Première étude***

**Elus en vue de l’obéissance. - 1 Pierre 1. 1-2.**

***QUESTIONS***

(î) Quand Simon a-t-il reçu le nom de Pierre ?

© Quand ce nom devient-il un nom commun (2. 5) ?

(3) Pourquoi Pierre mentionne-t-il qu’il est apôtre de Jésus-Christ ?

(2) Pourquoi le terme « d’étrangers » convient-il à l’Eglise fidèle ?

© Relisez Actes 10. Quelle parole de notre texte résume la révélation faite à Pierre ?

© Quels actes de Dieu sont-ils résumés dans « la sanctification de l’Esprit » ?

(7) Que signifiait l’aspersion du sang dans l’ancienne alliance ? Pourquoi l’obéis­sance à Christ est-elle inséparable de l’aspersion de son sang ?

© Qu’est-ce que la grâce ? Pourquoi est-elle indissolublement liée à la paix ?

10

***1 PIERRE***

*RÉPONSES*

Les mots par lesquels l’apôtre se présente disent des choses essentielles à qui sc souvient de la biographie évangélique de notre auteur.

(ï) Pierre. Simon était son nom d’enfant. Pierre, son nom d’enfant de Dieu et de disciple du Christ. Jésus le lui a donné (Jean 1.42). Et ce nom est une prophétie (Jean 1. 12 ; Matth. 16. 18).

(2) S’il rappelle un zèle bouillant mais présomptueux, un courage bien inten­tionné mais charnel et intempestif, il rappelle surtout que la grâce a pré­valu, que l’offense et le reniement ont fait place au pardon, au ministère retrouvé, à une plénitude offerte par le Seigneur (Jean 21. 15-19) et sanc­tionnée par le feu de l’Esprit saint (Actes 2.4). Dans la communion de l’Esprit saint, le nom de Pierre est devenu mieux qu’un nom propre : un nom commun, commun aux hommes de toutes races et de toutes langues qui. semblables à l’apôtre, dans la repentance et la foi s’approchent du Seigneur et se laissent par Lui édifier en une maison spirituelle que Dieu reconnaît pour sienne (2. 5).

(3) Apôtre (= envoyé) de Jésus-Christ. Pierre n’est pas le représentant d'une nouvelle sagesse qui viendrait prendre rang à côté d’autres sagesses tout aussi intéressantes et discutables. Il n’est pas le sectateur zélé d’un système philosophico-religieux ou d’une école théologique. Pierre est apôtre de Jésus- Christ. Il ne se pare pas de titres. S’il aime à sc nommer ainsi, c'est que la personne de Jésus-Christ seule donne un sens à son apostolat. Sa parole ou son écrit ne procède pas d’une décision personnelle, mais d’une obéissance à Celui qui a autorité dans sa vie et en ordonne le labeur quotidien. L’apos­tolat de Pierre, c’est l’annonce de Jésus-Christ, unique Sauveur des hommes. Cette épître s’inscrit dans la ligne de cet apostolat. Elle en est à la fois l’expression et la démonstration. C’est à ce titre qu’elle a pris rang, plus tard, dans le canon biblique, lieu de la révélation et de la pensée du Sei­gneur. C’est à ce titre qu’elle nous concerne. Pierre nous transmet ce que Christ, le même hier, aujourd’hui, éternellement, dit à son Eglise.

(3) L’expression « étrangers et dispersés » (littéralement : « de la diaspora ») désignait d’abord les Juifs vivant hors de Palestine. Reporté sur l’Eglisc, il définit à la fois la situation géographique des premières communautés dissé­minées dans l’Asie mineure et l’état normal de toute communauté chrétienne dans le monde. En effet, la foi des chrétiens fidèles leur attire souvent le mépris des hommes quand ce n’est pas encore celui de leurs proches. Sujets du royaume de Dieu à venir, ils sont ici-bas des exilés. Ils ne font que «camper», selon la parfaite expression de 2 Cor. 5. I.

C’est pourquoi l’apôtre souligne d’abord la condition spirituelle des destina­taires de sa lettre : ils sont *élus.*

***1 PIERRE***

11

Il rappelle ensuite leur état momentané : *étrangers et dispersés.*

Enfin, il définit l’origine de cette élection : « *selon la prescience de Dieu » ;* son moyen : *« par la sanctification de l’Esprit » ;* son but : *« afin qu’ils de­viennent... »* etc.

Il les invite ainsi à considérer ce qui demeure et non ce qui n’est que pas­sager. Il s’attarde longuement à cette élection (tout le premier chapitre y est consacré), alors qu’il ne fait aucun commentaire sur leur état temporel.

Dans l’attente de leur rapatriement, cet état d’expatrié trouve aussitôt sa consolation. Si l’Eglise fidèle connaît l’hostilité du monde, elle sait aussi que son histoire s’inscrit sur une trame tissée et brodée par Dieu jusqu'en ses plus petits détails. C'est ce que nous redisent les trois actes par lesquels Dieu accomplit son dessein de salut envers l’humanité déchue : l’élection, la sanctification, l’aspersion.

® La prescience de Dieu. Luther disait : « Nous ne nous introduisons pas nous-même dans le ciel, pas plus que nous ne créons nous-même la foi dans nos cœurs. » La cause première de notre vie dans la foi tient à cette volonté d’amour de Dieu qui a décidé librement et sans condition préalable, le salut de sa créature, et qui a connu, de toute éternité, qu’il le ferait. Faire remonter l’origine de notre élection jusque dans l’infini de la libre souve­raineté de Dieu était une pensée révolutionnaire. Jusqu’alors, selon la con­naissance qu’en avait Israël, l’élection avait son point de départ en Abra­ham, et en Abraham seulement (exemple : Amos 3. 2). Pour accepter que « Dieu ne fait point acception de personnes » et qu'il est « le Seigneur de tous » et qu'en « toute nation... Il connaît les Siens », Pierre lui-même dut en recevoir révélation par une intervention divine (cf. Actes 10).

(§) La sanctification de l’Esprit. L’élu est en réalité un homme mort dans son état de pécheur. Or, ce que Dieu décide, Il le fait également. Pour que l’homme passe de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, de la puis­sance de Satan à celle de Dieu, il faut qu'il soit éclairé quant à son cœur, décidé quant à sa volonté, transformé quant à sa nature profonde et. devenu libre, qu’il se consacre à Dieu. Dieu accomplit tout cela en l’homme par le moyen du St-Esprit. Par ce mot de sanctification (l’œuvre par laquelle nous sommes rendus semblables à Christ et agréables à Dieu), Pierre embrasse l’œuvre complète de la régénération de l’homme, y compris l’application à cet homme de la justice de la croix.

(?) Le malheur de l’homme — sa misère humaine, sa mort, sa perdition — est lié à sa volonté d’être son maître et de s’affranchir de toute autorité qui viendrait limiter son désir. Dieu ne rétablit pas l’homme dans sa dignité première pour qu’à nouveau il fasse ce que bon lui semblera. D’où l’expres­sion littéralement traduite « dans la sanctification de l’Esprit *pour* l’obéis-

12

***1 PIERRE***

sancc ». Car l'œuvre de l’Esprit, une fois l'homme convaincu de péché et persuadé de recevoir Christ, c'est de disposer l’homme à l'obéissance et de l’appeler à se soumettre librement à Jésus-Christ. Mais cette obéis­sance elle-même — consentement renouvelé de notre conscience éveillée et de notre intelligence éclairée — a besoin d’être fortifiée « par le sang ». L’Evangile n’est pas seulement connaissance, c’est-à-dire sagesse, doctrine, principes, morale, révélation. Défini par chacun de ces mots, l’Evangile les dépasse tous, parce que l’Evangile est en même temps révélation d’une exis­tence nouvelle offerte à l’homme en même temps que sa régénération. Notre élection nous rend participants d’une vie nouvelle et éternelle ; elle a sa source, son existence et son devenir dans le sang du Christ.

L’expression employée par l’apôtre, « avoir part à l’aspersion du sang » est empruntée à la liturgie du culte de l’ancienne alliance. Les aspersions céré­monielles rappelaient d’une manière incessante trois aspects de la vérité

1. **La gravité du péché** et de la souillure qu’il apporte. Cette souillure est telle qu’aucun acte humain ne saurait nous en purifier. « Quand tu te laverais avec du nitre, quand tu emploierais beaucoup de potasse, ton iniquité resterait marquée devant moi, dit le Seigneur l’Eternel » (Jér.
2. 22).
3. **La gravité de la culpabilité** du pécheur. L’endurcissement de l’homme est tel qu’il en vient à considérer la mort comme une chose naturelle, comme un aboutissement, quand il ne la regarde pas comme une libé­ration et une étape vers de nouvelles destinées. Quel aveuglement '. Toute désobéissance entraîne avec elle la mort, et c’est l’horreur et la puissance du mal que de croire le péché expiable même par les larmes d'une vraie repentance. La mort est le salaire du péché. Et aucun homme ne peut s’y arracher. Elle n’est pas une libération, une étape vers de glorieuses destinées. Pour l’homme naturel, irrégénéré, fermé à la repentance et à la grâce, la mort est l’étape qui conduit au jugement dernier (Héb. 9.27). C’est cela aussi que l’aspersion du sang rappelait quotidiennement dans l’ancienne alliance : telle est la culpabilité du pé­cheur qu’elle entraîne une mort incessante. Pour l’expier véritablement, il faudra non le sang d’un animal, mais celui du Fils bien-aimé de Dieu, le souverain Maître de la vie.
4. **A** tout ce poids de péché et de culpabilité humaine Dieu oppose **le poids de sa grâce.** « Crée en moi un cœur pur, renouvelle en moi un esprit bien disposé», s’écriait David repentant (Ps. 51.12). Si la lèpre du péché a corrompu l’homme — esprit, âme et corps — la réparation opérée par la mort expiatoire du Christ renouvelle aussi l’être jusque dans sa nature la plus profonde. « Si quelqu’un est en Christ, il est une nouvelle créature» (2 Cor. 5.17). Cette nouvelle créature vit par la foi.

***1 PIERRE***

13

dans l'obéissance à Christ. Mais pour demeurer victorieuse de la puis­sance du péché qu'elle affronte sans cesse, pour ne pas retomber sous sa domination à chaque fois qu'elle lui a cédé, elle doit continuer à avoir part à l’aspersion du sang. « C'est par grâce que vous êtes sauvés... cela ne vient pas de vous, c’est le don de Dieu. Ce n'est point par les œu­vres... \* (Eph. 2. 8). « Si nous marchons dans la lumière comme II est Lui-même dans la lumière, nous sommes mutuellement en communion et le sang de Jésus son Fils nous purifie de tout péché» (1 Jean 1.7). En résumé, notre obéissance à Jésus-Christ sera d’autant plus joyeuse, volontaire, fidèle, que nous nous souviendrons à quel prix nous avons été rendus capables de vivre libres, dans la présence du Dieu saint.

Notre obéissance portera d'autant plus de fruits que nous resterons humblement participants de la sainteté, de la vie, de la force qui sont dans le sang de Christ (Jean 6. 55-56).

(8) Cette salutation n’est pas une formule de simple politesse, et encore moins un vœu pie.

La grâce, c’est l’expression de l’amour de Dieu envers l’homme pécheur. Nous ne saurions en donner la mesure. Le moins que nous puissions en dire avec l’apôtre, c’est qu’elle ne peut être ni augmentée, ni diminuée ; par contre, elle peut être *multipliée* dans ses manifestations et ses effets.

Elle est inséparablement unie à la paix dont elle est la vraie source. D’où l’impossibilité où se trouve l’homme naturel de trouver ou d’apporter une paix à laquelle il aspire pourtant de tout son être. Alors que, révolté contre Dieu, seule la grâce le fait vivre et l’empêche de se détruire totalement, comment pourrait-il apporter la paix au monde ? Autant demander à un paralytique de nous faire une démonstration de course à pied ! L’auteur de la paix, c’est Jésus-Christ. Pour la redonner aux hommes, il a dû faire tout le chemin qui les séparait de Dieu, dépouiller Satan des droits et de l’auto­rité qu’il avait acquis sur eux, sceller de son sang la réconciliation entre l'homme pécheur et le Dieu saint. C’est pourquoi la paix est fruit de la grâce. Elle est appelée à être multipliée, elle aussi, dans ses manifestations et ses effets.

« Tout ce que le monde peut offrir est incapable de calmer un cœur froissé ; mais aussi toutes les commotions et les agitations du monde ne peuvent trou­bler l’âme qui possède la paix de Jésus. »

***APPLICATION***

Quelques suggestions :

1. Apprenons à voir les hommes tels qu’ils sont, mais apprenons aussi, dans la foi, à les voir transformés et édifiés par Christ.

14

***1 PIERRE***

1. Sommes-nous les représentants d'une théologie, les défenseurs d’un système, ou les apôtres (envoyés) du Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ?

S. Voyons-nous la différence entre une Eglise « installée » et une Eglise « cam­pée » ?

1. Soulignons la contradiction entre la révélation biblique quant à « l'élection \* et le salut que tant de croyants pensent obtenir par leurs œuvres.
2. Souvenons-nous que Christ seul connaît ceux qui sont à Lui. Mais pour autant ne prenons pas notre parti du triste état spirituel de beaucoup de « christianises » d’aujourd’hui, qui savent que la grâce existe, y croient même, mais en restent à un credo que leur vie n’incarne nullement.
3. La salutation de l’apôtre comparée aux déclarations de paix des hommes de ce monde.
4. Donnez des exemples pratiques, vécus, d’une paix fruit de la grâce.

***Deuxième étude***

Régénérés pour une espérance vivante. - 1 Pierre 1. 3-5.

Q *GESTIONS*

O Quelle intention avait l’apôtre en plaçant cette action de grâces au seuil de son épître ?

(D Pierre loue Dieu pouf cinq actions de sa miséricorde. Dctaillez-les.

1. Quel est le thème central de cette louange ?

© Quelle différence faites-vous entre l’espérance de l’homme et celle des chrétiens ?

© Quels sont, ici nommés, les deux fondements de l’espérance, et pourquoi ?

© Quel est le *gage* de notre héritage céleste ?

(7) Quelles sont ses particularités ?

© Quel est ici le double fondement de l’assurance du salut ? Quelle part en revient à l’homme ?

® Quelles précisions pouvons-nous donner au sujet du salut ?

***1 PIERRE***

15

*RÉPONSES*

(3) Pierre écrit à des frères dans l’épreuve. Il y a une manière ,chrétienne de parler à ceux qui connaissent la tribulation : leur aider à regarder toutes choses à la seule lumière de leur vocation céleste.

L’apôtre place donc ses lecteurs devant leurs privilèges éternels (3-5) avant de prendre en considération leurs difficultés momentanées (6-7). Fondé sur les choses qui demeurent, on peut alors s’intéresser à celles qui passent.

La victoire qui triomphe du monde, c’est notre foi. Dans sa source et dans son expression, elle n’est pas liée aux conditions extérieures dans lesquelles Dieu peut nous appeler à la vivre. Par la foi, les circonstances même adver­ses peuvent laisser ou mettre sur nos lèvres la joie reconnaissante.

Pierre ne se force pas à chanter. Il éclate en louanges à l'adresse de Dieu le Père parce que, de sa miséricorde paternelle, il a reçu la parole d’affermis­sement et de consolation qu’il est appelé à transmettre.

1. L’Eternel est ma lumière, dit le psaume 27. Cinq actions de Dieu éclairent la marche des chrétiens à l’œuvre dans la nuit de ce monde, et à toute heure les appellent à la louange.

1° L’œuvre de leur régénération.

2° La résurrection de Christ.

3° Le merveilleux cadeau de l’espérance et de l’héritage vers lequel elle conduit.

4° La vigilance de Dieu.

5° La manifestation du salut au dernier, jour.

1. La pièce maîtresse de cette œuvre divine porte un nom glorieux : l’espé­rance. C’est à cela que l’apôtre veut accrocher l’intérêt de ses lecteurs. Elle est née au matin de Pâques. Elle porte la marque de son auteur : elle est vivante. Elle est un des joyaux laissés au cœur de tout croyant qui a rencontré le Christ ressuscité.
2. L’homme naturel a aussi une espérance. Mais celle-ci concerne toujours des biens incertains. S'ils sont de ce monde, ils déçoivent vite ceux qui croyaient les tenir. Dépassent-ils les limites du concret, ce sont de gratui­tes conjectures, sinon des chimères.

Toutes les promesses de Dieu, elles, trouvent dans la résurrection du Christ un premier accomplissement. C’est pourquoi, à cause du Christ ressuscité, l’espérance chrétienne se nourrit de certitudes.

(J) L’espérance chrétienne a un double fondement :

16

***1 PIERRE***

1. **La régénération du croyant.** Ce miracle n’est pas à confondre avec les changements, les renoncements, les perfectionnements que l’homme natu­rel peut apporter à sa vie. Si l’homme peut réformer sa conduite, il ne peut changer sa nature.

L'homme régénéré est celui en qui la vie de Dieu a fait irruption, pour le moins est devenue manifeste. Cela se traduit par un renouvellement fondamental de la pensée soumise dès lors à l'autorité de la Parole de Dieu (Eph. 4. 23) et par une illumination du cœur désormais assuré du pardon et de l’amour de Dieu (Eph 1. 18 ; Rom. 8. 16). Paul disait : « Si je vis, ce n’est plus moi qui vis, mais Christ qui vit en moi » (Gai. 2. 20). Pas plus qu’on ne saurait nier ]c fait de notre naissance, on ne saurait contester la réalité de la nouvelle naissance chez celui qui a passé par la régénération. On reconnaît l’arbre à ses fruits. Si le païen peut contester la régénération parce qu’elle échappe naturellement à sa connaissance, il ne saurait en nier les fruits. Encore faudrait-il qu’ils paraissent (Matth. 5. 16) !

La régénération est en quelque sorte la porte d'entrée dans la vie éter­nelle. Elle s’accompagne nécessairement d’une croissance, d’un dévelop­pement qui trouvera son achèvement dans le royaume à venir. Entre la régénération et la vie dans le royaume de Dieu se situe notre service ici- bas, avec son ultime étape : la mort physique (à moins que le retour du Seigneur ne transforme cette mort en un enlèvement : 1 Thess. 4). Notre espérance vivante ne trouve-t-elle pas là sa confusion ? Non point I Car elle s’appuie sur un second fondement :

2. La résurrection de Jésus-Christ. La résurrection corporelle de Jésus au matin de Pâques est la vie même de notre espérance au-delà de la mort. Car à ce fait incontesté s’attache une promesse : « Si l’Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d’entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Christ d’entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous» (Rom. 8. 11). Cette promesse comme les autres trouvera son accomplissement : « Parce que je vis, vous vivrez aussi» (Jean 14. 19). Christ, vainqueur de la mort, est monté au ciel. Il y a entraîné notre nature régénérée, réhabilitée. Il est les prémices de l’humanité nouvelle à laquelle l’héritage est réservé. Dès lors, il n’est au pouvoir d’aucune puissance de porter atteinte à notre espérance vivante. La mort elle-même y trouve sa défaite (1 Cor. 15. 54-55).

® Cet héritage, lui aussi, a pour fondement la victoire du Christ sur la mort. Lui aussi a pour seule cause l’excellence de la miséricorde divine. Avec cette précision qu’il ne faudrait pas omettre de souligner : si la miséricorde de Dieu s’étend à toutes scs créatures en ce qui concerne les nécessites de la vie

***1 PIERRE***

17

naturelle (Ps. 136.25 ; Actes 17.25-28), l’héritage est réservé seulement à ceux qui sont devenus scs enfants (Gai. 4. 7). L’Evangile nous a appris com­ment on le devient (Jean 1. 12), et Pierre le redira au cours de son épître (23).

(7) Aucun mot d’un monde passager ne peut décrire des réalités éternelles. L’apôtre se voit, lui aussi, limité et contraint de nous dire ce que cet héri­tage n’est pas, pour nous faire mieux saisir ce qu’il est :

**Incorruptible,** donc dissemblable de toutes les réalités terrestres qui con­naissent l’usure du temps et la malédiction de la corruption qu’est le péché suivi de mort.

**Sans souillure,** donc gardé de toutes les atteintes du mal, voire de ses éclaboussures.

**Sans flétrissure,** donc éternellement fidèle à lui-même, à sa valeur, à sa beauté, à sa richesse, à toutes les qualités par lesquelles la parole le décrit. **Conservé dans les cicux,** donc ni l’homme, ni Satan l’ennemi de l'homme, ne peuvent y toucher ou y porter atteinte. Le lieu meme où il nous est pré­paré lui confère ce caractère d’inviolabilité (Matth. 6. 19-21).

® L’assurance du salut éternel repose sur un double fondement :

Le premier vient d’être relevé : c'est un héritage **« gardé dans les cieux ».** Cela suffit à nous délivrer de toute inquiétude à la pensée que quelqu'un y porte atteinte.

Le second n’est pas moins heureux et certain : c’est un héritage **« gardé par la puissance de Dieu ».** Christ Lui-même nous a appris les risques inhé­rents à « un esprit bien disposé » mais encore et toujours ici-bas lié à « une chair faible ». Il sait la puissance du péché et les ruses du séducteur. Dans sa grande miséricorde, Dieu s’offre à intervenir en personne pour nous maintenir jusqu’à la fin sur le chemin de vie qu'il nous a tracé. Mais notre consentement reste nécessaire. La foi en Christ ne fait pas de nous des auto­mates docilement soumis à son action. L’intervention divine ne supprime jamais notre volonté, ni ne diminue notre responsabilité. Au contraire, elle l’accentue et y fait constamment appel. C’est dans la mesure même où volontairement et dans une obéissance immédiate, nous répondons aux pro­messes de Dieu, qu’elles deviennent effectives pour nous. Nous vivons par la foi. Par la foi aussi, nous sommes gardés dans l'assurance du salut. Encore faut-il le dire : notre connaissance du salut reste sommaire, limitée, impar­faite (1 Cor. 13. 12). L’Ecriture nous annonce qu’à l’heure de la « révéla­tion » totale, ce sera la découverte d’une vie, d'un monde, d’une réalité mer­veilleuse, actuellement indescriptible (2 Cor. 12. 4), encore insoupçonnée.

18

***1 PIERRE***

(§) Un dernier trait à la louange de la miséricorde divine ;

Ce salut est prêt. Le temps qui passe, les événements de ce monde, l’incré­dulité grandissante des hommes ne changent rien à sa perfection, à sa beauté. Pierre en parlera longuement dans sa seconde épître (2 Pi. 3. 9). D’un moment à l’autre, Dieu pourrait remettre l'héritage à la communauté de ses enfants rassemblés en Christ.

Quelle glorieuse espérance, quelle attente vivante de cette dernière heure dans laquelle nous vivons déjà !

A son terme, c’en sera fini de l’économie pécheresse, corrompue, telle que le monde l’a connue depuis la chute. Alors sera manifesté dans sa plénitude l’héritage tel qu’il est maintenant déjà dans les cieux.

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Quelle place ont dans votre vie, dans la vie de votre Eglise, les choses qui demeurent par rapport à celles qui passent ?
2. Pouvez-vous sincèrement rendre grâces pour l’une ou l’autre des « cinq actions de Dieu » ? Sont-elles visibles dans votre vie ? dans la vie de votre communauté ?
3. Quelle place faites-vous dans votre témoignage, votre prédication, à la nécessité de la nouvelle naissance ?
4. Faites le compte de vos espérances ; sont-elles païennes ou chrétiennes ?
5. Essayez de dire à quelqu’un qui ne l’a pas, sur quoi doit reposer la certi­tude de son salut.
6. Il est écrit : < Amassez-vous des trésors dans le ciel... » En avez-vous ? En commun avec les membres de votre Eglise ? Quelle part d’intérêt, de temps, de peine, de contestation, attribuons-nous à la recherche, à la défense, au maintien, à l’accumulation de biens terrestres (argent, propriété, honneur, considération, titres, etc.) par rapport à celle que nous donnons à la recher­che, à la défense, à l’illustration, à l’accumulation de biens célestes ?
7. **Les** événements de l’ère atomique ne troublent pas la paix des chrétiens Pourquoi ?

***Troisième étude***

**Les épreuves nécessaires. - 1 Pierre 1. 6-9.**

*QUESTIONS*

(ï) Résumez les v. 3 à 5, en disant avec l’apôtre « ce qui fait votre joie ».

Q) De quelle « tristesse \* est-il ici question ?

1. Pourquoi « faut-il » ces diverses épreuves ?
2. Pourquoi la foi éprouvée a-t-elle une valeur plus grande que l’or ?
3. Pourquoi notre joie est-elle ineffable et glorieuse ?

*RÉPONSES*

(D Pierre vient d’énumcrcr « ce qui fait notre joie » (3-5) :

Quant à notre passé, la miséricorde de Dieu a effacé ce qui ne devait pas subsister.

Quant à notre avenir, un héritage nous est préparé, garanti.

Quant à notre présent : nous goûtons à cet apaisement apporté à notre conscience par la grâce miséricordieuse ; nous vivons déjà de la vie à venir : nous sommes\* régénérés ».

Oui, il y a de quoi se réjouir jusqu'à en < tressaillir», comme le disent cer­taines versions.

Cette illumination intérieure n’a rien d’un anesthésique. En dépit de ceux qui le croient ou le disent encore, l’Evangile n'est pas un opium qui nous sort de la réalité ou nous aveugle à son sujet. Bien au contraire ! Le chré­tien est appelé à vivre dans ce monde, à y connaître les dures nécessités que chacun y rencontre, et à les y connaître avec d’autant plus d’acuité qu’il est précisément porteur de cette joie.

(2) On vient de le dire : ce qui fait la joie du chrétien ne vient nullement du monde, mais de Dieu. Le monde aime ce qui est du monde, ce qui s’acquiert par l’effort, par le mérite, par toutes espèces de moyens « propres »... (et qui ne le sont pas toujours !).

Le monde étant ce qu’il est — « corrompu, souillé, flétri » — il n’aime pas

20

***1 PIERRE***

cc qui vient de Dieu, parce que la personne, et l’œuvre, et les choses de Dieu viennent mettre en cause les personnes, les œuvres et les choses du monde. Aussi le chrétien « réjoui » trouve-t-il sans cesse occasion d'être contrarié, affligé, mis à l’épreuve par le monde dans lequel il continue de vivre comme homme régénéré. Cette affliction est donc inhérente à notre condition de chrétien vivant en ce monde.

Il est bon de le préciser : le chrétien n’est jamais un héros appelé à se sur­passer. Si la grâce de Dieu ôte le péché, elle ne détruit pas la nature. Le chrétien régénéré reste un simple homme. Et il n’en a point de honte. L’apôtre dit loyalement à ceux qui sont dans l’épreuve : « *vous êtes attris­tés ».* Et il se garde bien de leur en faire reproche. Il serait pour le moins étrange que la foi détruise ou atténue notre sensibilité. Au reste comment naîtrait ou grandirait la *patience,* fruit de l’Esprit, chez celui qui serait de­venu insensible à la souffrance elle-même, sinon encore à celle que les autres lui infligeraient ?

Mais cette affliction tout humaine n’a rien d’une tristesse selon le monde. Celle-ci est faite de dépit, d'orgueil froissé, de vanités déçues, d’ambitions abattues. La tristesse selon Dieu est une communion aux souffrances du Christ devant la méchanceté de l’homme et l’horreur du péché. Cette tris­tesse se trouve limitée et adoucie de deux manières :

1. Pour un peu de temps. Dieu a d'autres mesures que les nôtres. Il se peut que l’épreuve paraisse longue. Encore faut-il préciser que cette lon­gueur peut être très relative. Paul disait aux Romains : « Il n’y a aucune proportion entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir \* (8 18). Et dans le psaume 90, il est dit que quatre-vingts années passent « rapidement ». De toutes manières, il est promis dans l’Ecriture qu’avec l'épreuve Dieu « prépare aussi le moyen d'en sortir afin que nous puis­sions la supporter» (1 Cor. 10.13).
2. Selon la nécessité. Car c’est bien cela que veut dire l’apôtre quand il précise : « puisqu’il le faut ». Cette expression pourrait nous étonner. C’est que nous ne nous connaissons pas nous-même. Nous savons bien ce que Dieu dit du cœur de l’homme : « Il est pervers plus que tout autre chose» (Jér. 17.9). Mais nous n’en mesurons pas les conséquences. Dieu, Lui, le fait. Aussi, ne voulant pas que nous ressemblions à Moab « qui reposait sur sa lie » et à qui, de ce fait, un « mauvais goût était resté », Il agit afin que nous soyons « transvasés» (Jér. 48. 11).

*(3)* Ces diverses épreuves sont nécessaires :

1. Pour mesurer notre foi.

La révélation biblique dénonce la croyance au hasard, à la fatalité, au sort aveugle et inintelligent. « Je suis l’Eternel, je crée l’adversité », dit

***1 PIERRE***

21

Esaîc 45. 7. « N’cst-cc pas de la volonté du Très-Haut que viennent les maux et les biens ?» dit Jérémie (Lam. 3.38). Les vicissitudes du croyant fidèle ont un sens. Dieu les veut. Dieu les permet.

Comment savons-nous que nous sommes des enfants de Dieu, vainqueurs des tentations, riches des fruits de l’Esprit nommes par Paul : « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance » (Gai. 5.22) ? Quelles preuves pouvons-nous donner de la véracité de nos credo quant à l'attitude sereine et joyeuse, dans les persécutions, les souffrances, les oppositions, les mille contra­riétés de l’existence ?

Il arrive, hélas ! que l’intérêt, l’égoïsme, l’illusion accompagnent l’expres­sion de nos sentiments les plus religieux. D'aucuns trouvent dans la foi une forme de compensation à ce que la vie ne leur a pas donné. Ils en font une comptabilité à intérêts retardés, même à l’enseigne du plus par­fait des credos. Une telle foi n’est qu’une forme déguisée et raffinée de l’amour de soi.

C’est dans l’épreuve que se manifeste l’authenticité de la foi. C’est ainsi que Dieu peut dire à Abraham (Gen. 22. 12) : « Je sais maintenant que tu crains Dieu, puisque tu ne m’as pas refusé ton fils, ton unique. » Mais pour un Abraham manifesté comme authentique croyant, combien de chrétiens genre Balaam (Nomb. 22), qui « ne croient que pour un temps et succombent au moment de l'épreuve parce qu’ils n’ont point de raci­nes » (Luc 8. 13). Dieu veut savoir quelles sont les vraies « dispositions de notre cœur » (Deut. 8. 2). Quand la foi n’est plus seulement un credo admis par l'intelligence, mais aussi et en même temps une communion au Christ vivant, elle se fortifie dans l'épreuve.

Le serviteur n’est pas plus que son Maître. Il se réjouit d’avoir à souf­frir avec Lui, d’avoir l’occasion de Lui manifester son authentique atta­chement. Croire en Lui et l’aimer sans l’avoir vu : vivre dans les plus grandes difficultés, sans autres assurances que les ordres et les promesses de sa PAROLE, alors que nos adversaires auraient des facilités et des moyens en apparence puissants et irrésistibles ; « le croire et l’aimer jus­qu’à ce qu’il paraisse, comme nous le croirons et l’aimerons lorsqu’il aura paru » : voilà la vraie foi, telle que Dieu veut la mesurer en nous. Et c’est en nous mettant à l’épreuve qu’il trouve occasion de connaître cette mesure.

1. Pour épurer notre foi.

La qualité de croyant est aussi comparée à un morceau d’or encore à l’état naturel, c’est-à-dire, mélangé à beaucoup d’autres éléments. Pour le débarrasser de ses scories, il faut le faire passer par le feu. C’est dans l’épreuve que se nettoie ce qui est parfois confondu avec la vraie foi el

22

***/ PIERRE***

finit par lui faire opposition : sentiments du cœur opposés à ceux de l’Esprit. habitudes religieuses opposées à la volonté divine, légalisme religieux opposé à la liberté de Christ ; propre justice opposée à la grâ­ce ; bonnes œuvres source de satisfactions personnelles opposées aux œu­vres bonnes que Dieu avait préparées à notre intention.

5. Pour augmenter notre foi.

Les vicissitudes du croyant sont aussi comparées aux difficultés d'un combat. Dans une épreuve sportive ou autre, les obstacles accumulés et surmontés révèlent la qualité de préparation, d’endurance, de discerne­ment, de connaissance, de résistance, de dévouement, d'adaptation du concurrent. Mieux il triomphera des difficultés, plus grandes aussi seront les récompenses. Que d’application, que de persévérance, que de répéti­tions, que d’ouvrage vingt fois remis sur le métier, que de privations, que de renoncement chez l’homme ambitieux désireux de parvenir, chez le sportif désireux de sortir vainqueur ! Et l’on s’étonnerait que la foi s’accompagne d’épreuves dites nécessaires ?

1. Pour valoriser notre foi.

Si l’or est une richesse réelle, sa valeur s’arrête aux limites très restrein­tes de ce temps et de ce monde. Quant à la gloire et aux honneurs acquis sur un stade ou d’autres scènes de ce monde, on sait ce qu’ils durent !

Aussi bien l’apôtre ne parle-t-il pas en vain. La foi est plus « précieuse que l’or ». Car on pourrait avoir tout l’or du monde et posséder l’âme la plus vide, la plus pauvre qui se puisse imaginer. Tandis que la foi éprouvée enrichit l’âme et la met aux bénéfices de richesses valables dans le temps présent et au jour où Christ apparaîtra.

1. Pour manifester notre foi.

L’or lui-même est doublement éprouvé. Après l’action du feu purificateur vient celle de la pierre de touche qui détermine en carats la valeur du métal obtenu. Il en va de même pour le croyant : après les souffrances du temps présent viendra l’heure où l’œuvre et la vie de tout serviteur sera récompensée. Il est dans le plan de Dieu qu’à cette heure soient manifestés de précieux résultats, à la louange et à la gloire du Christ d’abord, mais aussi à celles de ses serviteurs.

Car la foi comporte une récompense, à ne pas confondre avec je ne sais quels mérites chers à ceux qui aiment comptabiliser les bonnes œuvres ! Nous n’avons rien que nous ne l’ayons reçu ; et si nous l’avons reçu, comment pourrions-nous jamais nous en glorifier ? Mais encore faut-il devenir ce que nous sommes par la grâce de Dieu. Le salut accordé à

***1 PIERRE***

23

tout homme par Dieu est une réalité d’abord temporelle. Celui qui l'a reçu le possède comme un bien à développer, à laisser grandir jusqu'à la mesure parfaite dont Christ est le modèle. Il faut travailler à notre salut, dit ailleurs l’Ecriture (Phil. 2. 12). Et Dieu y pourvoit « selon son bon plaisir », faisant concourir toutes choses — les épreuves en particulier — à ce bien précieux entre tous : la plénitude du salut de nos âmes. Entre le salut que nous avons et celui que nous aurons, il n’y a pas de diffé­rence de nature, il n’y a qu’une différence de mesure, comblée au jour où Christ paraîtra. C’est le glorieux « prix de notre foi ». Il a pour par­ticularité de se traduire ici-bas déjà, par une joie «ineffable et glo­rieuse ». Comment pourrait-il en être autrement ? Toute notre vie dans la foi, toutes les manifestations de cette vie surnaturelle ont leur source en Celui que les hommes de ce monde ne voient ni n’entendent. La révélation des choses de Dieu est folie pour l'intelligence naturelle (1 Cor. 2. 14). De plus, les richesses qu’elle dévoile au croyant ne sauraient être démontrées. On ne décrit pas l’infini. On le contemple. Encore faut- il avoir reçu des yeux pour voir, et des oreilles pour entendre

C’est pourquoi il est écrit: «Je te conseille d’acheter de moi de l’or éprouvé par le feu... » mais aussi « un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies » (Apoc. 3. 18).

Jésus dit ces choses, parce que Lui seul a été établi pour ouvrir les yeux des aveugles (Es. 42. 7).

*A P P L I C A T I* O *N*

Quelques suggestions :

1. Faites le compte des certitudes des chrétiens de tradition et confrontez-les avec « ce qui fait la joie » des vrais croyants. Vous comprendrez pourquoi les chrétiens de tradition sont si peu joyeux.
2. Confrontez la cause avouée de la « tristesse » de beaucoup de croyants avec celle expliquée ici. Vous saurez pourquoi les uns peuvent être consolés, et d’autres pas du tout.
3. Le chrétien qui ne rencontre ni opposition, ni difficultés est-il encore un chrétien ?
4. Avons-nous à rechercher le martyre ?
5. Quelles scories découvrez-vous mêlées à l’or de votre foi ? à la foi de votre groupement, de votre communauté ?

G. Avec qui, auprès de qui, quand, dans quelles circonstances avez-vous éprouve la « résistance », la « qualité » de votre foi ? Recherchez-vous de telles occa­sions ?

24

***1 PIERRE***

Il ressort de cette étude que le chrétien est un combattant et un athlète, en un mot quelqu’un dans « le feu » de l’action et de l’Esprit. Est-ce vrai de vous-même ? de vos frères en la foi ? Si cela n’était pas le cas, et que nous demandions à Dieu de nous y plonger, qu’arrivcra-t-il pratiquement ? Des difficultés ! Avons-nous réalisé que notre marche par l’Esprit pourrait pren­dre cette forme ?

***Quatrième étude***

**La révélation faite aux prophètes. - 1 Pierre 1. 10-12.**

*QUESTIONS*

(ï) Quel rapport établir entre l’épreuve des croyants persécutes (7) et le contenu des versets 10-12?

Q) Ces quelques versets nous disent que l’Ancien Testament rend témoignage à Jésus-Christ. Quelles paroles a) des Evangiles, b) des Actes, c) des épîtres de Paul viennent à l’appui de cette affirmation ?

(3) D’après ce texte, quelles similitudes et quelles différences pouvons-nous établir entre prophètes de l’A. T. et apôtres du N. T. ? Quel enseignement en tirez-vous pour vous-même et votre témoignage ?

© Qu’apprenons-nous ici sur l’inspiration des prophètes et leur attitude devant la prophétie ?

© A propos de quelle partie de la révélation sommes-nous aujourd’hui dans la même connaissance et la même ignorance que les prophètes ?

(6) Qu’apprcnons-nous sur le ministère des apôtres ?

® Que nous apprend la fin du verset 12 ?

***RÉPONSES***

© Par ces paroles, l’apôtre veut fortifier la foi des croyants éprouvés ou per­sécutés.

Quelle consolation, en effet, que la découverte au sein de l’épreuve, d'un plan de Dieu absolument conforme à ce que l'on est en train d'éprouver !

***1 PIERRE***

25

Souffrances et joies, voilà ce qu’ont en partage ceux auxquels écrit l'apô­tre. Qu’ils ne s’en étonnent pas : c’est selon l’ordre de Dieu.

|  |
| --- |
| 1. Les prophètes de l’ancienne alliance l’ont annoncé.
2. Jésus crucifié et glorifié l’a accompli.
3. Les apôtres le prêchent... et le vivent.
4. Les anges en sont témoins.
 |
| 5. L’Esprit saint le confirme.(2) 1. Matthieu 13.17 Luc | 1. 70 | Jean 1.45 |
| 13. 35 | 4. 21-22 | 5. 39 |
|  | 16. 29-31 | 12. 16 |
|  | 24.26-27, 32, 44 | 15.25 |

1. Actes 2. 31 ; 3. 24 ; 4. 25 ; 7. 52 ; 10. 43 ; 24. 14-15 ; 26. 22-23 ; 28. 23
2. Romains 11.26-27; 15.8

2 Corinthiens 3. 7-16

Galates 3. 7-14

Ephésiens 2. 20

(5) Similitudes. Il y en a trois :

Prophètes et apôtres annoncent le même message résumé dans les deux mots qui, effectivement, contiennent tout : le salut et la grâce, décrits aux ver­sets 3, 4 et 5.

Ensemble également ils rendent témoignage « aux souffrances et aux gloires du Christ », d’abord à sa vie terrestre, puis à sa vie royale dans la gloire de sa résurrection, de son ascension, de sa place à la droite de Dieu, de son avènement à la fin des temps.

Enfin, ils écrivent, ils parlent, ils enseignent sous l’inspiration de l’Esprit saint

Différence. Une seule :

Si les prophètes et les apôtres rendent compte avec précision du même évé­nement, les seconds connaissent en fait et par la vue ce que les premiers annonçaient par la foi.

L’apôtre qui a connu Jésus et discerné en Lui, par l’Esprit, le Messie pro­mis, découvre dans le temps présent — dans le \* maintenant » (12) — l’époque et les circonstances que cherchait à découvrir le prophète. L’apô­tre *voit* ce que *croyait* le prophète.

Enseignement.

Il est impossible de séparer l'Ancien du Nouveau Testament, ou encore — ce qui a été fait, hélas ! — d’opposer l’un à l’autre. Tout ce que je crois

26

***1 PIERRE***

et espère m’est révélé par le témoignage des prophètes de l'Ancien Testa­ment. Et ce témoignage, je le reconnais pour vrai en lisant la confirmation que nous en donnent les apôtres dans le Nouveau Testament.

Ma foi est ainsi liée indissolublement à Jésus-Christ, révélé dans la com­munion du Saint-Esprit par le témoignage des prophètes et des apôtres (Eph. 2.20).

Ne lire que l’Ancien Testament, c’est tomber dans le mortel dessèchement du légalisme juif ou dans le désespoir d'une attente jamais comblée : celle de la grâce.

Ne lire que le Nouveau Testament, c’est se condamner à une connaissance du Christ hors le temps, hors l’histoire, hors la création. C'est en particulier ne rien saisir de la dimension cosmique du salut, c’est en outre ne rien comprendre à l’histoire de notre temps liée à celle du peuple juif et de son retour en grâce.

(4) Plusieurs expressions — « l’objet de leurs recherches et de leurs investiga­tions, ... ils voulaient sonder l’époque, les circonstances » — soulignent l’in­térêt que les serviteurs de Dieu portaient à la parole divine, le soin qu'ils mettaient à l’étudier, à en comprendre le sens, à en percevoir les conséquen­ces, à connaître l'heure et le lieu de son accomplissement. Là où la foi est œuvre de l’Esprit saint, elle s’attend à connaître de fait et de vue ce qui est annoncé.

Complétées par la parole l’« Esprit de Christ était en eux et attestait d’avan­ce... », ces mêmes expressions soulignent ce que l’apôtre dira dans sa seconde épître (1.20-21): Ce n’est pas par volonté personnelle, déduction logique, imagination, don d’observation, ou encore divination, que les prophètes ont écrit, mais *par révélation,* c’est-à-dire sous l’action du Saint-Esprit parlant à leur intelligence et à leur cœur. Leurs écrits ne sont que le témoignage fidèle de ce que l’Esprit leur a fait connaître.

Cette connaissance de la pensée de Dieu ne les dispensait nullement du devoir de méditer cette Ecriture sainte avec le secours du Saint-Esprit, tout comme nous le faisons nous-même jour après jour. Ils avaient eux-mêmes à reconnaître d’une part que leur connaissance était encore imparfaite (1 Cor. 13.9). d’autre part que ce qu’ils croyaient de tout cœur ne serait accompli qu’à l’heure « connue de Dieu seul ». Comme nous donc, ils vivaient par la foi ; mais il nous sera d’autant plus demandé que nous sommes témoins d’accomplissements plus nombreux ! D’où l’exhortation de 1 Tim. 4. 18-16.

(D La deuxième venue de Jésus-Christ ! Nous croyons, nous attendons, nous préparons son avènement. Nous nous réjouissons de cette venue du règne et des temps nouveaux qu’elle inaugurera. Comme les prophètes et les apô­tres. si nous croyons à cet avènement, nous n’en savons ni l’heure, ni le

***1 PIERRE***

27

jour. La même joie qu’ils ont connue par la foi nous habite, parce que nous avons l'assurance qu’« Il vient bientôt».

@ Les apôtres évangélisaient, poussés par le Saint-Esprit leur révélant en Jésus l’accomplissement de tout ce qu’annonçait l’ancienne Alliance. Ils n’ont pas parlé parce qu’ils avaient été témoins des faits et gestes de Jésus. Bien d’autres témoins de ces mêmes faits et gestes n’en ont rien dit à per­sonne, quand encore ils ne s’en moquaient pas ! S’ils ont parlé et se sont mis à l’œuvre, c’est sous l’action du Saint-Esprit.

Comme le dira l'apôtre Paul (1 Cor. 2. 4), leur prédication est une démons­tration de l’Esprit. Ils proclament que les prophètes ont dit vrai, que l’Ecri- ture est divinement inspirée (2 Tim. 3. 16), que Dieu a tenu promesse. Leur « bonne nouvelle » (sens du mot < Evangile ») n’est ni une théorie, ni une morale, ni une philosophie, ni une religion. Elle est un *fait :* Jésus-Christ accomplissement de l’Ecriture.

Ils l’attestent Bible en mains, par leurs paroles, mais aussi par leur vie, par leurs actes.

® L’œuvre du salut — l’incarnation, la passion, puis la résurrection de Jésus- Christ, Fils de Dieu — a rempli d'étonnement les créatures célestes. Le mystère de l’amour de Dieu — qui voile sa divinité sous les traits d'un homme de la même nature que nous, qui accepte : que sa sainteté soit faite péché, que son jugement frappe le seul Juste, que sa puissance de­vienne faiblesse, que sa vie affronte la mort, que le pardon soit la réponse à la haine — cette œuvre de miséricorde remplit les anges d’admiration. Ils ne se rassasient pas de le contempler.

Quelqu’un a écrit justement : « Ce qui est étonnant, ce qui doit remplir les anges de pitié et d'indignation, c’est que nous, nous ne l’admirions pas... nous le négligions, du moins, n’y prêtions que des regards distraits. »

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Quel temps, quelle place donnons-nous personnellement et en communauté à l’étude des Ecritures, de la prophétie en particulier ?
2. Faites un rapprochement entre d’une part la pauvreté du témoignage des chrétiens, la rareté des fidèles éprouvés, d'autre part leur ignorance quant à l’Ecriture sainte.
3. Expliquez à partir de cette ignorance ou au contraire de cette connaissance, les incertitudes et les doutes de beaucoup, et la foi conquérante de quel­ques-uns.

28

***1 PIERRE***

1. Confrontez ce que prophètes et apôtres croyaient quant à l’inspiration de l’Ecriture, et la suspicion que trop de théologiens encore jettent sur l’auto­rité et l’authenticité de la Bible.
2. A la lumière de ce texte, que veut dire « rendre témoignage » ?
3. A quelle condition primordiale est liée une prédication efficace de l'Evan­gile ?
4. Puisque ces choses ont été dispensées pour nous, quelle part avez-vous aux souffrances du Christ, quelle part avez-vous à scs joies ?

***Cinquième étude***

**Exhortation à la sainteté. - 1 Pierre 1. 13-21.**

*QUESTIONS*

(T) Comparez 1.13-21 à 1.3-9. Soulignez:

1. Les thèmes de ces deux péricopes.
2. Le mode des verbes.
3. La parole qui les relie.

O *Verset 13.*

1. Quelles sont les trois premières exigences de Dieu dans toute vie de racheté ?
2. Pourquoi sont-elles mises dans cet ordre ?
3. Pourquoi sommes-nous exhortés à une espérance parfaite ou entière ?
4. Quelle différence établir entre la grâce d’aujourd’hui et celle dispensée quand Christ paraîtra ?

G) *Versets 14-16.* Définissez :

1. Ce qu’est un païen.
2. Ce qu’est un chrétien.
3. Quels faits déterminent le passage de l’état de païen à celui de chrétien.

(4) *Verset 17.*

1. Chacun est-il autorisé à invoquer Dieu comme Père ?
2. De quel jugement et de quelle crainte est-il ici question ?

***1 PIERRE***

29

1. Quels enseignements comporte l’expression : « le temps de notre scjoui sur la terre » (« de notre pèlerinage », version Segond) ?

*© Verset 18.*

1. Décrivez l’état d’esclave au temps de l’apôtre Pierre.
2. En quoi cette condition d’esclave et de rachat nous concerne-t-elle encore ?
3. Que représente la « vaine manière de vivre » dénoncée par l’apôtre ?

(6) *Versets 19-20.*

1. Pourquoi Jésus cst-Il comparé à un agneau ?
2. Pourquoi son sang cst-il dit « précieux » ?

*(2) Verset 21.*

1. Expliquez l’expression: «Par Lui aussi vous croyez en Dieu »...
2. Pourquoi importe-t-il tellement que notre foi repose en Dieu ?
3. Sur quels faits notre foi en Dieu trouve-t-elle son repos ?

(8) A la lumière des versets 15 à 21, donnez une définition de la sainteté et précisez les quatre motifs par lesquels l’apôtre justifie son exhortation à la sainteté.

*RÉPONSES*

(D 1. La résurrection de Jésus-Christ, son avènement, l’héritage promis : tel est le thème central de la première péricope.

Le prix payé, le sang de Christ, les exigences de sainteté qui en décou­lent : tel est le thème des versets que nous allons méditer.

1. La résurrection de Jésus-Christ nous ouvre l’avenir jusque dans ses pers­pectives éternelles. Tous les obstacles sur le chemin sont maintenant levés. Toutes les puissances qui pouvaient faire opposition sont mainte­nant vaincues. La route est libre. Eclairés par la Parole, conduits par l'Esprit saint, nous sommes introduits dans la vie du royaume à venir. Dans un seul épi, il y a la vision de ce que sera tout le champ. En Christ ressuscité, nous sommes déjà ce que nous serons. D’où le verset 6 — « vous vous en réjouissez » — **à l’indicatif.**

La mort expiatoire de Jésus-Christ ferme définitivement le passé. « La vaine manière de vivre que nos pères nous avaient transmise » (18) est engloutie et définitivement jugée dans la condamnation et la mort de Christ. Nous sommes déchargés du passé. Il n’a dorénavant plus prise sur nous. Il n'est plus d’accusation arriérée, de dettes impayées, de chaî-

30

***1 PIERRE***

ncs encore rivées. *Tout est accompli.* Dieu ayant tout donné peut main­tenant tout ordonner. D’où l’emploi de l’impératif.

1. Le petit mot « donc » (version synodale), « c’est pourquoi » (versions Se- gond et Darby). Puisque tout nous est offert, devenez donc ce que Dieu vous a fait.
2. **Verset 13.**
3. La vie — on pourrait dire aussi : la marche — par la foi, puis la so­briété (la synodale traduit : la « vigilance »), enfin, l'espérance.
4. Cet ordre n’est pas à bien plaire. L’image des « reins ceints » nous rap­pelle que la foi met en marche celui qu’elle a touché, l’appelle à pren­dre rang parmi les voyageurs en route vers le royaume de Dieu. D’un instant à l’autre, ce royaume peut surgir. Malheur à ceux qui se seront attardés en route (Héb. 12. 1), qui auront laissé les choses de cette vie prendre sur eux un avantage encombrant (1 Cor. 7. 29-31 ; 1 Tim. 6. 8- 10), qui auront oublié leur vocation (Phil. 3.20), et n’auront eu de pen­sées que pour les choses de la terre. Leur part sera finalement celle de leur vrai compagnon de voyage : le serpent (Phil. 3. 19).

La régénération s’opère d’abord dans notre esprit (Eph. 4. 23). Celui-ci a autorité sur notre être, comme le mécanisme de direction a autorité sur l’automobile. Pour demeurer sur la route tracée par le Christ, il ne faut pas s’endormir au volant. D’où l’importance de la vigilance (tra­duite ailleurs: la « sobriété >). Elle nous apprend à ne jamais mépriser le monde, mais à en user librement et avec actions de grâces (1 Ti. 4. 4- 5). Elle nous empêche de confondre l’obéissance à Dieu avec nos désirs, de laisser les faux dieux reprendre avantage sur nous par le biais du légalisme, de l’art, de la politique, d’une mystique à la mode... ou même parfois d’une théologie.

L’espérance est à la foi ce que l’étape entrevue est à la marche. C’est le point fixé qu’il faut atteindre et ne jamais perdre de vue. C’est l’adju­vant à l’heure de la fatigue, de l’obstacle, de l’éventuel découragement, de la tentation de s’arrêter ou de se détourner du chemin.

1. Parce que trop facilement nous nous contenterions d’une espérance par­tielle. La longueur de la route, les épreuves rencontrées, les victoires remportées peu à peu, pourraient rapetisser notre espérance ou en ternir l’éclat, au point de nous faire douter de sa réalité ou de nous faire per­dre de vue sa valeur incomparable (Matth. 6. 33). D’où l’ordre de l'apô­tre d’avoir à garder entière et parfaite notre attente de l’avènement du Christ.
2. Il n’y a qu’une différence de degré ou encore de développement. Dieu

***1 PIERRE***

31

est l'auteur et le commencement de la grâce salutaire. C’est Lui qui en poursuit l’achèvement (Phil. 1.6). Lorsque Jésus paraîtra, nous ver­rons face à face Celui en qui nous avons cru. Nous connaîtrons parfai­tement (1 Cor. 13. 12). L’œuvre de chacun sera manifestée (I Cor. 3. 12) et la récompense viendra couronner le service de chacun (Apoc. 22. 12). Après avoir souffert avec Christ, nous régnerons avec Lui (2 Tim. 2. 12). Après avoir attendu et préparé la venue du royaume, nous en de­viendrons les propriétaires (Matth. 25. 34).

(5) Versets 14-16.

1. C’est un homme esclave de ses désirs. S’il se soumet à la convoitise des yeux, de la chair, et à son orgueil (1 Jean 2. 16), c’est qu’il ne connaît pas d’autres réalités que celles-là. Il vit dans l’ignorance de sa personne et de son avenir. Rien d’étonnant si sa conduite est désordonnée, sou­mise à ses seuls instincts égoïstes, conforme à ce qu’il découvre chez les autres, comme en lui-même. Il ne sait rien en dehors de ce qu’il voit, touche, mange, compte, suppose et admet. En un mot, c’est un ignorant.
2. C’est un homme à qui Dieu a parlé. La parole qui lui a été adressée l’a interpellé, sorti de son ignorance, enseigné, engendré à une existence nou­velle, fait passer de l’état de créature à celui d’enfant de Dieu. Il a dé­couvert en Dieu un Père aimant, à l’amour duquel il se sait dorénavant lié et auquel il se soumet. Tel Père, tel fils. Sa conduite en est mar­quée ; pas la sienne seulement, mais celle de tous ses frères en la foi.

Avec eux, comme eux, encouragé et soutenu par eux, il refuse de se sou­mettre à l’autorité que le monde et les hommes de ce monde voudraient exercer sur lui en contradiction avec la volonté du Père. En un mot, Dieu a fait de lui un saint. Et sa responsabilité, c’est de reconnaître qu’il l’est et de travailler à le rester.

1. L’intervention divine « appelant » (15) le païen à passer de l’ignorance à la connaissance et lui en donnant les moyens. La décision du païen de répondre à cette vocation et de devenir dorénavant un saint « participant de la nature divine\* (2 Pi. 1.4).

(4) Verset 17.

1. Non! L’évangile de Jean (Jean 1.11-13) le dit avec clarté: «A ceux qui l’ont reçue (la lumière — le Christ), à ceux qui croient en son nom. Il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l’homme, mais de Dieu. » Autrement dit, seuls les « rachetés » (18) sont enfants de Dieu. Par Jésus-Christ et dans la mesure où l’Evangile est prêché à tous, cette grâce est offerte à tous. Encore faut-il y avoir répondu clairement.

32

***1 PIERRE***

1. De cette crainte et de ce jugement dont nous entretient le chapitre 6 de l’épîtrc aux Romains, et le passage de 1 Cor. 3. 10 à 4. 5. Si la grâce reçue par la foi en Christ mort et ressuscité nous libère de toute con­damnation, elle n’est pas pour autant un sauf-conduit pour nous enga­ger dorénavant sur le chemin de désobéissance. Comme cela vient d’être relevé (15-16), la grâce oblige à la sainteté. 11 n’est pire condition que celle d’un grâcié qui en appellerait à cette grâce pour demeurer dans le péché. La tiédeur est vouée à un tragique destin (Apoc. 3. 15-16). De même l’endurcissement (Matth. 11.21-23), ou l’hypocrisie (Matth. 23.28, 32-33 ; Actes 5. 1-11), ou la présomption (Apoc. 3. 1-2 ; Luc 6. 26 ; Matth. 7.21-23). Notre foi est alors conforme à nos œuvres (2 Cor. 11. 15).

< Le pardon se trouve auprès de toi, afin qu’on te craigne », dit le psaume 130.4. Cette crainte n’est point une peur, mais une volonté ferme de ne point décevoir l’amour fidèle et brûlant que le Christ nous a manifesté jusque dans sa mort expiatoire (18).

1. Le temps de notre vie terrestre est très limité ! Il faut nous le redire, afin de donner aux circonstances et aux biens de cette vie terrestre la valeur relative qu’ils ont en vérité. Quand on est *en séjour* quelque part, on s’y installe provisoirement ; on ne se lamente pas de « ce provi­soire » ; on ne s’étonne pas d’être soudain appelé à quitter l’endroit et à devoir rejoindre notre véritable et durable résidence. C’est dire aussi que nos véritables intérêts ne sauraient avoir pour seule dimension l’endroit où nous sommes installés momentanément. De même, nos occupations, si captivantes soient-elles, ne sauraient nous faire oublier le lieu définitif où nous nous attendons d’un instant à l’autre à retourner (cf. 1 Cor. 7. 29-32).

® Verset 18.

1. Dans les peuples de l’antiquité, l’esclave était sous la puissance absolue d’un maître. Il dépendait de la seule volonté — pour ne pas dire du seul caprice — de son propriétaire. Alors que celui-ci avait envers son esclave tous les droits, celui-là n’avait en retour que des obligations. Si dure était cette condition qu'Athèncs, mais surtout Rome, ont connu plusieurs révoltes fomentées par les esclaves. Le rachat était le privilège le plus enviable qui puisse être accordé à un esclave. Il comportait en effet tous les droits et privilèges d’un homme devenu entièrement libre.
2. Notre vie naturelle est décrite par la Bible comme un état de servilité. Satan, le monde, Je péché, nore propre chair, nous tiennent en esclavage (Jean 8.34 ; Gai. 4. 3 ; Tite 3. 3 ; 2 Pi. 2. 19). Humainement, cet état est irrémédiable. Nous pouvons désirer notre libération, mais nous sommes incapables de l’accomplir (Rom. 8. 19-23 : Héb. 2. 15) ; l’homme n’a rien

***1 PIERRE***

33

à offrir pour payer le rachat de son âme et l’arracher au pouvoir de celui qui se l’est soumise (Ps. 49. 8-10 ; Matth. 16. 26). C’est de cette misérable condition humaine que Christ nous a rachetés, nous offrant une vie nouvelle, avec des droits et des privilèges nouveaux, mais aussi avec des responsabilités nouvelles.

1. Cela représente cette somme de désirs, d’intentions, de résolutions, d’ef­forts réels mais sans lendemain qu’un homme manifeste à longueur de journées et d’années sans que, pour autant, il sorte jamais de sa condition de prisonnier de soi-même, de scs passions, de son caractère, de sa petite santé, de son tempérament, de ses préjugés, de son ignorance, de son entourage, de sa condition sociale, du prince de ce monde, de son état d’homme pécheur et mortel. A l’heure où l’homme en prend conscience, il est sans moyen pour y échapper. De plus, à l’intérieur meme de cette condition, il est ignorant de son véritable état, Satan ayant obscurci son entendement (2 Cor. 4. 4 ; Eph. 4. 18). Il est sourd à toute réalité autre que celle qu’il connaît à l’intérieur de sa prison (Jér. 6. 10). Pour le sortir de cet aveuglement, il ne faut rien moins qu’une intervention divine, le miracle de la révélation de Jésus-Christ et de son œuvre salutaire (Dcut. 29.4 ; Luc 4. 18-19 ; Jean 1.9, 17). Cela souligne — soit dit en passant — l'importance de la prière d’intercession de l'Eglise sollicitant de Dieu la vivante révélation aux païens d’un autre héritage que celui légué par leurs pères (Eph. 1. 17-19). Est-ce que cette absence d'intercession n’expli­que pas, en partie, l’indifférence et l’endurcissement des païens civilisés d’aujourd’hui ?

**(§) Verset 19-20.**

1. Parce que les caractéristiques de cet animal pacifique — sans crocs, ni griffes, ni cornes — sa docilité aussi, conviennent à la description de la personne même de Jésus et de son œuvre rédemptrice.

L’image du sang de cet agneau, elle aussi, est parlante.

Elle rappelle l’inoubliabe nuit d’Egypte quand, sur l'ordre de Moïse, le sang de l’agneau égorgé marqua les linteaux des portes des demeures du peuple de Dieu afin d’en éloigner le jugement (Ex. 12. 13).

Elle rappelle les sacrifices offerts par le peuple juif tout au long de son histoire, ce qui faisait dire à Balaam sous l’action de l’Esprit : « Dieu n’aperçoit point d’iniquité en Jacob, il ne voit point d’injustice en Israël» (Nomb. 23.21). Si Dieu n’en voyait point, c’est qu’il voyait le sang versé en expiation pour toute iniquité.

1. **Précieux en raison de ce qu’il est.** Le sang est le siège de l’âme, de la vie (Lév. 17. 11). La vie du Christ, son origine, sa nature, son exis-

34

***l PIERRE***

tcncc sans péché, était incomparable. Il n'y eut jamais ici-bas sang plus précieux que le Sien.

**Précieux en raison de ce qu’il** révèle. Avant même que le monde fut créé, Jésus connaissait la nécessité du salut. Il accepta d’être notre Rédempteur « prédestiné avant la fondation du monde » (cf. Phil. 2. 6- 9 ; 2 Cor. 8. 9 ; Jean 8. 14 ; 12. 27). C’est pour nous, « à cause de nous » qu’il parut (« manifesté à la fin des temps ») dans une chair semblable à la nôtre, afin de nous arracher à notre condition mortelle et, *par son sang,* de nous rendre participants d’une vie nouvelle.

On sait à quoi l’homme attache une grande valeur : l'argent, l'or, la science, la sagesse, la religion, la politique. Il arrive meme que ces cho­ses soient sacrées à ses yeux, parce qu’il en est l’auteur, le propriétaire et croit pouvoir, par elles, sc libérer lui-même ou encore libérer les autres. En réalité, ce sont de fausses valeurs et elles n’ont rien de sacré. Il a fallu la vie donnée du Christ — le parfait accomplissement de la vo­lonté divine en cette vie offerte — pour nous racheter, nous arracher à notre corruption, à notre mort, à notre perdition. C’est dire l’incompara­ble valeur du sang du Christ. C’est dire aussi l’amour dont Dieu nous aime et dont ce sang versé rappelle le prix.

0 Verset 21.

1. L'œuvre du Christ ne s’arrête pas à la croix. Si, à Golgotha, le dernier mot de Dieu a été prononcé, encore faut-il que nous l’entendions et en saisissions la portée. C’est pourquoi monté à la droite de Dieu, Christ intercède pour nous ; par le Saint-Esprit à l’œuvre en son Eglise sur toute la terre, Il continue à appeler à la repentance, à justifier par la foi, à sanctifier par la Parole. La prospérité de l’œuvre d'évangélisa­tion et d’édification sur nos cinq continents est le « résultat du travail de son âme», comme le dit Esaïe 53. 11.
2. Parce qu’en dehors de Lui, il n’est pas de fondement solide. La tiédeur de beaucoup de gens tient à ce fait : leur foi, même leur foi dite chré­tienne, repose sur l'homme. Aussi subit-elle les contrecoups de ce que font les hommes ou de ce qui leur arrive. Quand tout va bien, leur foi va bien. Quand tout va mal, leur foi chancelle. Aux jours d’épreuve, les voilà terrassés ! Comme si leurs impressions personnelles ou leurs cons­tatations même les mieux établies pouvaient modifier quelque chose à l’héritage que Dieu nous garde dans les cieux (1.5) ! Comme si les bou­leversements de ce monde et les difficultés de nos vies pouvaient chan­ger quelque chose à ce que Dieu en Christ et par Christ a fait pour nous, pour nous tous et pour nous personnellement. Comme si une guerre, une bombe atomique, ou plus simplement une injustice des hommes, ou

***I PIERRE***

*35*

un deuil, pouvait changer quelque chose à l’expiation, à la résurrection, à la gloire du Christ manifestées à cause de nous.

Notre repos est précisément de vivre dans une foi dont nous ne sommes pas les artisans, mais dont Dieu est le Créateur, Jésus le Consommateur, le Saint-Esprit le Révélateur et le Défenseur.

Notre repos est précisément de n’avoir plus à chercher des raisons d'être à notre foi, mais de nous abandonner en paix à l’Eternel (Ps. 37. 5), sur­tout à l’heure de l’épreuve (Héb. 10.35-39).

1. Sur le fait de la résurrection d’abord ; sur le fait de son ascension ensuite.

Sans la résurrection, l’expiation de Golgotha demeurait une question non résolue. Quelles garanties avions-nous que la rançon offerte était accep­tée ? Il ne nous suffisait pas que Jésus nous dise être venu donner sa vie pour le rachat de la nôtre. Il ne suffisait pas qu’il le fasse effecti­vement. Encore fallait-il la preuve que ce sacrifice avait été agréé du Père.

En ressuscitant son Fils, Dieu a attesté que le sacrifice était agréé, que l’expiation était faite.

Ainsi, l’effusion du sang sur la croix et la résurrection de Jésus-Christ d’entre les morts sont les deux faces d’un fait capital pour notre foi. Mais l’ascension de Jésus dans la gloire est aussi pour nous un fait capital. Car si le sang versé est le *prix payé* pour notre rançon, la pro­motion de Jésus dans la gloire du royaume est le *prix remporté* par la sainte victime. Dieu l’offre à Celui qui avait volontairement choisi d’être abaissé (Phil. 2. 9).

Notre joie et notre espérance confiante se trouvent liées à la promesse qu'il nous a faite (Matth. 19.27-30). Il dispose de cette gloire en faveur de tous ceux qui ont eu part à l’aspersion du sang (2 Tim. 2. 11).

(8) La sainteté est ici définie comme étant l’obéissance parfaite.

Notre obéissance d’enfants soumis à Dieu et conduits par l’Esprit tient aux quatre motifs soulignés par le texte.

1. Elle est un témoignage rendu à Celui qui nous a appelés, en même temps qu'un signe de notre communion avec Lui (15).
2. Si, en réponse à l’appel du Christ, nous sommes devenus enfants de Dieu, notre obéissance est le signe de notre adoption ; que serait un enfant qui se plairait à désobéir à son père? Un rebelle... et non un saint !

36

***1 PIERRE***

1. Notre élection, notre salut, notre adoption ne suppriment pas le fait qu'au dernier jour nous aurons à rendre compte de nos œuvres (1 Cor.
2. 10-15 ; 2 Cor. 5. 10). Si, à ce dernier jour, nos œuvres manifestaient que nous nous sommes plus à la désobéissance, elles manifesteraient en meme temps que nous n’étions pas des enfants de Dieu (Matth. 7.21-23).
3. Elle est enfin le signe par lequel nous manifestons notre reconnais­sance à Celui qui a payé le prix de notre rachat. Notre soumission joyeuse à son service est la mesure de notre gratitude pour le sacrifice qu’il a consenti par amour pour nous.

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Que faites-vous personnellement et en communion avec votre Eglise ou com­munauté pour sortir les gens de leur « ignorance », source de leur incré­dulité ?
2. Comparez l’engagement concret — la vie de sainteté — auquel nous som­mes appelés et le christianisme du dimanche — quand ce n’est pas des di­manches de fête — d’une partie de la chrétienté.
3. Quand a eu lieu dans votre vie la rupture entre « l’autrefois » de votre vaine manière de vivre et le « maintenant » de votre vie en Christ ?
4. Avec les chrétiens de votre entreprise, de votre bureau, de votre chantier, de votre parti, de votre maison, sur quel plan et à propos de quels détails manifestez-vous « la sainteté de votre conduite » ?
5. Les querelles d’héritage à la lumière du v. 18.
6. L’éducation de nos enfants, notre autorité paternelle, dans le prolongement de l’amour de Dieu et de ses exigences envers nous.
7. La perspective de l’avènement du Christ a-t-elle une place, des conséquen­ces, dans votre vie d’aujourd’hui ?

***Sixième étude***

**Exhortation à l’amour selon la Parole.**

**1 Pierre 1. 22-25.**

*QUESTIONS*

D’après cc passage, dites :

(D Quels sont la source, le siège, les caractères, la valeur de l’amour fraternel ?

(2) Quelles sont les trois caractéristiques de la Parole ?

*RÉPONSES*

(î) Sa source :

L’amour est un commandement adressé à ceux qui sont capables de le vivre parce qu’ils ont été « régénérés » (23). Dieu, selon la parole de l’Evangile, est l’Auteur de cet amour.

Son siège :

Non pas le cœur *naturel,* mais le cœur *régénéré* (car du cœur naturel ne sort pas l’amour mais son contraire : Matth. 15. 19) et *purifié* (c’est-à-dire, au sens biblique de ce mot : non partagé, entier, « de *tout* votre cœur»).

Ses caractères :

1. *Sincère,* c’est-à-dire débarrassé de l’hypocrisie, des fausses démonstra­tions en paroles et en gestes qui trompent peut-être le prochain mais ne trompent en tout cas pas Dieu (1 Sam. 16. 7).
2. *Fervent.* La récompense d’aimer, c’est d’aimer davantage.
3. *Fraternel.* C’est parce que « nous invoquons Dieu comme Père » que l’obligation nous est faite d’aimer, de cet amour particulier qui lie entre eux les membres d’une même famille.
4. *Lié à l’obéissance de la vérité.* Meme dans le cœur régénéré, l'amour ne va pas de soi. La communion d’amour avec Dieu comme avec le prochain laisse entière notre liberté, soit aussi notre responsabilité. Jésus dit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole» (Jean 14.23).

38

***1 PIERRE***

**Sa valeur :**

L’amour fraternel est la démonsration de notre amour pour Dieu. On pourrait, hélas ! vivre dans la sainteté d'une vie exemplaire à beaucoup d'égards, participer activement à la vie cultuelle d'une Eglise, s'exercer chez soi à une fidèle piété par la méditation de l’Ecriturc et la vie de prière, et parallèlement ne montrer aucune vraie charité à l'égard du pro­chain. D'où la relation établie ici comme en beaucoup d'autres textes bibliques (Jean 13. 35 ; Rom. 12. 10 ; 13. 8-10 ; 1 Cor. 13 ; Gai. 5. 13 ; Eph. 4.2; Col. 3.14 ; etc.) entre l’amour pour Dieu le Père (17) et l’amour fra­ternel (22).

1. **Ses caractéristiques :**
2. Deux mots grecs différents sont ici employés (logos et rêma). Ils ren­dent bien compte de ce qu’est la Parole

Elle est d’abord une action, et non pas un ensemble de mots, d'idées, de pensées, de vérités générales que nous pourrions discuter ou contre­dire. On ne contredit pas un fait. On le constate. C’est ce qu’après le Psaume 33. 6. 9 nous dit Esaïe 55. 10-11. La Parole de Dieu, c’est l’action de Dieu.

Elle est aussi un message, rapporté par l'homme porte-parole de Dieu (Ps. 147. 19-20). Ce message révèle la volonté, les promesses, les inten­tions de Dieu, en même temps que sa pensée au sujet de l’homme. Mais, là encore, demeure intact le lien entre la parole et son accomplissement (Rom. 4. 21).

Cette double définition se retrouve en Jésus, la parole vivante de Dieu. Les actes de Jésus sont des paroles et ses paroles sont des actes. « Lève- toi, et marche » (Matth. 9. 5). Croire en Lui, c’est croire à ses paroles (Jean 17.6-8). Il a les paroles de la vie (Jean 6.68) et II est Lui-même la vie (Jean 14.6). Ses paroles sont la vérité (Jean 17. 17) et II est Lui- même la vérité (Jean 14. 6).

Notre texte confirme ces deux aspects de la Parole. Elle est à la fois puissance opérante, vivante, donnant la vie, éternelle comme Celui de qui elle procède (23) et témoignage apportant cette bonne nouvelle à l’homme irrégénéré (25).

1. Cette parole est incorruptible et éternelle. Comment en pourrait-il être autrement, puisqu’elle procède de Dieu (Jean 6.63; 2 Tim. 3.16) et qu’il veille Lui-même à son exécution (Jér. 1. 12).
2. Elle fait œuvre de purification et de régénération. Ces deux actes complémentaires sont comparables au geste du médecin opérant dans des tissus gangrenés. Le nettoyage permet la régénération des tissus.

***1 PIERRE***

39

Dans le contexte de la parole d'Esaïe rapportée ici (23-25), cette régéné­ration trouve une illustration heureuse. Corrompue par le péché, la chair ne peut rien produire. Elle est stérile, sans vie véritable. Elle est morte et ne peut que mourir. Elle est semblable à la fleur dont la vie est éphé­mère et ne saurait d’elle-même donner du fruit. Mais survienne le cor­puscule reproducteur (le spore) qu’est le pollen apporté par le vent ou l’abeille, aussitôt ce qui était voué à la mort reçoit une vie nouvelle. La fleur passe avec toute sa gloire. Elle devient fruit, un fruit qui grandit jusqu’à l’heure où, ayant atteint sa maturité, il est cueilli et trouve sa place dans le cellier du propriétaire (Job 5. 26). Ainsi de l’homme ! Sa vie est stérile, éphémère et mortelle, comme la gloire dont il aime à se parer. Mais survienne dans sa vie la révélation du Christ et que Celui-ci trouve en l’homme le terrain librement offert à l’action de l'Evangile, alors s’opère cette régénération par l’Esprit qui fera passer l'homme des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, une vie incorruptible à cause de Celui qui la transmet et la rend telle.

*A P P L I C A TI* O *N*

Quelques suggestions :

1. L’importance de l’Ecriture en relation avec notre régénération et notre sanctification.
2. L'importance de l’Ecriture en relation avec l’amour fraternel.
3. Dans beaucoup d’églises multitudinistes, la bonne volonté tient lieu de régénération... et les œuvres remplacent la sanctification...
4. Les sentiments du cœur naturel confondus avec l’amour fruit de l’Esprit. Résultats : la souffrance de nombreux foyers dits chrétiens...
5. L’existence terrestre comparée à l’herbe des champs. Les applications nom­breuses à en tirer quant à sa durée, quant à la gloire de sa fleur...
6. Le contraste entre l’existence naturelle et la vie nouvelle dont la Parole de Dieu est l’immortelle semence.

7. L'intérêt apporté au prédicateur plutôt qu'au message, à la forme plutôt qu’au contenu.

***Septième étude***

**Comme des enfants nouveau-nés. - 1 Pierre 2. 1-3.**

*QUESTIONS*

(ï) Quelle est la parole essentielle de ce passage ?

Q) Quels sont les signes visibles d’une nouvelle naissance spirituelle ?

1. Méditez chacun des substantifs du v. 1, et montrez comment ils sont un obstacle à l’amour fraternel dont parle le chapitre 1, verset 22.

(J) Montrez l’essentielle différence entre une vie morale fruit de notre volonté, et une vie morale fruit de la vie du Christ en nous.

1. A quoi l’Evangile est-il ici comparé ?

*RÉPONSES*

(T) « Si vous avez goûté que le Seigneur est bon. » C’est l’amour de Dieu en Jésus-Christ — amour connu non pas seulement par la prédication ou la méditation, mais éprouvé et goûté dans la communion personnelle avec Lui — qui nous amènera à rejeter ce dont se nourrit le monde et à désirer la nourriture que le Seigneur offre. Cependant, notre faim de la parole bibli­que tient aussi à la joie que nous éprouvons à chaque fois que nous y goû­tons. Aussi, la bonté du Seigneur est la raison même de notre croissance spirituelle.

® 1. La conversion, c’est-à-dire cette volte-face caractérisée par un refus absolu du mal selon les cinq aspects décrits au v. 1 et cette soif nou­velle pour les choses de Dieu offertes en la vie de son Eglise.

1. Un goût prononcé pour la lecture et la méditation de la Parole de Dieu, c’est-à-dire une faim et une soif du Seigneur, de la Bible qui nous le révèle, du Saint-Esprit qui nous met en communion avec Lui, de l’Eglise (communauté des croyants) où cette parole nous est annoncée, expliquée, communiquée (Sainte Cène)
2. La croissance dans le salut, c’est-à-dire, ce refus de nous installer avec- suffisance dans une seule expérience spirituelle et cette volonté de grandir dans la connaissance de la Parole en vue d’un témoignage et d’un ministère toujours plus humble et aimant au service du prochain.

***1 PIERRE***

41

(J) **La malice :** C'est, au sens biblique du mot, la mise à disposition de soi — de toutes nos facultés — au service de l’iniquité. Cette inclination au mal est en étroit rapport avec le Malin qui l'inspire et la provoque. Elle est la première chose à rejeter, parce qu’elle nous sépare de Dieu, nous fait esclave de Satan, par là même nous prive de toute possibilité d’aimer, puis­que l’amour vient de Dieu.

**La ruse :** C’est la forme raffinée de la malice. Elle n’est plus visible dans les faits, elle s’est réfugiée derrière les intentions, derrière les moyens *appa­remment* vrais et innocents dont elle se pare pour arriver à ses fins. La ruse nous sépare de Dieu, car Dieu est réalité et non apparence. Ainsi la ruse rend impossible l’amour fraternel puisque, séparés de Dieu, nous devenons incapables d’aimer (Jean 15. 5).

**La dissimulation :** C’est la forme passive de la ruse. Elle nous rend imper­méables au regard d’autrui et par là même rompt la communion avec lui. Or, tout ce qui nous sépare des autres nous sépare de Dieu. A nouveau se trouve ainsi compromis cet amour fraternel par lequel se démontre notre caractère de disciple (Jean 13.35).

**L’envie :** La nouvelle naissance fait de nous les citoyens d’un royaume qui vient, où tous nos biens et tous nos trésors sont déjà préparés. Ce que j’ai ici-bas, ou bien ce que les autres ont, est sans rapport avec ce qui m’at­tend. En effet, ce que j’ai ici-bas m'est simplement prêté en vue du service que je dois accomplir. Dieu donne ce qu’il ordonne. Pour le service qu’il veut me confier, Il a mesuré ma part aussi largement et justement qu’il a mesuré celle des autres. Il donne peu à qui peu sera redemandé. Il donne beaucoup à qui beaucoup sera redemandé. Aussi envier, c’est contester la sainte volonté de Dieu, qui, avec amour et justice, fait la part de chacun. C’est ne plus prendre au sérieux cet amour ; c’est rompre avec Dieu, par conséquent être une entrave à la communion fraternelle.

**La médisance :** Etre charitable ne signifie pas être aveugle. La charité ne nous interdit pas de voir le mal, de le discerner là où il se manifeste. Devant ce mal, il n’y a que deux attitudes possibles : ou bien souffrir en silence, ou bien en parler ouvertement avec celui qui le commet. C’est l’attitude de Dieu à notre égard. La médisance est le contraire de cette attitude, puisqu'elle ne souffre pas en silence et qu'elle ne parle pas du mal à celui qui le commet. Elle est donc en opposition avec l’amour de Dieu, par conséquent elle rompt l’amour fraternel.

(3) La « semence incorruptible » entrée dans une âme comme le spore dans la fleur, fait de tout homme un croyant à l’âme régénérée, manifestant les signes de sa nouvelle naissance. Notre obéissance à la loi divine est-elle un devoir accompli avec effort, quand ce n’est pas à contre-cœur ? C’est un

42

***1 PIERRE***

signe révélateur. Un homme converti se réjouit de glorifier son Seigneur par une obéissance aussi parfaite et heureuse que l’amour qui l’inspire. Tandis qu’une obéissance obligée est le signe d’un amour simulé. Il y a des hommes bien intentionnés, précisément appelés des hommes de devoir : leur vie morale est tendue vers le bien comme les cordes d’un instrument vers le ton juste. Ce sont des hommes qui connaissent la loi et, dans leur igno­rance, se croient capables de l’accomplir. Avant leur conversion, un Luther, un Saul de Tarse étaient du nombre (Phil. 3. 4-8). Le Christ nous avertit de la fin douloureuse d’une vie où le devoir a pris la place de l’amour, où l’obéissance par devoir a remplacé l’obéissance par amour (Matth. 7. 22-23 : 19.20-23). Le devoir accompli ne sauve pas. Le devoir accompli, même avec zèle, ne régénère pas notre cœur perverti. Tout au plus donne-t-il l’illusion de le rendre meilleur, forme subtile de l’orgueil. Non ! il ne suffit pas d’habiller un homme avec de bonnes œuvres, pas plus qu’il ne suffit de Je dépouiller de ses mauvaises œuvres pour en faire un saint. Seul un champ ensemencé produit du blé. Si on se refuse à le comprendre ici-bas. on en fera la terrible découverte au jour du jugement (Apoc. 20. 15).

© A du lait non falsifié. Prenons garde aux contrefaçons, à ceux qui nous les offrent !

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Que penser de ceux qui se disent chrétiens, et qui n’ont ni le temps, ni le goût de lire l’Ecriture sainte ?
2. On s’inquiète d’un enfant qui ne mange pas. Cela vous inquiète-t-il de constater que des milliers de personnes dites chrétiennes n’ouvrent jamais une Bible ? Que faites-vous pour les alerter ?
3. Que signifie un arrêt de croissance dans votre vie ou dans la vie de votre Eglise ?
4. Dépouillez votre âme des cinq pétales de la fleur vénéneuse du v. 1. C’est un examen de conscience à renouveler régulièrement. Car ces pétales repous­sent !...
5. Que penser des breuvages frelatés des religions et idéologies anciennes et modernes, absorbés en lieu et place du lait pur de la Parole ? ..

***Huitième étude***

**Jésus, la pierre angulaire. - 1 Pierre 2. 4-10.**

Q *UESTIONS*

(T) Lisez Eph. 3. 17 et Col. 2. 7 Quelle similitude voyez-vous entre ces textes et la péricope 2. 1-10?

1. Détaillez chacune des expressions par lesquelles l’apôtre caractérise le Sei­gneur.
2. Que nous est-il enseigné au sujet des incrédules ?
3. Que nous est-il enseigné au sujet des croyants ?

3) Quel est leur ministère ?

1. L’enseignement de l’apôtre laisse-t-il entendre qu’il songeait lui-même à une primauté de son apostolat lié, à toujours, à la cité de Rome ?

*RÉPONSES*

(3) Notre communion avec le Christ revêt deux aspects précis. Elle est et doit demeurer personnelle ; ce que Paul traduit par l’image de « l'enracine­ment» et Pierre par l’image de « l’enfant nouveau-né » tétant le lait de sa mère. Mais en même temps, elle est et doit demeurer communautaire ; ce que Paul traduit par l’image du « fondement », reprise ici par l’exhortation : «Edifiez-vous pour former une maison». Au reste, sauf exception, le fait de naître nous associe aussitôt à une famille. Notre naissance même la cons­titue.

En outre, l’exhortation à rejeter et à désirer concerne l’homme en parti­culier. Il pourrait être tenté d’en rester là, jouissant pour lui-même et jus­que dans le culte communautaire, de la joie d’une vie régénérée et sancti­fiée par Jésus-Christ. Ce serait retomber dans un égoïsme spirituel condam­nable. D’où la nouvelle exhortation : « Approchez-vous de Lui » et « édi­fiez-vous », qui nous oblige à sortir de notre solitude spirituelle, à rejoindre nos frères, à former avec eux une famille.

® 1. Pierre vivante. Image audacieuse, mais combien parlante. A la diffé­rence des pierres de cette création inanimées, statiques, Il possède et communique la vie à tous ceux qui, s’étant approchés, s’édifient en Lui et sur Lui

44

***/ PIERRE***

1. **Pierre angulaire, rejetée par ceux qui bâtissaient.** Image reprise de l’Ancien Testament (Es. 28.16; Ps. 118.22). Pierre rappelle une prophétie bien connue des Juifs, citée par Jésus Lui-même (Matth. 21. 40-44), selon laquelle le Messie est le fondement en même temps que la clé de voûte d’une nouvelle création, dont s’excluent volontairement les incrédules.
2. **Pierre d’achoppement, rocher de scandale.** On ne peut être mis en présence de Christ et de son Evangile, et rester neutre. Ou bien II nous convainc et nous associe à sa maison. Ou bien II nous scandalise et de­vient cause de révolte, de mépris, d’impie dérision.
3. **Rejetée par les hommes...** Et pour cause ! L’homme corrompu dans ses pensées et ses sentiments n’accepte pas facilement cette irruption de la lumière dans scs ténèbres, de la sainteté dans sa souillure. Il y a une opposition mortelle entre l’homme et l’Evangile du salut. Cela finit ou par la mort de Christ ou par la repentance de l’homme, c’est-à-dire, en quelque sorte, sa mort.
4. **Même rejeté par l'homme, Christ demeure la pierre choisie et pré­cieuse devant Dieu.** Car aucun jugement humain, ni aucune décision des hommes ne saurait modifier le dessein de Dieu II a attesté de toute éternité qu’en ce monde un édifice s’élèverait à sa gloire et que Jésus en serait le fondement et la clé de voûte. Le refus des hommes, leurs machinations contraires, n’empêcheront jamais le dessein de Dieu de s’accomplir. Aujourd’hui comme hier, même au milieu d’un monde qui n’en veut plus rien savoir ou ne s’en doute pas encore. Christ demeure celui que Dieu a choisi et qu’il considère comme précieux à ses yeux.

**(3) 1. La cause de leur incrédulité.** Notons qu’il ne faut pas confondre incrédules et païens. Ces derniers sont d’abord des ignorants. Ils ne de­viennent des incrédules qu’à l’heure où ils rejoignent les rangs de ceux qui sont ici désignes comme n’ayant pas cru à la Parole (8). Car telle est la cause de l’incrédulité : notre refus conscient, volontaire, d’entendre, de comprendre, de recevoir ce que l’Esprit saint nous révèle concernant notre état devant Dieu et le Sauveur qu’il nous envoie.

1. **Les conséquences de leur incrédulité.**
2. Ils rejettent Christ ; par là, ils sc privent de la pièce indispensable dont ils avaient besoin pour la construction
3. Ils sont déçus de leur ouvrage. Aveuglés par leur incrédulité, ils discer­nent plus ou moins la fragilité, l’instabilité, le résultat précaire de leurs efforts (exemple : la paix !). Mais ils \* *se heurtent »* à une impossibilité d’y changer quoi que ce soit.

***1 PIERRE***

***45***

1. Ils font une œuvre qui les trompe. Nous l’avons dit : le rejet de Christ ne change rien au dessein de Dieu. Par son sacrifice, Christ brise à ja­mais le pouvoir de la mort. Le matin de Pâques signe la confusion et la déroute des incrédules. « La pierre rejetée devient la principale de l’an­gle. »
2. Ils se condamnent eux-mêmes. C’est cela que traduit le v. 8. Il n’est pas dans la volonté de Dieu de perdre qui que ce soit (1 Tim. 2. 4) ; mais en rejetant le Sauveur, l’incrédule commet la seule faute irréparable, puis­qu’il refuse volontairement le salut qui lui était offert. « Il convertit en mort éternelle le moyen même qui devait lui donner la vie. »
3. Ils contribuent à souligner la vérité prophétique et à affermir d’autant la foi des fidèles. Car le refus obstiné des incrédules témoigne à sa manière de la vérité biblique annonçant ces choses.

(J) 1. Ils ont affaire non avec une religion, des principes, une morale, mais avec une personne : le Seigneur, qui leur recommande Lui-même de rester en communion avec Lui. « Approchez-vous » (4).

1. Cette communion renouvelée avec le Christ les rend participants de ce qu’il est Lui-même. Vivant, Il leur communique sa vie avec tou­tes les possibilités nouvelles qu’elle comporte. « Comme des pierres vivantes » (5).
2. Leur vie en Christ a pour fruit : la communion aussitôt trouvée avec tous ceux qui ont passe par la nouvelle naissance. Avec eux, ils ont à former :
3. Une maison spirituelle. Ce qualificatif souligne la vraie nature de cette maison : elle ne doit pas sa beauté, ses agréments, sa solidité, son importance, à des caractères extérieurs (l’ancienneté, la richesse de ses ornements, le nombre de ceux qui s'en réclament), mais à la conformité de la vie de ses membres avec la vie de Celui qui en est le fondement et l’hôte permanent.
4. Un saint sacerdoce. A l'intérieur du temple de Jérusalem, les services du culte, la liturgie, les sacrifices, toutes les cérémonies ordonnées par Dieu, étaient exercées par les sacrificateurs dont c’était la responsabilité. Ils étaient les intermédiaires entre le Dieu saint et l’homme pécheur. Dans la nouvelle alliance, ce n’est plus une tribu, mais tout le peuple de3 croyants qui est appelé à ce service à la fois sacré (5) et royal (9).
5. Une race élue. Cette expression rappelle aux croyants que leur voca­tion les sépare à tout jamais de la masse des païens — un chrétien n’est plus jamais « Monsieur-tout-le-monde — en fait une génération < à part », une famille unique.

46

***1 PIERRE***

1. **Un sacerdoce royal.** Cette vocation comporte des privilèges. Les chré­tiens sont rois. Ils ont autorité sur toutes les puissances de ce monde de ténèbres ; ils ont reçu pouvoir de résister au Malin, de ne plus succom­ber aux désirs de la chair, de triompher de la mort. Ils ont accès au trône meme de Dieu, par Jésus-Christ.
2. **Une nation sainte.** Cette vocation comporte des responsabilités : celles d’une vie consacrée à Dieu, c’est-à-dire sans compromission volontaire avec le péché.
3. **Un peuple acquis.** Les chrétiens sont propriété de Dieu. En vérité, Il les a acquis au prix du sang précieux de Christ.
4. Ils ont l’assurance de n’êtrc *jamais confus.* Est-ce présomption ? D’au­cuns ont osé le prétendre qui s’interdisaient, par motif d’humilité, d’être jamais assures de leur salut. Mais quelle sorte d’humilité est-ce là ? Elle a sa source ailleurs qu’en Christ. Car Lui, à l'heure du pire abandon — à sa mort, Il était effectivement séparé de Dieu — s’est écrié : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. » Et Dieu ne l’a pas trompé. Ne pas être assuré de son salut éternel par motif d’humi­lité, c’est en fait donner prise à l’incrédulité. Dieu ne peut mentir. Ce qu’il a dit. Il le fera. C’est pourquoi, assurés en Lui, nous ne serons jamais confus.

® 1. S’édifier en une maison. La vie communautaire est un long appren­tissage, d’autant plus nécessaire qu’il nous prépare à la vie du royaume.

1. Offrir des victimes spirituelles. Cette expression rappelle le culte de l'ancienne alliance où, selon la loi du Lévitique, les sacrifices rappelaient au peuple la gravité du péché et de ses conséquences, la sainteté de Dieu, le prix d'une justice qui pardonne. Le Christ est venu accomplir égale­ment les lois sacrificielles ; par sa mort expiatoire, 11 a réconcilié Dieu et le croyant, aboli les ordonnances qui faisaient du sang versé la limite obligatoire et nécessaire entre Dieu et les hommes, et interdisaient aux païens l’accès du temple. Un nouvel ordre de choses est né. Dès le matin de Pâques, ce que Dieu attend de ses enfants, c’est une offrande non plus de sang, mais de reconnaissance et d’amour qui s’exprime dans la prière d’adoration, dans un témoignage rendu à Sa personne et à Son œuvre, dans une consécration renouvelée et joyeuse au service du prochain. En­core l’insuffisance de cette offrande est-elle soulignée ici et doit-elle s’accompagner de la grâce du Christ pour être en réalité agréable à Dieu. Meme sauvés, nous vivons de la seule miséricorde de Dieu (10).
2. **« Annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. »** Notre honneur n’est pas seulement de pro­clamer l'œuvre parfaite du Christ rejeté, mais, par nos paroles ou par­

***1 PIERRE***

47

fois sans elles, par notre attitude, notre vie personnelle et communau­taire, d’en être la démonstration aux oreilles et aux yeux de ceux qui. avec nous, sont appelés et n'ont pas encore répondu.

1. Permettre que les réprouves soient manifestés. Si la lumière reste cachée, les ténèbres ne sauraient être tenues pour telles, ni désirer deve­nir lumière. Ce n'est qu’à l’heure où la lumière paraît que se manifeste la réalité des ténèbres et s’affirme le choix pour ou contre la lumière. Dieu connaît de toute éternité ceux qui, en dépit de sa patience, de sa grâce, de ses appels réitérés, rejetteront cette miséricorde divine (8). Encore fallait- il qu'ils soient manifestés. Le rejet des méchants ne peut se faire qu’à l’heure où, la lumière leur ayant été révélée, ils choisissent consciem­ment contre elle et lui préfèrent leurs ténèbres. C’est notre « honneur -
2. redoutable que d’être dans la main de Christ source de bénédiction pour les uns et de malédiction pour les autres. Devant notre témoignage, l’indifférence est l’attitude première des réprouvés. Elle peut devenir aggressive et persécutrice. Il y a un honneur à souffrir pour Christ et pour ceux qu'il veut sauver. Cet honneur n'est guère visible maintenant. Au jour où tout viendra en lumière, nous connaîtrons que l’oppro­bre subi par fidélité à Christ et au prochain, était la forme la plus enviable de cet honneur.

(§) Deux expressions laissent entendre que l'apôtre Pierre lui-même n'a jamais eu la pensée d’être à l’origine d’une lignée qui ferait de lui et de scs « suc­cesseurs » les « princes de l'Eglisc » :

1. C’est en Sion qu’est posée la pierre angulaire (6).
2. Au soir de sa vie, il ne dit pas : Rassemblez-vous autour de moi, mais « approchez-vous de Lui ». L’Eglise n’a pas pour souverain pontife l’apôtre Pierre, ou l’un de ses « successeurs », mais le Seigneur Lui-même. Pierre nous le dit en toutes lettres (5. 4). Le Souverain Pasteur est à la droite de Dieu et non à Rome !

***APPLICATION***

Quelques suggestions :

1. A la lumière de cette péricope, que pensez-vous de ces formules :
2. Je suis croyant, mais je ne pratique pas...
3. Je suis croyant, mais je n’ai pas besoin d’aller à l’église...
4. Je suis croyant. J’attends d’aller à l’église que le pasteur soit d’abord venu me voir...
5. Toutes les religions sont bonnes, pourvu qu’on les pratique...

4S

***/ PIERRE***

1. L’intérêt accordé à la réfection des bâtiments ecclésiastiques comparé à l’intérêt accordé au réveil de l'Eglise appelée à devenir la communauté des pierres vivantes ..
2. La nécessité de l’évangélisation et du témoignage des croyants.
3. L’Eglise : un tas de cailloux ou une maison édifiée ?...
4. Les « victimes spirituelles » que vous offrirez cette semaine...
5. Le péril jaune ou rouge ou brun est-il un péril pour l’Eglise ?
6. Notre témoignage de « Réformés » face à la primauté « romaine ».

***Neuvième étude***

**Comportement des chrétiens dans ce monde.**

**1 Pierre 2. 11-12.**

*QUESTIONS*

(?) Pierre nous rappelle (1. 1, 17) notre exacte condition chrétienne en ce mon de : « étrangers et voyageurs ». Décrivcz-la.

Q) Que faut-il entendre par l’expression : « les convoitises charnelles » ?

1. De quelle manière ces convoitises font-elles la guerre à notre âme ?
2. Pourquoi les chrétiens sont-ils en butte aux médisances des païens ?

® Quelle importance l’apôtre attache-t-il à notre bonne conduite ?

1. Que faut-il entendre par l’expression : «Le jour où II les visitera» ?
2. A la lumière de ces deux versets, quelles sont les deux choses dont ne se soucient pas les païens, et les trois choses auxquelles peuvent s’attendre les chrétiens ?

***RÉPONSES***

(J) 1. Nous serions peinés d’entendre un étranger parler avec mépris de notre pays. Il sied fort mal à un chrétien de parler avec mépris du monde dans lequel il est devenu étranger. Que sa vraie patrie soit au ciel, qu’il

***1 PIERRE***

49

s'attende à y rentrer, que ses intérêts soient ailleurs, cela est fort bien. Mais en attendant d’y parvenir, qu’il garde un profond respect pour cette terre étrangère. Qu’il y jouisse avec reconnaissance de tout ce qu’elle lui offre. Qu’il n’ait jamais dans le cœur et sur les lèvres ce dédain facile que certains chrétiens professent à tort à l’égard des biens de ce monde.

1. Il ne s’étonnera pas d’y être traité en étranger, c’est-à-dire d’y être par­fois toléré, parfois « expulsé ». C’est dans l’ordre des choses dont aura à parler encore l’apôtre (4. 12).
2. Le mot «voyageur» renforce et complète celui «d’étranger». Il rap­pelle, lui aussi, l’instabilité de notre condition et sa forme habituelle. Nous sommes en route. Toutes choses dans nos vies doivent s’ordonner en fonction de notre état de voyageur.
3. Ce mot rappelle que nous sommes destinés à nous mettre en chemin. Les extrémités de la terre doivent avoir connaissance du message qui nous a été confié et à cause duquel Dieu nous laisse ici-bas. Il serait grave de nous «installer» et d'oublier notre mission. «La charité du Christ nous presse... Malheur à moi si je n’évangélise » (2 Cor. 5. 14 ; 1 Cor. 9. 16).
4. Nos pensées, nos sentiments, nos désirs naturels deviennent des convoi­tises charnelles à chaque fois qu’ils s’opposent aux pensées, aux senti­ments, aux désirs de l’Esprit de Dieu à l’œuvre en nous et par nous (Gai. 5. 16-26). Précisons qu’il ne faut pas confondre les désirs charnels avec les désirs sexuels. Ceux-là peuvent devenir charnels quand leur mani­festation est contraire à la volonté divine. La faim est un désir naturel. La gloutonnerie est l’expression d’un désir charnel.
5. La convoitise est l’expression de notre insatisfaction. Si nous convoitons, c’est qu’en fait nous tenons pour insuffisante et injuste la part que Dieu nous a faite. Dès l’instant où notre esprit l’a admise et lui fait une place, la convoitise se fait dominatrice, impérative. Elle mobilise nos facultés à son service. La note dominante qu’elle fait entendre trouble toute réflexion, méditation et prière, et attente ainsi à notre communion avec Dieu. Pour peu que nous cédions à la violence de scs désirs, elle nous détourne du Sei­gneur, nous fait perdre notre paix. L’apôtre dit vrai : notre âme est en guerre lorsqu’elle cède à la convoitise.
6. D’abord parce que la calomnie est naturelle au cœur de l’homme. Ensuite parce que le témoignage chrétien met l’homme en demeure de renoncer au mal. D’où cette première réaction : l’homme décrie ce qui le condamne. Comme il ne sait rien de la puissance divine, il s’irrite d’un témoignage qui, par comparaison, lui apparaît comme une hypocrisie. Il ne saurait donc en dire du bien. Enfin, il faut reconnaître que certaines chutes et la marche

50

***1 PIERRE***

parfois mal assurée des chrétiens sur le chemin de la sanctification, peuvent favoriser une telle calomnie.

(J) On ose la dire capitale.

1. Pour le chrétien lui-même, puisque toute défaillance ferait la guerre à sa propre âme.
2. Pour le païen ensuite. La foi vient de ce qu’on entend. La vie des chré­tiens est le premier enseignement spirituel des païens (2 Cor. 3. 3). C'est celui qu’ils comprennent le plus facilement. Quand la Bible vient ensuite à leur connaissance, ils la lisent avec d’autant plus d'intérêt qu’ils y trouvent confirmation de leurs premières leçons !
3. Pour la gloire de Dieu enfin. Si la bonne conduite des chrétiens ne remplace jamais le travail de l'Esprit (seul à même de convaincre, puis d’amener à la repentance et à la foi, Jean 16. 8-14), la mauvaise con­duite des chrétiens peut être un obstacle majeur à la conversion des païens et ternir jusqu’à l'obscurcir totalement la gloire divine manifestée à la croix.

@ Les bonnes œuvres, la bonne conduite, les bonnes paroles sont un témoi­gnage nécessaire, même indispensable. Mais ce témoignage ne saurait con­vertir un seul païen. Car l’appel à la repentance, la conviction de péché, le désir d’une vie nouvelle, l’irruption de cette vie dans une âme, demeu­rent l’œuvre et le secret de Dieu seul. C’est cette œuvre que l’apôtre appelle *une visite.* Cette action de l’Esprit peut revêtir des formes diverses : prédication, événement, affliction, conscience remuée, etc. Il nous appar­tient de n’en pas neutraliser l’effet, mais au contraire de l’accentuer (Matth. 5. 16). Comment ne loueront-ils pas Dieu avec nous lorsqu’ils décou­vriront qu’il a fait sortir du bien du mal qu’ils pensaient nous faire ?

0 1. La paix de leur âme et la gloire de Dieu.

2. Ils peuvent s’attendre :

à être calomniés, à voir leurs bonnes œuvres remarquées. Dieu être glorifié à cause d’eux.

***APPLICATION***

Quelques suggestions :

1. La place et les intérêts de la patrie céleste dans notre marche terrestre.
2. Les fauteurs de guerre à l’horizon de nos âmes ! Quelle (s) convoitise (s) avez-vous à convoquer à cette conférence du désarmement ?

***1 PIERRE***

5J

1. Etes-vous, à la gloire de Dieu, le « malfaiteur » de quelqu'un ?
2. Qu'est-cc qui empêche votre «bonne conduite» dans le cadre de votre profession ?
3. Du danger d’être bien vu de tout le monde..
4. Quelle œuvre « remarquable » a marqué votre semaine ?
5. Votre attitude quand un ou des frères sont calomnies.

***Dixième étude***

**La soumission aux autorités. - 1 Pierre 2. 13-17.**

*QUESTIONS*

(£) Quelle est l’étendue du devoir de soumission à l’autorité ?

1. Quel est son fondement ?
2. Quel est son motif ?

© Selon le v. 14, à quel champ d’action se limite l’intervention de l’autorité ?

*(S)* Selon le v. 16, quelles sont les limites de notre soumission à l’autorité ?

© Nous trouvons dans cette péricope et au v. 17 en particulier les quatre points d’une charte des citoyens. Détaillez-la.

(7) Pierre écrit : « Soyez soumis à toute autorité », et il ajoute : «... Etant libres... agissez comme les esclaves de Dieu ». Y a-t-il contradiction entre ces deux expressions ?

***RÉPONSES***

© Ce devoir de soumission n’a pour ainsi dire pas de limites. Sans doute, le v. 16 fera-t-il entendre qu’il n’est pourtant pas inconditionnel. Mais il est juste de relever d’abord que l’apôtre appelle les chrétiens à ne jamais pren­dre prétexte de leur liberté en Christ pour se soustaire au devoir de soumis­sion aux autorités humaines, quelles qu’elles soient. Cette vérité est encore soulignée par le fait qu’à l’heure où Pierre écrivait, Néron régnait sur l’empire. Au reste, à l’écoute de l’histoire contemporaine de l’apôtre ou de notre siècle, en passant par tous les siècles et dans tous les pays, où décou­

52

***1 PIERRE***

vrirait-on une autorité à -laquelle on n’aurait aucun vice à reprocher quant à la personne des souverains ou gouverneurs, ou quant à la manière de gou­verner ?

Il n’est rien dit non plus quant à la forme de cette autorité humaine. Nous ne saurions donc nous y arrêter pour y trouver prétexte à un refus de sou­mission.

(J) « *A* cause du Seigneur », rendu explicite par la parole de Romains 13. 1 : « Car il n’y a point d’autorités qui ne viennent de Dieu, et les autorités qui existent ont été instituées de Dieu. » Les autorités sont un signe de la provi­dence divine. Par elles, dans ce monde livré à l’action néfaste des méchants, Dieu maintient l’ordre et la justice. Cet ordre et cette justice sont relatifs et provisoires. Cependant, ils rendent possible la vie sociale et civique. Les magistrats et leur pouvoir de répression (Rom. 13.4) nous préservent des entreprises des méchants. De la part de Dieu, ils veillent au bien général de tous les hommes. Sans leur présence, les hommes sombreraient rapidement dans le désordre, l’anarchie et attenteraient aux possibilités même de l’exis­tence. Etre soumis aux autorités, c’est donc reconnaître l’autorité du Seigneur Lui-même.

(3) 1. C’est la volonté de Dieu. A Lui seul, ce motif suffit à celui qui con­fesse en Jésus-Christ son Sauveur et son Seigneur. Car si Dieu le veut, cela fait taire en moi tout refus et enlève toute hésitation, même si je ne comprends pas encore la raison profonde de sa volonté.

1. Cependant, cette volonté a une fin clairement dévoilée au v. 15. La conversion amène dans la vie des croyants un bouleversement aux réper­cussions nombreuses jusque et y compris sur le plan de leur vie sociale et civique. De plus, la tendance de l’époque — cela a-t-il changé ? — était à la divinisation du pouvoir. Aussi le refus des chrétiens de faire comme tout le monde, de prendre part aux réjouissances populaires, aux jeux et fêtes de la cité, aux dévotions que le peuple accordait aux faux dieux de la patrie et bientôt au monarque lui-même, les faisaient-ils soupçonner de conspiration contre l’Etat, de machinations contre le sou­verain et ses gouverneurs, de révolte dangereuse pour la cité. Leur subor­dination exemplaire aux lois de l’Etat, leur comportement louable en tous points, contredisaient de telles accusations et les réfutaient mieux que des paroles de défense.
2. Ce respect de l’autorité s’inscrit aussi dans le contexte de la foi du v.
3. Cette soumission exemplaire fait partie du témoignage des «serviteurs de Dieu» (16) destiné à préparer les cœurs à une vocation chrétienne « au jour où Dieu les visitera ».

***1 PIERRE***

53

(3) En appelant l'autorité à promulguer des lois et des reglements d’application, en lui confiant les moyens de les faire respecter, Dieu veut faciliter au maximum l'existence libre et heureuse de tout homme intéressé au bien. Il veut maintenir des conditions de vie permettant la proclamation de l’Evan­gile et l’édification de l’Eglisc en vue du royaume à venir. Il sait que la tâche du souverain est difficile. Aussi met-il entre ses mains les instruments qui la rendent possible. Le méchant se heurte au glaive du magistrat (Rom.

1. 4). Ce n'est pas une forme de rhétorique. Si Dieu Lui-même arme le bras du pouvoir, c’est d’abord pour l’avertissement du méchant ; ce peut être aussi pour « sa punition ». Ainsi le même Dieu qui confie aux serviteurs de sa maison le ministère du pardon et de la réconciliation, est Celui qui confie à d’autres serviteurs le ministère d’une justice effective, annonce préfigu­rative du jugement dernier. L’autorité qui punit la transgression des lois et honore ceux qui les observent, est une bénédiction pour un pays. Honorer les gens de bien et punir les malfaiteurs, voilà le vaste champ d'action d’une autorité selon Dieu.

© Cette question est importante. Il peut arriver que l’Etat nous contraigne à des actions que notre conscience désapprouve. Où est alors la limite de notre soumission ? La réponse nous est donnée par ces mots : « Etant libres... agissez comme des serviteurs de Dieu ». Notre libre soumission à l’autorité ne saurait jamais nous conduire à une action qui voilerait l’éclat de notre glorieux titre de serviteurs de Dieu. Cela signifie que dans nos responsabi­lités sociales, civiques, politiques, économiques, notre témoignage sera frappé au coin de la vérité, recherchera la justice et la charité, sera dépouillé de violence, d’esprit de ruse, de dénigrement, de mensonge. Au besoin, dans notre soumission même nous avons à résister à l’Etat. Fort du pouvoir qu’il détient et du glaive dont il est armé, il peut devenir un ennemi des gens de bien et s’abaisser lui-même au rang de malfaiteur. Notre résistance l’amènera peut-être à nous persécuter. Mieux vaut subir le glaive que, sous le couvert de notre liberté sauvegardée, collaborer à son injuste emploi. Ce n’est rien de perdre la vie. Renier la foi, voilà ce qui est mortel.

(8) 1. Honneur à tous. Impossible donc de tenir pour méprisable une cer­taine classe, un certain parti, certains hommes, sous prétexte qu’ils pro­fessent des opinions auxquelles on ne pourrait souscrire. La pratique du bien à l’égard de tous — des adversaires en particulier — est la méthode chrétienne efficace, plus efficace que celle qui consisterait à crier plus fort que les autres et à user à notre tour d’arguments falla­cieux ou de moyens déloyaux. La vertu de la parole doit faire place parfois à la vertu du silence. Ne pas répliquer, c’est quelquefois la seule manière d’honorer encore un adversaire. Certes, le chrétien est serviteur de la vérité. Mais ce titre ne peut jamais conférer le droit de mépriser

54

***1 PIERRE***

un contradicteur, scrait-il de mauvaise foi. Peut-être bien que ce contra­dicteur est esclave de son mensonge. Notre seule liberté, c’est parfois de lui montrer, par le respect que nous lui gardons, que nous ne som­mes plus esclaves de ces choses.

2. **Amour envers les frères.** La société profane n'est pas le seul lieu où se rencontrent les classes, les partis, les oppositions. Dans la communauté des frères, oui, dans l’Eglise, se retrouvent de telles difficultés avec tou­tes les tentations qu'elles comportent (cf. 1 Cor. 1.11-12). L’apôtre nous appelle à aimer tous ceux qui se réclament de la grâce du Seigneur, quelle que soit la dénomination ecclésiastique à laquelle ils se rattachent. Car pour n’être pas de la même dénomination, ni de la même Eglise, ils n’en sont pas moins les membres du corps de Christ, des frères. Au reste, l’opposition doit s'en prendre aux fausses doctrines, si cela est nécessaire, et non à la personne de ceux qui les défendent ou les colpor­tent.

1. **Crainte de Dieu.** Parce qu’il est le vrai Souverain de tout homme. Parce qu’il est le seul Seigneur de son Eglise. Parce qu’il est le seul Juge des uns et des autres. Les divergences de dogmes, de confessions, les dif­férences sociales, économiques, politiques, contribuent parfois à dresser les chrétiens les uns contre les autres jusqu’à les faire juges les uns des autres. Une telle attitude attire la réprobation de Dieu. Qu’est-ce qu’une vérité doctrinale, ou sociale, ou économique, ou politique si, à cause d’elle, je m’érige en juge de mes frères, transgressant aussi le sommaire de la loi dans l’oubli de la grâce que Dieu me fait, à moi le premier ? D’autre part, qu’est-ce que cette soumission veule, irréfléchie, partisane, ecclésiastique, traditionaliste, matérialiste, patriotique, qui tient davan­tage de la crainte de déplaire aux hommes mes frères que de la crainte qui est due au seul Seigneur ?
2. Honorez ceux qui gouvernent. Ce n’est pas seulement avoir du res­pect pour ceux qui sont au pouvoir. L’honneur dû aux parents va bien au-delà du simple respect. Nos gouvernants doivent aussi pouvoir comp­ter avec le soutien moral et spirituel de leurs administrés chrétiens et compter avec leur fidélité dans tout ce qui incombe à leur qualité de citoyens.

A noter : Si l’honneur est dû au roi et à tous les hommes, la crainte est due à Dieu seul.

® Non, car c’est dans la liberté de l’amour pour Dieu et pour les hommes que nous nous soumettons à l’autorité, cette soumission étant elle-même le signe de notre joyeuse et volontaire soumission à Dieu.

***1 PIERRE***

*55*

*AP P LIC A T ION*

Quelques suggestions :

1. Les chrétiens et le régime politique: leur responsabilité en pays capitaliste ou en pays communiste...
2. Les chrétiens et la politique : celle qu'ils peuvent mener ou doivent s’inter­dire...
3. Le chrétien peut-il être soldat ? gendarme ? juge ?
4. Le chrétien et le journalisme d’opinion. Les limites imposées à notre liberté d’expression et d'attaque d’adversaires politiques...
5. L’ingratitude, les critiques dont on accable les hommes politiques...
6. Le chrétien... et les mots d’ordre du parti...

7 Un examen de votre attitude à l’égard des chrétiens d’une autre confession ou d’une autre dénomination...

***Onzième étude***

**Chrétiens, « serviteurs », à l’image du Christ.**

**1 Pierre 2. 18-25.**

***QUESTIONS***

(j) Qui ccs paroles concernent-elles particulièrement ?

1. Au v. 18, expliquez le mot par lequel l’apôtre caractérise la soumission à l’égard des maîtres.
2. D’après les v. 18-20, y a-t-il des conséquences au fait qu’un maître serait d’humeur difficile ?
3. Selon le v. 20, en quelles circonstances notre esprit de support est-il requis ?
4. Comment l’apôtre caractérise-t-il cette attitude patiente ?
5. D'où vient la vocation décrite au v. 21 ?
6. L’apôtre dit au v. 25 : « Vous êtes maintenant retournés. » Ce verbe passé et présent vous concerne-t-il ?

56

***1 PIERRE***

*RÉPONSES*

(ï) Tous ceux qui travaillent sous l’autorité d’autrui ; non pas seulement les domestiques de maisons ou de fermes, mais tous les ouvriers, tous les subal­ternes, tous les employés de toutes les professions. Et en même temps et par contre-coup, tous les patrons, tous les contremaîtres, tous les chefs, toutes les maîtresses de maison, tous ceux qui ont quelqu’un sous leurs ordres.

(2) *Un profond respect.* Segond, Darby, Jérusalem traduisent : *Une crainte profonde.* On pourrait aussi traduire *un respect inconditionnel,* puisque l’apôtre prend soin de préciser que ce respect ne saurait être altéré par le comportement difficile du patron, ni devenir de la familiarité parce que ce patron aurait des égards exceptionnels envers ses ouvriers.

En d’autres termes, sur le plan du travail et de la vie sociale, nos rapports avec nos supérieurs quels qu’ils soient, doivent garder certaines distances. En Jésus-Christ, l’affection fraternelle ne se confond jamais avec la fami­liarité, et encore moins avec l’égalitarisme. La qualité de frère en Christ ne change rien aux égards que nous devons à un chef. Ces mêmes égards, nous les devons à ceux qui ne seraient pas chrétiens, par conséquent qui pourraient se comporter durement avec nous.

(3) Le maître au caractère difficile fait souffrir son entourage, ses subordon­nés en particulier. Les proches, les parents, auraient liberté de refuser ou de dénoncer le joug que leur impose cette humeur difficile. Les subalternes, eux, ne peuvent que le subir. Et l’apôtre caractérise par trois mots complé­mentaires ce joug blessant : il parle de *peine* (Segond : « affliction »), de *souffrance, d'injustice.* Combien l'homme est aveugle sur lui-même tant qu’il n’a pas été éclairé par la parole de Dieu ! Ne serait-ce que par ce seul texte, elle nous montre .quels fruits amers peut porter déjà un caractère dif­ficile.

(î) Tout d’abord à l’heure où nous récoltons ce que nous avons semé, c’est- à-dire au moment où nous sommes repris par nos maîtres, parce que nous aurions commis une faute. Encore faut-il avouer que même en ces circons­tances, nous nous montrerions facilement impatient, même révolté, prêt à accuser les autres, à invoquer les circonstances atténuantes, ou encore la malchance, quand ce n’est pas Dieu Lui-même. Selon nous, Il aurait quand même bien pu, dans sa miséricorde, nous éviter ce qui arrive !...

Ensuite, à l’heure où nous vivons une partie de la béatitude de Matth. 5. 10, c’est-à-dire au moment où nous endurons les moqueries, les vexations, les sévices, les injustices qu’un chef volontairement ou inconsciemment nous inflige.

*(S)* 1. **Il** l’appelle **une grâce** (19), mais — précision bien nécessaire — il souli­gne qu’elle est cela *aux yeux de Dieu* (20). En effet, le chemin de l’op-

***1 PIERRE***

*51*

probrc n’a rien d’attirant. Accepter l’injustice sans mot dire, rendre le bien pour le mal, la bénédiction pour l’injure, cadre mal avec le sens hu­main de la justice. Aux yeux de l’homme naturel, le coup reçu se paye au moins par un coup rendu... quand il n’est pas possible d'en rendre deux ou davantage !

Il a fallu la révélation en Jésus-Christ pour nous faire connaître une autre justice. Elle nous apprend que le Malin fait une œuvre qui le trompe. Si la miséricorde de Dieu permet au mal d’agir, elle l’utilise à des fins sa­lutaires. Le psaume 1 compare le méchant à de la balle de blé. Le jour vient où cette balle sera jetée au feu. En attendant, elle a son utilité. Non seulement elle entoure le grain, mais elle permet son développe­ment et sa croissance. D’où le mot — à première vue insolite — utilisé par l'apôtre : « *C’est une grâce d’endurer des peines et de souf­frir injustement. »* Par notre refus d’opposer à la mauvaise humeur du chef une mauvaise humeur de subalterne, à l’arrogance du maître une arrogance de domestique, à l’injustice du patron une injustice d’ouvrier, nous nous qualifions nous-même. Notre refus de nous confondre avec la balle nous identifie avec le grain. La dureté du maître est un signe. Face à cette dureté, l’humilité, la douceur respectueuse et inébranlable­ment fidèle du domestique, en est un autre. Car s’il est naturel au cœur de l’homme d’être dur, irritable, mauvais, méprisant et sans égard pour personne, il est surnaturel d’opposer à cette humeur difficile de la dou­ceur, de la patience, du silence, en un mot une authentique *maîtrise de soi.* Cela, c'est le fruit de l'Esprit. Le Seigneur le fait mûrir dans les consciences éclairées et désireuses d’obéir à Dieu quoi qu’il en coûte. Ce fruit, c’est le grain caché, silencieux, précieux, tandis que se fait enten­dre et s’affiche l’arrogance hautaine, passagère et vaine de la balle de blé

1. 11 l'appelle aussi une gloire (20), la plus grande que nous puissions connaître, puisqu’elle est celle-la même que le Christ a reçue en partage.
2. Il l’appelle enfin une vocation (21). Ce dernier mot veut nous rappe­ler que cette grâce et cette gloire si particulières ne sont pas réservées à une élite mais à l’ensemble de tous ceux qui se réclament du nom de Christ. Demandons-nous, en passant, ce qui reste de cette grâce et de cette gloire dans ce temps où la plupart de nos rapports sociaux se trou­vent enfermés dans le cadre de ces deux mots dépouillés de toute grâce : *droit* et *revendication.*
3. Cet appel au service < inconditionnel > a retenti pour nous en la personne de Jésus-Christ Lui-même (21-25).

Fils de Dieu, Il s’est littéralement fait notre Serviteur.

Il était irréprochable, incomparablement supérieur à nous-. Nous l’avons

58

***/ PIERRE***

traité en inférieur. Dans la situation meme où nous l’avons tenu, Il n'a ja­mais fait valoir scs droits. Il nous a tracé le chemin d’une justice nouvelle nous apprenant, alors qu’il était maltraité et outrage, à nous en remettre à la justice de Dieu (23).

Mais connaissant bien que l’exemple donne, meme le plus persuasif, n’est point suffisant à faire d’un pécheur un saint, d'un revendicateur un géné­reux serviteur, Il a tracé le chemin que nul avant Lui n’avait connu parce que nul homme n’en avait le pouvoir.

L’homme inconverti ne connaît pas le poids accablant que le péché fait peser sur la création. Il arrive qu’il en éprouve quelque chose quand il est atteint dans sa santé physique ou morale par les conséquences de scs propres fautes jointes à celles des autres. A cette heure où il aurait à subir les conséquen­ces des fautes d’autrui, il revendique, se révolte, crie à l'injustice.

Jésus était sans péché. Pensées, sentiments, volonté, paroles, actions (23), tout son être était exempt de fraude et à l’exacte mesure de la sainteté de Dieu (22). Il a fait alors le geste qui a bouleversé la face du monde. Il s’est librement offert pour que soit transféré sur Lui le poids immense des péchés des hommes, afin d’en répondre à leur place devant la justice divine (24). La malédiction de Dieu connaissait une forme terrestre précise : la cruci­fixion (Gai. 3. 13). C’est cette malédiction qu’il a acceptée dans sa volonté d’expier par son sacrifice et sa mort — exact salaire requis (Rom. 6. 23) — la somme d’injustices commises par tout pécheur. S’il a été fait péché pour nous (2 Cor. 5. 21), Il est devenu pour tous ceux qui se réclament de son sacrifice l’Auteur d’un salut éternel (Héb. 5.9). Libérés du jugement, déli­vrés de toute condamnation, mis au bénéfice de sa justice parfaite, nous sommes appelés à vivre dès lors de la grâce qui nous a été faite. De la même manière qu’elle nous a été accordée, nous sommes appelés à la révéler à ceux qui l’ignorent encore, parmi eux. les mauvais maîtres, les patrons au caractère difficile.

Cette vocation est d’autant plus contraignante qu’à toutes ces grâces imméri­tées. II en a ajouté une dernière :

Notre condition d'hommes pécheurs et déchus nous rendait comparables à un troupeau égaré et sans berger. Après nous avoir cherchés, retrouvés, soignés, guéris, remis sur pieds de toute manière, Il est devenu sur le chemin du ser­vice où II nous appelle, le Pasteur, c’est-à-dire au sens premier de ce mot, le Berger qui marche devant nous, l’Evêque, c’est-à-dire, le surveillant qui nous protège, garde les yeux fixés sur nous, attentif à toutes nos nécessités. Et cela, déjà à l’heure où nous le tenions peut-être dans le plus profond mépris.

0 Dieu connaît votre réponse à cette question !

***1 PIERRE***

59

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Un syndicalisme chrétien... que devrait-il être?
2. S’en remettre au juge de paix, au prud’homme..., ou à Celui qui juge jus­tement ?
3. Mes relations avec le patron...
4. Mes relations avec les ouvriers..
5. Un chrétien peut-il ctre susceptible ?
6. Ma part dans « une vie pour la justice ».
7. La place des relations ouvriers-patrons, ouvriers-contremaîtres, dans les préoccupations de ma paroisse, dans son intercession et son action de grâ­ces.

***Douzième étude***

**Comme de « saintes femmes ». - 1 Pierre 3. 1-6.**

***QUESTIONS***

(î) Quelle relation y a-t-il entre la fin du chapitre 2 et ce chapitre 3 ?

0 1. Qu’est la soumission de la femme à son mari, selon l’Ecriture ?

1. Quelles en sont les conséquences dans la situation particulière évoquée au v. 1 ?
2. Quelles en sont les limites ?

0 Ce texte condamne-t-il l’attention, le soin qu’une femme porte à son vête­ment et à sa personne ?

1. Définissez la vraie parure de la femme, d’après le verset 4.

0 Pourquoi cette parure est-elle d’aussi grand prix devant Dieu ?

(6) D’après les v. 5-6, quels sont les trois caractères particuliers d’une fille de Sara ?

0 Ces exhortations de l’apôtre autorisent-elles l’union d’une femme croyante et d’un mari infidèle... même baptisé ?

60

***1 PIERRE***

*RÉPONSES*

(J) L’apôtre a souligne que service et témoignage vécus, meme en des circons­tances adverses, sont une grâce aux yeux de Dieu (2.21-22). Beaucoup de femmes sont appelées à vivre dans cette condition, parce que beaucoup de femmes ont un époux incrédule, pour le moins indifférent, quelquefois hostile à l’Evangile. Un arbre non greffé ne peut produire que des fruits amers. Qu’attendre d’un mari inconverti ? Y a-t-il lieu de s'étonner s’il donne libre cours à sa nature égoïste, jalouse, mauvaise, corrompue ? Y a-t-il lieu de crier au scandale et, pour l'épouse trompée, d'en tirer aussi­tôt prétexte à la révolte, au divorce ou à la revendication aigrie ? Pierre vient de rappeler l’exemple du Christ. Il dit qu’outragé. Il ne rendait pas l’outrage ; que maltraité, Il ne faisait point de menaces, mais s’en remettait à Celui qui juge justement (23).

Aussi conclut-il que « pareillement » à Christ (« de même », version Se- gond) dont les femmes croyantes veulent être les disciples, elles doivent dans de telles conditions, attendre de Dieu leur défense et leur soutien.

(J) 1. Les enseignements de 1 Cor. 11.3-16, de Eph. 5.22-33 et de 1 Tim. 2. 9-15, nous découvrent qu’en Jésus-Christ, Dieu rétablit l’ordre des choses, l’ordre d’avant la chute, où la femme et l’homme sont un dans l’amour et l’obéissance. Cette soumission de la femme ne tient donc pas à je ne sais quelle infériorité de valeur qu’elle aurait par rapport à son époux, pas plus qu’elle n’octroie au mari une supériorité de nature qui lui revien­drait de droit. L’amour est le lien d’unité des époux. Si cet amour requiert la soumission de la femme, il est évident que l’obéissance à la­quelle elle conduit ne saurait être contrainte, ou servile. Quand la sou­mission de l’épouse au mari est le reflet de la soumission de l’Eglise au Seigneur, elle ne peut être que librement et joyeusement consentie. Elle n’est pas le fruit de l’orgueil et de la tyrannie masculine. Elle est, au contraire, l’expression de la commune volonté des époux de prendre l’un par rapport à l’autre la place que Dieu leur assigne par vocation et d’en témoigner devant les hommes.

2. Cette soumission a une portée plus précise encore, déjà décrite au chapitre 2, v. 12 et 15. Dieu ne fait point acception de personnes. S’il en est, parmi les païens, que la seule prédication de la Parole suffit à amener captifs du Seigneur, il en est beaucoup d’autres qui, pour enten­dre la Parole, ont besoin de la voir vécue par leurs proches. Leur incré­dulité est si forte que seule la force de l’exemple cent fois, mille fois vérifié, pourra les vaincre et les convaincre. C’est pour atteindre cette sorte-là d'incrédules que Dieu dit à leurs épouses croyantes : « Soyez mes témoins devant vos époux. » Cela signifie-t-il nécessairement qu’ils

***1 PIERRE***

61

sc laisseront toucher et convaincre ? Leur endurcissement peut être tel qu ils verront dans 1 attitude patiente de leur femme une raison de plus pour les outrager. Elles sont alors appelées à s’en remettre à Celui qui juge justement. Il a promis qu'elles ne seraient jamais éprouvées au- delà de leurs forces. De toute manière, il est préférable d’avoir à souf­frir injustement que d'encourir le reproche d'avoir, par notre attitude, empêché l’œuvre de Dieu dans le cœur d’un infidèle, surtout si celui-ci est notre époux. Or, c’est ce qui ne manquerait pas d'arriver si le témoi­gnage de la femme croyante venait à être démenti par son attitude révol­tée et insoumise.

1. Ces limites sont ici définies par le double qualificatif : *une conduite pure* (« chaste », dit Scgond) et *respectueuse* (« réservée », dit Scgond), littéralement : *dans la crainte* (de Dieu, sous-entendu).

Cette pureté vise d'abord l'intention que peut avoir une épouse en sc soumettant à son mari. L’objectif de cette vocation n'est jamais à per­dre de vue : «...afin qu’ils soient gagnés ». C’est donc par amour et en vue du salut de son mari qu’une femme observera cette déférérencc, et non par amour pour elle d’abord, dans la pensée que s’il se convertissait, elle aurait la paix à la maison ! Quant à la crainte, il s’agit de celle que toute épouse dans cette condition doit garder vis-à-vis de Dieu. Son témoignage perdrait toute efficacité si, dans le désir de plaire à son mari, elle acceptait — meme ordonné par lui — un comportement qui déplairait au Seigneur.

(3) Aucunement ! Nulle part l'Ecriture sainte n’invite la femme à se négliger, à s’habiller sans goût, à s’abstenir de soigner sa chevelure. Ce que l’apôtre condamne à juste titre, c’est l’attention exagérée qu’une femme peut porter à sà personne et à son habillement. Que veulent beaucoup de femmes par cette recherche, sinon — trop souvent — attirer les regards sur elles (et quels regards ! et de qui 1), parfois aussi rivaliser. Cette manière de retenir l’attention d'autrui convient-elle à une femme que sa vocation plaçait dis­crètement dans la dépendance de son mari ? Alors qu’elle était appelée à être, sans parole, une lettre du Seigneur (2 Cor. 3.2-3), cette recherche fait d’elle un faux témoin, car elle met l’accent sur l’apparence, alors qu’il est écrit : « Dieu ne regarde pas à ce qui est visible, mais II regarde au cœur » (1 Sam. 16. 7). Disons enfin que cette recherche tourne vite à l’idolâtrie, et cela, à cause de l’argent qu’on y met, du temps qu’on y consacre, de l’inté­rêt renouvelé qu’il faut y porter à chaque fois que change la mode (et elle change avec chaque saison 1).

(3) « La pureté incorruptible d’un esprit doux et paisible » littéralement tra­duit : « La personne cachée dans l'incorruptibilité d’un esprit doux et paisi-

62

***1 PIERRE***

blc ». Cette traduction plus littérale nous fait mieux saisir la pensée de l’apôtre. L’esprit doux et paisible doit être le vêtement par excellence d’une femme qui veut plaire à Dieu en même temps qu’à son mari. Toute sa per­sonne doit être habillée de cette douceur, ornée de cette paix. Quant à l’étoffe dans laquelle est taillée ce vêtement, on en discernera la nature et la couleur en relisant les v. 21-25 du chapitre 2. Ce n’est pas sans raison qu’il est dit: «Vous aussi, *pareillement,* femmes (v. 1)... recherchez» (3). Ce que le Christ a été en toutes circonstances, même les plus difficiles, les dis­ciples doivent l’être à leur tour.

Dans 1 opposition, sous les outrages, face aux sévices les plus infâmes, Jésus est resté «Celui qui est doux et humble de cœur» Il était cela avec les Siens. Il était cela au milieu de ses ennemis, parce qu’il était cela devant Dieu.

La femme que Jésus-Christ a rachetée, à laquelle II a conféré le ministère d’épouse, doit d’autant plus ressembler à son Maître qu’elle veut Lui rendre témoignage devant son époux. A combien plus forte raison si cet époux est un incroyant !

Rien n'a pu corrompre l’amour du Christ pour les Siens. Rien n'a pu altérer ni sa douceur, ni sa paix ; pas plus les vociférations de la foule excitée, les accusations du grand-prêtre, les soufflets du sanhédrin, les railleries et les coups des soldats, que la trahison des Siens et leur abandon. Et les paroles de la croix traduisent encore cette douceur et cette paix qui ne cessa d'ha­biter son esprit et son cœur.

Dans la situation difficile d’épouse liée à un incroyant, le témoignage par­ticulier de douceur et de paix, « sans la parole», pourra toucher à salut le cœur du conjoint endurci.

Quel ne sera pas ce témoignage si cet époux est enfant de Dieu !

(?) C’est la bonté de Dieu qui nous convie à la repentance. Cette bonté, Dieu l’a manifestée en la personne de son Fils. Elle avait de nombreux aspects parmi lesquels la pureté de son esprit doux et paisible brillait d’un éclat particulier.

L’épouse qui, recherchant cette parure, laisse l’Esprit saint la manifester en elle, précisément aux heures où l'attitude, le comportement, les paroles, les faits et gestes de son époux incroyant susciteraient l’aigreur, la colère, et la révolte, cette épouse-là est servante du Seigneur crucifié. De même qu’était précieux aux yeux de Dieu le sang de son Fils (1. 19) versé par fidélité au Père et par amour pour les âmes, de même est précieux l’esprit doux et paisible de l’épouse qui, par fidélité à Dieu et par amour poui Christ, reste inaltérable de calme et de bonté au côté d’un époux d’hu­meur et de vie difficiles. La bonté de Dieu manifestée sans parole par

***1 PIERRE***

63

l’épouse croyante, convie son époux à la repentance, fait de cette épouse dans la main de Dieu un instrument de bénédiction.

(6) 1. Sa foi doit être mise en évidence, non sa parure. Et elle la traduira par son « espérance en Dieu », c’est-à-dire par cette attente confiante d’une bénédiction qui repose sur elle (et sur son époux incroyant, 1 Cor.

1. 14) en réponse à son témoignage fidèle, patient, persévérant.
2. Sa soumission liée à un esprit doux et paisible. La grandeur de la femme ne tient pas à ce qu’elle *fait,* mais à ce qu’elle *est* au côté de son époux. Partout où elle va, dans tout ce qu'elle accomplit, jusque dans les humbles besognes qui remplissent sa journée ou les rares moments de liberté que lui laisse sa vie professionnelle, elle sera grande par la douceur et le calme qu’elle apporte avec elle, là où elle travaille comme dans son foyer. Ce ne sont pas de hauts faits dignes d’être rapportés. Les activités de Sara ne sont pas détaillées. Il arrivera même que tout le monde goûte à cette douceur et à cette paix sans même remarquer ou faire remarquer qu’il y a goûté. D’où l’absence de commentaires à ce sujet, quand même la vraie grandeur, le ministère précieux de la femme est là tout entier dans cette paix douce et aimante dont elle entoure la vie de son mari, dont elle imprègne aussi l’atmosphère de sa maison ou du lieu où elle travaille. Si, par la foi, hommes et femmes doivent être enfants d’Abraham, par la douceur et la paix du cœur toute femme est appelée à être fille de Sara. Les hommes sont souvent loin d'être de­vrais fils d’Abraham. Il apparaît que la distance est aussi assez grande qui conduit aujourd’hui les femmes sur le chemin de la ressemblance à leur mère !

5. **Son absence de crainte.** La Parole de Dieu est perspicace. « Elle est juge des intentions et des pensées du cœur» (Héb. 4. 12). Elle savait à l’avance ce qu’une telle attitude de soumission signifierait dans le monde d'aujourd’hui. Mille voix — y compris parfois, hélas ! celle de l'Eglise — se sont accordées pour inspirer à la femme une autre notion de la gran­deur et l’appeler à rechercher une tout autre parure. L’on sait aussi le résultat de cette moderne aspiration et de cette nouvelle notion de la grandeur. L’on sait de quelles éclaboussures est aujourd'hui parée la femme devenue l'égale de l’homme, quand ce n’est pas son maître ou son faux dieu ! D’où l'exhortation importante : « Ne vous laissez trou­bler par aucune crainte. » — Les sollicitations d'un certain féminisme, les appels de théoriciens ou de théoriciennes qui, jusque dans les rangs de l'Eglise, incitent la femme à revendiquer ses droits, à refuser la sou­mission au mari, à sortir de son rôle d’aide pour tenir celui de parte­naire, à vouloir occuper le premier plan en conformité avec une soi- disant dignité retrouvée, à rechercher une grandeur qu'elle n’aurait que

64

***1 PIERRE***

trop longtemps et trop souvent laissée à l’homme, tout cela dit, colporte, répété, enseigné de mille manières et par mille bouches, pourrait susciter chez la femme *fidèle* la crainte d’être incomprise des autres, de passer pour ridiculement arriérée aux yeux des autres si elle n’y donne pas suite. Que répond l’Esprit Saint *? « Sans vous laisser troubler par aucune crainte... faites le bien. »* C’est-à-dire : le bien étant ce que Dieu veut et nous révèle dans sa Parole, n’ayez qu’une crainte, celle d’être infidèles à la volonté divine, à la vocation que Dieu vous a adressée et que sa Parole vient de vous définir clairement. N’écoutez pas les sages de ce monde qui, jusque dans les rangs de l’Eglise, croient être plus sages que Dieu en appelant la femme à un comportement autre que celui ensei­gné dans sa Parole. Ecoutez la sagesse divine et relisez ce qu’elle dit de la femme fidèle, dépouillée de toute crainte et qui fait le bien. Voyez Prov. 31. 10-32. Et vivcz-le, pour la gloire de Dieu et pour le plus grand bonheur de vos enfants et de vos époux.

Encore ne faudrait-il pas que les remarques ci-dessus soient mal compri­ses et, dans certaines communautés, contribuent malheureusement à main­tenir l’état d’infériorité spirituelle dans lequel les femmes ont été ou sont encore tenues

L’Ecriture ne dit nulle part que la vocation de la femme soit de laisser toute initiative aux hommes, de s’interdire de penser et de s’exprimer devant eux et au milieu d’eux. L’attitude d’humilité n’est pas à confon­dre avec une attitude de silence absolu. Ne pas prendre autorité sur l'homme ne veut pas dire se taire devant lui. La pensée de Dieu n’a pas choisi de s’exprimer par l’homme... jusqu’à la femme non comprise ! Il est écrit: «Vos fils et *vos filles* prophétiseront» (Actes 2.17). Dans la communauté, une femme doit avoir pleine liberté selon l’Esprit de louer le Seigneur, d’intercéder pour autrui, d'apporter son témoignage, de prendre sa part de tout le ministère confié à l’Eglise. Ce champ d’acti­vité est assez vaste et assez pauvre en ouvriers pour que toute femme y trouve largement le compte de scs possibilités sans avoir à briguer en plus l’autorité que Dieu a confiée à l’homme et que la femme n’est du reste que trop heureuse de lui laisser !

® En aucun cas ! Et sur ce point la volonté de Dieu est clairement exprimée par l'apôtre Paul, quand il dit : « Mariez-vous selon le Seigneur » (1 Cor 7. 39). En effet, les conditions du bonheur voulu par Dieu dans le mariage et naturellement recherché par les conjoints, sont liées à la soumission des deux époux à Christ (Eph. 5.21). Le fait meme que l’apôtre illustre les v. 21-24 par l’exemple de la femme liée à un infidèle traduit bien la condition difficile de la femme ainsi mariée. Au premier siècle, il arrivait souvent que la femme se convertisse tandis que l’époux restait rebelle à l’Evangile du

***1 PIERRE***

***65***

Christ. De nos jours aussi, on peut s’être marié (hélas ! même religieuse­ment) avec légèreté, dans l’ignorance du vrai caractère de la foi vivante, et découvrir soudain le chemin de la conversion. Les conditions d’existence nouvelle qu’il nous ouvre comportent souvent de grandes difficultés ; d’où le secours que l’Esprit saint vient apporter par ces paroles à toutes celles et à tous ceux qui suivent un tel chemin. Mais nul célibataire chrétien ne sau­rait s’autoriser de ces exhortations pour justifier son mariage avec un incré­dule... ou un chrétien de nom !

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Examinez les conséquences à tirer de cette position et de cette parure de la femme quant à sa vie au foyer et en société.
2. Confrontez la vocation de la femme vue par l’apôtre... ou par le mouvement féministe.
3. Confrontez la vocation de la femme vue par l’apôtre... et la place que l’Eglise lui fait aujourd’hui en lui accordant même le titre de pasteur.

•1. Que dire aux jeunes filles qui envisagent allègrement le mariage avec un indifférent ou même un incrédule ?

1. Thème de réflexion : la femme chrétienne et la mode.
2. Réflexion : Pour prêcher « sans parole », il faut être nourri de la Parole...

***Treizième étude***

**Maris selon Dieu. - 1 Pierre 3. 7.**

***QUESTIONS***

(î) A qui s’adressent ces exhortations ?

2) Caractérisez la « sagesse » dont il est ici question.

J) Quelle double raison l’apôtre donne-t-il à l’autorité prévenante des maris ’

(4) Cette sagesse et cette autorité sont-elles naturelles au cœur de l’homme ?

® Est-ce en vue du bonheur des époux que cette exhortation est adressée au mari ?

66

***1 PIERRE***

*RÉPONSES*

(J) Aux époux qui se disent disciples du Christ. Certes, tous les maris et toutes les épouses ont à prendre au sérieux ces exhortations. Toutefois, si tous les époux sont ici interpellés, ceux qui se réclament du Christ le sont très par­ticulièrement. La foi vient de ce qu’on entend (Rom. 10. 17), ce que ne savent pas les maris païens. Les maris chrétiens qui écoutent la Parole de Dieu seraient donc d’autant plus coupables si, l’ayant entendue, ils ne la mettaient pas en pratique. Au reste, les versets 1-6 appelaient l’épouse à une attitude précise qui ne faisait place à aucune exception : « Femmes, soyez soumises à vos maris... » Le verset 7, lui aussi, exhorte l'époux à une attitude clairement définie, qui ne souffre pas d’exceptions : « Vous de même (Segond : « à votre tour »), maris, montrez... »

(J) La nature « plus faible », puis la « soumission » de l’épouse pourraient in­duire le mari en tentation. Il pourrait, par exemple, se prévaloir de sa posi­tion pour exiger de son épouse un comportement qui ne serait pas celui d’une héritière de la grâce, mais bien d'une esclave au service de « Mon­sieur » et encore d’un Monsieur très exigeant quant à la satisfaction immé­diate de ses volontés et désirs de toute nature. Il est clair qu’en appelant le mari à « montrer de la sagesse », l’apôtre invite le chef du foyer à entourer son épouse d’une protection aimante et prévenante. < Ayez des égards », tra­duit la version synodale (« honorez-les », dit Segond). L’apôtre sait (il est marié) que si la vie conjugale doit son unité à la grâce du Seigneur, cette grâce ne va pas de soi, ni malgré nous. Dans la soumission du mari à Jésus-Christ, dans l’obéissance à sa Parole, cette grâce tient à d’innombra­bles détails, des petits riens qui, faute d’être observés, rendent la vie diffi­cile et parfois même amère. Il appartient aux maris — c’est leur particu­lière responsabilité — d’être fidèles dans les petites choses (attitude, gestes, mots) qui accompagnent toute vie d’époux et lui donnent sa vraie couleur. Cette sagesse pleine d’égards ne doit cependant rien perdre de son auto­rité ! Ce n’est pas sans raison si la Parole de Dieu, à plusieurs reprises, rap­pelle à l’homme qu’il est le chef de la femme et à la femme qu’il ne lui est pas permis de prendre autorité sur l’homme. Pour avoir oublié cette vérité, on ne connaît que trop, aujourd'hui, les faux honneurs, la fausse condescen­dance,’ la fausse considération dont la femme est entourée... et la nouvelle forme d’esclavage qui en résulte pour elle et pour l’homme devenu son pré­tendu chevalier servant.

(3) 1. **Elle est d’un sexe plus faible.** Cela ne signifie pas que l’homme soit un fort. L’expression « plus faible » le laisse bien entendre. Cela ne signifie pas non plus que la femme soit un être fragile, sans force, sans résistance. La comparaison connue du chêne et du roseau tourne, on le

***1 PIERRE***

67

sait à l'avantage de ce dernier. Et la vie se charge de nous apprendre que la force de résistance d’une femme, en d'innombrables circonstances, vaut bien celle de l’homme, quand elle ne lui est pas supérieure !... Ce que l’apôtre révèle ici (cf. aussi Eph. 5.22-23), c’est qu'il est dans la nature profonde de la femme de chercher l'appui de l’autorité de l’hom­me. Car sa sensibilité, son intuition, son pouvoir de sympathie, son émo­tivité, son comportement impressionnable donc changeant, feraient d’elle un être expose à beaucoup de dangers si elle était privée de la ferme autorité de son époux. Ce sont les qualités de la femme qui la mettent parfois en état de faiblesse. Il appartient alors à l’homme — c’est son honneur et sa responsabilité — de sauvegarder ces qualités féminines et de veiller à leur faire une juste place dans la vie conjugale et commu­nautaire.

1. Elles doivent hériter avec nous la grâce de la vie. Cette parole con­firme que la faiblesse de la femme ne fait pas d'elle un être inferieur à l’homme. L’autorité de ce dernier tient non pas à sa nature, mais à la responsabilité que, selon l'ordre de Dieu, le mari doit prendre envers sa femme. Car leur héritage commun les ramène devant Dieu et l'un à l’égard de l’autre, exactement sur le même plan. Ils sont ensemble deux pécheurs à qui le Seigneur fait grâce. Le prix payé par Christ était le même pour la femme que pour l’homme. Le Seigneur les a aimés d’un même amour, et cette grâce rappelle au mari qui viendrait à l’oublier, la valeur incomparable de son épouse.

(4) Cette sagesse démontrée, cette autorité protectrice tissée d’égards, de ména­gements, d’attentions, ne comptent pas parmi les qualités naturelles de l’homme. S’il dispose d’une autorité innée, apte à faire de lui le chef, celle-ci n’en est pas moins pervertie par le péché. Faisant le mal qu’il ne veut pas, il abuse très vite de son autorité, à moins que, dans une fausse condescendance, il ne la cède à l’épouse et — les rôles étant renversés — ne devienne à des degrés divers son enfant gâté ou son premier domesti­que ! Aussi l’apôtre prend-il soin de faire de son exhortation une consé­quence de ce qu’il a dit dans les versets 21-25 du chapitre 2. C'est seulement lorsque nous sommes < retournés au Pasteur et à l’Evêque de nos âmes » que, comme femmes, nous connaissons la grâce d’une juste soumission au mari, et comme maris, montrons de la sagesse envers nos femmes. Cette conséquence est soulignée dans le texte par ces mots : < Vous aussi fem­mes... (3. 1), vous de même, maris... » (version Segond : « maris, à votre tour montrez...» v. 7). « Ce à quoi nous avons été appelés» (2.21), comme maris, Christ nous donne la force de l’accomplir. Ce qui revient à dire qu’en dehors d’une communion personnelle avec Christ, aucun mari n’est à même de montrer de la sagesse envers sa femme. Les jeunes gens le

68

***1 PIERRE***

réalisent-ils qui promettent à leur future épouse de la rendre heureuse, alors qu’ils n’ont, pas plus qu’elle parfois, de réelle communion avec le Christ ?

(D Oui, car leur bonheur est ici réellement en jeu, quand meme cela n’appa­raît pas à la première réflexion. Le dessein de Dieu est clairement établi : ils sont destinés à «hériter ensemble de la grâce de la vie». Ce bonheur à la fois présent et éternel n’est pas un acquis remis au seuil ou en conclusion d’une vie à deux. Ce bonheur a sa source : la prière. C’est en elle aussi qu’il se renouvelle. C’est à genoux, personnellement et ensemble, que les époux reçoivent de Dieu la force d’être l’un pour l'autre « à la mesure de la par­faite stature de Christ» (Eph. 4. 13). Comment pourraient-ils prier dans une unité d’âme et d’esprit, alors que leur comportement mutuel serait un dé­menti à l’intention ou aux paroles mêmes de leurs prières ? Noblesse oblige ! Le rôle de chef départi à l’homme n’est pas un titre honorifique et encore moins une prérogative. C’est une responsabilité à l’accomplissement de la­quelle tout mari saura demander humblement le secours du Seigneur, mais aussi le secours de l’intercession de sa propre épouse.

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Il y a autant de femmes heureuses dans leur foyer qu’il y a d’époux réelle­ment soumis au Seigneur.
2. La place de la prière dans nos vies personnelles et conjugales.
3. Les égards dus aux faibles dans un monde qui fait place avant tout aux forts. Les conséquences à en tirer dans l’éducation des enfants, des jeunes gens à l'égard des jeunes filles, des hommes à l’égard des femmes en géné­ral.
4. Le refus de beaucoup de femmes d’être mises sur un autre plan que l’homme...
5. Le refus encore plus fréquent de beaucoup d’hommes de prendre leurs res­ponsabilités d'époux selon Dieu.

***Quatorzième étude***

**L’Eglise selon le Seigneur. - 1 Pierre 3. 8-12.**

*QUESTIONS*

(D A qui Pierre adresse-t-il ces exhortations ?

1. Quel est le dénominateur commun de ce témoignage ?

0 Quel est le chemin de l’unité des membres de l’Eglise ?

@ Quelle relation voyez-vous entre les exhortations du v. 8 et celles du v. 9 ?

© Pourquoi, selon le contexte du v. 9, sommes-nous appelés à bénir ?

@ D'après les v. 10 et 11, quelles sont les trois conditions d’une vie heureuse-’

1. Quelles promesses s’attachent à l'obéissance à ces exhortations ?

*RÉPONSES*

® Ce qui était demandé des serviteurs et des époux est maintenant rappelé à l’ensemble de la communauté — « Soyez tous... » dit le texte. L’œuvre première des chrétiens, c’est une attitude, des faits et gestes qui attirent l’at­tention non pas sur eux-mêmes, mais sur Christ. Et ce témoignage est une responsabilité de l’Eglise en chacun de ses membres, également en chacune de ses communautés locales.

(D C'est l'unité. « Soyez tous animés des *mêmes* sentiments et des *memes* pen­sées. » En effet, l’extraordinaire de ce témoignage tient au fait qu'il soit apporté non pas isolément, ci et là, par quelqu’un mais par l’ensemble des membres d’une communauté. La sagesse populaire a déjà relevé que « là où il n’y a rien, il n’y a personne ». Car il suffit que les hommes vivent ensemble pour qu’apparaissent bientôt difficultés, divisions, jalousies, que­relles, animosités, etc., toutes choses naturelles à un monde dont Satan serait le seul prince. Satan étant le diviseur par excellence, il ne peut y avoir que rupture d’unité là où il est écouté, servi, obéi. Tandis que là où Christ règne, reconnu comme Seigneur à qui tout est soumis, le témoi­gnage de sa présence est précisément l’unité, une unité réelle, tangible, visible. En nous rétablissant dans l’unité du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Christ nous a réconciliés non seulement avec Dieu, mais avec tous les hom­

70

***1 PIERRE***

mes et avec toutes les choses créées dans le ciel et sur la terre. Cette unité entre fidèles est donc bien la marque distincte de l’Eglisc du Christ, de même que la division est la marque distincte d’un monde où Satan aurait encore gardé son autorité.

Ainsi nous cst-il clairement démontré que notre vocation chrétienne fait de nous les membres obligés d’une communauté, puisque c’est dans le cadre de la communion fraternelle concrète que le témoignage d’unité peut être rendu.

S’il n’en est pas ainsi, si trop souvent l’Eglisc voit son témoignage ruiné par l’esprit de division, d’antagonisme, d’individualisme, voire d’opposition, c’est que sur elle et chacun de ses membres en particulier s’acharne l’Enne- mi. Il se plaît à étouffer, à entraver, à corrompre le témoignage que doit rendre la communauté chrétienne, aussi bien celle des époux, que celle des membres d’une église locale.

1. 1. Il est de la responsabilité de la femme d'être soumise à son mari, com­me il est de la responsabilité du serviteur d’être soumis à ses patrons au caractère difficile. Il y a un devoir du mari de montrer de la sagesse envers son épouse. De même, il y a un ordre adressé à la communauté de rechercher l’unité. Et cet ordre concerne non des spécialistes de la question, mais tous les membres de la communauté. Avoir pris son parti des divisions de l’Eglisc, c’est avoir accepté que le témoignage dû à Christ, à sa personne, à la réalité de la réconciliation qu’il a opérée, ne soit plus rendu. C’est au sens biblique du terme, avoir « démissionné », puisque la mission de l’Eglise ne peut être efficace que dans l’unité (Jean 17.20-21). L’individualisme protestant est un des aspects de cette démission. Le combattre, ce n’est pas le critiquer, c’est prendre sa part d’une vie communautaire réelle, pratique, et selon l’Esprit du Seigneur.
2. Mieux que la version synodale qui ne parle que de < sentiments », Scgond a traduit : « Soyez tous animés des memes pensées et des mêmes senti­ments. » En effet, pensées et sentiments régissent nos vies. Encore faut-il préciser qu'il y a les sentiments et les pensées du cœur naturel non encore régénéré, et il y a les sentiments et les pensées de l’Esprit révélé par la Parole à notre cœur. Lorsque l’Esprit vient habiter en nous, c’est la source même de notre être — appelé aussi notre subconscient — qu’il purifie, régénère, sanctifie (cf. Eph. 4.23). Mais cette régénération s’ar­rête là où il nous plaît de limiter son action. D’aucuns laissent l’Esprit saint illuminer leur intelligence seulement. Prenant très au sérieux la Parole de Dieu qui traduit la pensée de l’Esprit, ils deviennent alors des intellectuels chrétiens, dont les sentiments sont à chaque instant un démenti à la saine doctrine qu’ils prêchent.

***1 PIERRE***

71

De la meme manière, d’autres laissent l’Esprit régénérer leurs sentiments seulement, mais ne veulent rien savoir d’une régénération de leurs pen­sées. Leurs allégations pleines de bons sentiments portent atteinte à tout instant à l’autorité et à la vérité de la Parole dont ils se réclament.

Aussi bien, en vue du témoignage que nous avons à rendre, est-ce à la fois sur le plan de nos sentiments et de nos pensées que cette unité personnelle d’abord, puis communautaire, doit être recherchée : unité de pensées par une commune recherche — à la lumière du Saint-Esprit — de la pensée du Seigneur révélée dans sa Parole ; unité de sentiments par une commune soumission à Christ que cette même Parole nous révèle, avec lequel elle nous met en communion, et cela d’une manière telle que Ses sentiments et Ses pensées deviennent les nôtres.

1. Le chemin de cette unité n’est pas facile à découvrir. Disons pour le moins qu’elle ne saurait être établie valablement — et sous prétexte de la sauvegarde — par le refus d’approfondir ce qui la mettrait en cause. Une unité fruit de l’ignorance ou du refus d’affirmer des convictions, procède non de l’Esprit saint mais du prince des ténèbres et de l’hypo­crisie.

Elle ne saurait pas davantage être réduite à une unité d'organisation qui, pour être viable, solliciterait des membres de l’Eglise ou des églises elles- mêmes, une abdication des convictions personnelles éclairées par l’Esprit en accord avec la révélation scripturaire.

Quant à la ramener à un ensemble de concessions — sur le plan du dog­me, des formes, des traditions — acceptées dans la soumission à une autorité ecclésiastique à laquelle serait dévolu le soin d’examiner, à notre place, le rapport entre la révélation et le credo reconnu, ce serait l’établir formellement peut-être, mais en même temps, ce serait la priver d’un réel contenu. La vraie unité est donnée et se reçoit dans la libre et consciente soumission au Seigneur, mais ne se fabrique pas à coups de concessions mutuelles consenties par les uns au nom des autres !

Ce chemin d’unité est cependant clairement jalonné pour qui se laisse éclairer par la Parole.

Il est immédiatement accessible à tous ceux qui confessent connaître per­sonnellement le Seigneur Jésus-Christ Lui-même et prennent leur part de son œuvre de salut et de sanctification accomplie une fois pour tou­tes à la croix.

Ce chemin demeure accessible. Il est montré à tous ceux qui, dans la recherche de la vérité, demandent l’Esprit de révélation. Le Christ le communique à tous ceux qui aiment sa Parole pour la mettre en prati­que avec humilité et charité.

***T2***

***1 PIERRE***

Enfin, à l'étape où ce chemin ne se laisserait que difficilement percevoir, il verra se rassembler à sa découverte — déjà unis d’Esprit sinon de connaissance — tous ceux qu’anime non la volonté d’avoir raison, mais l’humble désir d’écouter ce que le Seigneur aurait à dire soit à tous, soit aux uns par le moyen des autres, encore et toujours en plein accord avec l’Ecriture sainte, seule autorité en matière de foi

C’est ce que traduit le verset 8 : « Soyez pleins d’amour fraternel, de compassion, d’humilité. » Et ce dernier mot est la clé de voûte des deux autres. Car à l’heure où, dans cette recherche, nous aurions manifesté avec persévérance de la compassion et de l’amour fraternel, il se pour­rait que nous en ressentions soudain un certain contentement qui n’aurait rien à voir avec la joie, fruit de l’Esprit. Oui, il se pourrait que d'avoir vécu fidèles à cette attitude exigée par l’apôtre, nous nous en voulions beaucoup de bien et nous félicitions intérieurement ; sans nous en rendre compte, nous en concevrions tout simplement de l’orgueil. D’où cet appel à l’humilité, sauvegarde indispensable face à l’orgueil spirituel, cette peste des bien-pensants. Encore que cette humilité ne puisse jamais être considérée pour une vertu à part les autres ou qui viendrait s’ajouter aux autres.

L’humilité est, en effet, le dénominateur commun de toutes les vertus.

1. U nous est rappelé ici que la compassion, la miséricorde et l'humilité pour­raient ne recevoir en retour qu’injures ou méchancetés. L’Ecriture nous enseigne, dans cette épître en particulier, que cet « accueil » hostile fait partie du programme. Cela se comprend aisément. Ce témoignage d’unité dans la vérité et dans l’amour est une vraie menace pour le royaume du prince des ténèbres. Il est plus parlant que des paroles. A tout prix, Satan se doit d’en entraver Faction, d’en ternir l’éclat. D’où l’opposition qu’il dressera aussitôt contre toute communauté « animée d’une même pensée et d’un même sentiment »

Or, qu’adviendrait-il si, au mal, nous répondions par le mal, à l'injure par l’injure ? Ce serait la pire des défaillances. Non seulement nous rendrions vain l’effort de témoignage que nous avions consenti ; non seulement nous compromettrions l’honneur du Christ et la révélation que nous devions apporter de sa personne et de son œuvre (2.22-24) ; mais encore, par les coups rendus ou les injures ajoutées aux injures, nous ferions l’œuvre de Satan lui-même. C'est cette œuvre-là qu’il poursuit dans le monde où il règne. Suprême blasphème : c’est sous le nom du Christ que nous le ferions ! Autrement dit, lorsqu’aux coups et aux injures nous répondons par le silence, non seulement nous rendons vaine toute contre-attaque de l’Ennemi, mais encore nous confirmons notre premier témoignage et en soulignons l’authenticité. Nous sommes alors dans ce monde perdu les vrais sujets du

***1 PIERRE***

***73***

Royaume éternel. Nous sommes alors la lumière du monde, le sel de la terre. Alors « l’amour est fort comme la mort » (Cant. des cant. 8 6).

® Notre silence devant l'injure ou les coups pourrait encore être mal inter­prété, être pris pour une lâcheté, une forme déguisée de capitulation ou de faiblesse. Il faut que, face à l’adversaire, brille d’un éclat particulier le nom de Celui auquel nous obéissons et auquel notre service plein d'amour et de pardon veut rendre gloire. Dans un monde où la force fait loi, où la cruauté des hommes tient les bouches fermées, où la vérité et l'honneur reviennent à celui qui crie le plus fort, où le nombre tient souvent lieu de vérité et d’autorité, il faut que soient manifestés l’honneur et la gloire que nous vou­lons rendre à Celui que les forts ont rejeté. Il faut que nos lèvres s’ouvrent pour louer Celui qui n’a pas eu de crainte que de Dieu seul. Il faut que l’on sache qui est la Vérité à qui nous reconnaissons toute autorité et de qui nous tenons notre propre liberté. «Bénissez», dit l’apôtre.

Si, à l’heure où nous recevons coups et injures, cette exhortation met sur nos lèvres la louange due au Seigneur, elle nous appelle aussi à l’intercession en faveur de nos frères. Face à l’Adversaire qui les dresse contre nous, nous avons à invoquer sur eux — tels Moïse face à Aaron et Marie (Nomb. 12) ou face au peuple tout entier dressé contre lui (Nomb. 14) — le pardon, la grâce du Seigneur. Nous avons à implorer la bénédiction sur nos adversaires. Car, dans cette intercession, nous nous montrons héritiers de Celui qui, a nos coups et injures, a répondu en plaidant notre cause devant le trône de­là grâce. Ainsi confirmons-nous notre vocation : « C’est à cela que vous avez été appelés... »

1. 1. L’apôtre Jacques a dit l’essentiel lorsqu’il écrivait: «Si quelqu'un ne bronche pas dans ses paroles, c’est un homme parfait, capable de tenir tout son corps en brides » (Jacq. 3. 2). Aussi Satan cherche-t-il de toutes manières à nous faire « broncher en paroles ». Il n'y a pas lieu de s’éton­ner si l’apôtre tient le fait de préserver sa langue du mal comme la con­dition première d’une vie heureuse.
2. Satan n’est pas seul en cause. Même libérée des contraintes de l’Ennemi, la volonté humaine demeure responsable de ses décisions. Le chrétien n’a pas qu’un seul bien à rechercher. L’Esprit nous enseigne que le bien est ce que Dieu veut, à l’instant précis où II nous en donne connaissance. D’où cette deuxième condition d'une vie heureuse : que l’homme veuille ce que Dieu veut et le mette en pratique. Ainsi, « qu’il se détourne du mal et fasse le bien ».
3. Après le Psaume 34, Pierre souligne avec raison qu’il ne suffit pas d’être soustrait à l’autorité du prince de ce monde et de vouloir sincèrement ce que Dieu veut. Car à l’instant où nous le voudrions même avec la

74

***1 PIERRE***

plus grande sincérité, nous découvrons que nous sommes par nous- mêmes incapables de réaliser la volonté divine. D’où la troisième con­dition inscrite à l’actif d’une vie aux jours heureux : que nous cher­chions la paix avec Dieu. Que nous la cherchions là où II l’a signée : à la croix. Et, l’ayant reçue — elle est un don offert à la foi — que nous ne nous lassions pas de la poursuivre, c’est-à-dire de revenir sans cesse à la croix. En effet, c’est en acceptant que les circonstances adverses et les oppositions rencontrées chaque jour nous maintiennent «crucifiés avec Christ» que nous vivrons en vérité de la vie de l'Es- prit saint. Jésus a dit : « C’est l’Esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien » (Jean 6.63). En dehors de cette crucifixion acceptée constam­ment. la vie est faite de contrariétés, de déceptions, de dépit, d’échecs, de chutes, finalement du découragement qui ne profite à personne, sinon à l’Enncmi. Il le sait bien. D’où la persévérance qu’il met, lui, à poursuivre en nous, dans l’Eglise et dans le monde, l’élaboration d’un christianisme qui prend au sérieux le contenu de la révélation, *sauf* la rédemption par le sang de Christ et le crucifiement constant du vieil homme (Gai. 5.24). Ce crucifiement est évidemment moins attirant qu’un christianisme de bonnes œuvres, ornées de miracles, de guérisons, de rassemblements multiples dans le cadre d’une liturgie improvisée on riche en couleurs du passe.

1. Une première promesse, toute simple : celle d’aimer la vie. Il n’est pas dit que cette vie sera exempte de luttes, de souffrances, d’épreuves, de con­trariétés, de deuils, de persécutions. Il n’est pas dit non plus qu’elle sera privée de joies, de victoires, de réussites, de paix, et de tout ce que les hom­mes rangent sous le nom de bonheur. Non. il est simplement dit que nous aimerons la vie. N'est-ce pas ce qui pouvait nous être dit de plus précieux ? C’est une merveilleuse assurance de savoir que, quel que soit le contenu de notre existence, il nous sera donné de l’aimer. Par cette certitude, Dieu nous délivre de tout souci. A l’avance nous savons qu’à chaque jour non seule­ment suffira sa peine, mais que cette peine même, il nous sera donné de l’aimer. Non seulement elle comprendra des jours heureux, mais — quel que soit le nombre de ceux-ci — *elle nous conduira vers des jours heureux.* Cette vit n’est, en effet, qu’un prélude à l’authentique existence que Dieu nous a préparée et nous réserve dans les cieux (cf. 1 3-9).

Si le prélude est éprouvant, nous savons que l’épreuve a des limites et nous prépare aux jours heureux au-devant desquels nous marchons.

Si le prélude est heureux, il n’est que le signe annonciateur —■ les prémices — du bonheur éternel qui nous attend. Ne faisons donc pas la « petite bou­che » devant la vie. Ce serait du faux spiritualisme. Dieu veut que nous

***1 PIERRE***

75

goûtions pleinement à tout ce qui nous est donné quotidiennement en par­tage. Dieu ne nous appelle pas à bouder la vie, mais à l'aimer.

Une deuxième promesse : la communion avec le Christ vivant ! Et la plus désirable qui soit, puisque nous est donnée l’assurance qu’il nous suit du regard et qu’il est attentif à nos prières ! Alors que cette absence de com­munion ferait de nous des réprouvés..

En résumé, cette citation du Psaume 34 nous enseigne que dans l’Ancienne Alliance, comme dans la Nouvelle, la mise en pratique de la volonté divine est la vraie condition : a) de toute vie spirituelle, b) de tout bonheur pré­sent et éternel, c) de toute communion avec le Christ vivant, d) de tout exaucement aux prières que nous lui adressons. Privée de cette mise en pra­tique, la connaissance la plus parfaite de la volonté du Seigneur nous ran­gerait encore parmi ceux contre lesquels II a dû tourner sa face.

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1 La nécessité d’une confrontation entre les déclarations de l'œcuménisme contemporain et les exigences de l’Ecriture.

1. Recherchez ce qui, dans votre vie personnelle, professionnelle, conjugale, familiale, communautaire, pourrait nuire au témoignage de votre église.
2. Quelle a été votre réponse à la dernière insulte, au dernier mauvais coup, dont vous fûtes la victime ?
3. Quels ennemis avez-vous à bénir ? Le faites-vous ?
4. Aimer la vie, c’est bien. La rendre aimable pour nos compagnons de route, c’est encore mieux.
5. Que faites-vous qui attire le regard du Seigneur et rende attentives ses oreilles ?
6. Que fait votre église en ce même sens ?

***Quinzième étude***

**La raison de notre espérance. - 1 Pierre 3. 13-17.**

Q *U E ST I O N S*

(J) Soulignez dans cette péricope les 7 règles d’une vie heureuse comme témoin du Christ.

1. De la même manière, soulignez les 7 attitudes ou réactions possibles du monde envers le témoin du Christ.
2. Commentez la béatitude du v. 14.
3. Le v. 14 offre une double traduction possible. Celle de Segond : « N’ayez d’eux aucune crainte... » ou celle de la Synodale et de Darby : « Ne crai­gnez pas ce qu’ils craignent ». 1. Selon la version synodale : Que crai­gnent les païens et qu’avons-nous à craindre ? — 2. Selon la version Segond : Quelles craintes les païens pourraient-ils susciter en nous et pour­quoi avons-nous à les écarter ?
4. Donnez « la raison de votre espérance ».
5. Quand et dans quel esprit sommes-nous appelés à rendre compte de notre espérance ?
6. La bonne conscience est une des conditions nécessaires à la défense de notre espérance. Dites :
7. Ce qu’elle est.
8. Pourquoi elle est nécessaire.

(g) Deux souffrances sont ici évoquées. Caractérisez-les.

1. Quelle est la parole < clé » de ce passage ?

***RÉPONSES***

(J) 1. Etre zélé pour le bien. — 2. Etre heureux d’avoir à souffrir pour la jus­tice. — 3. Ne pas craindre ce que les autres craignent. — 4. Sanctifier dans nos cœurs le Seigneur. — 5. Etre prêt à répondre à tous ceux qui nous demandent compte de notre espérance. — 6. Le faire avec douceur et respect. — 7. Avoir une bonne conscience, fruit d’une bonne conduite.

***1 PIERRE***

77

1. 1. Il ne peut pas nous nuire. — 2. Il peut nous faire souffrir. — 3. Il cher­chera à nous effrayer, pour le moins à nous troubler. — 4. Il essaiera d'avoir de l’emprise sur nous. — 5. Il nous accusera. — 6. Il nous deman­dera des explications, parfois des preuves. — 7. Il décriera notre bonne conduite, pour sa propre confusion.

@ Elle est un écho à Matth. 5. 10. La souffrance rencontrée dans le témoi­gnage devient signe de notre élection et de la part glorieuse qui nous attend dans le royaume (2 Tim. 2. 12).

Comme Pierre le rappelait au ch. 2.20-25, elle est aussi la marque dis­tinctive du service auquel Christ nous appelle et qui ne saurait être diffé­rent du sien (Jean 15. 20).

Nous sommes assurés de ne pas faiblir dans un tel témoignage, « parce que les yeux du Seigneur sont sur les justes et ses oreilles attentives à leurs prières ». Il est aussi précisé : < La face du Seigneur est contre ceux qui font le mal. » En d'autres mots, à la droite de Dieu, Christ combat avec nous et pour nous.

Mais cette assurance est liée à une condition que Pierre rappelle ici : la protection du Seigneur doit stimuler notre zèle à faire sa volonté (le bien). Il n’en va pas autrement dans nos vies que dans la nature. Il ne suffit pas de débarrasser un carré de jardin des mauvaises herbes qui y croissent. Encore faut-il semer et y entretenir de bonnes plantes. C’est précisément en les cultivant qu’on empêchera le plus facilement les mauvaises herbes d’y pousser.

Si la Parole nous invite au zèle pour le bien, c’est qu’en dépit de la vigi­lance du Seigneur, la passivité spirituelle offrirait un terrain propice aux entreprises de notre ennemi. Beaucoup de croyants ne connaissent pas cette vie victorieuse, parce qu’en dépit de leur foi en Christ, ils restent noncha­lants, même paresseux dans le service et le témoignage.

Précision importante : Ici l’accent n'est pas mis sur la souffrance, mais sur le bonheur. La souffrance est indiquée parmi les réalités prévisibles ; le bonheur, lui, est un indicatif présent, presque un impératif. C’est qu'en vérité, le zèle pour le bien, la volonté de rechercher la justice quel qu’en soit le prix, comportent une récompense. Que d’embûches, de complications, de déceptions, de malheurs sur le chemin de la désobéissance et de l’injus­tice ! En vérité, les méchants ne connaissent pas le bonheur, tandis que sui­te chemin des justes, il y a des réussites, des victoires, des joies, des béné­dictions, en un mot : un bonheur tangible qu’aucune épreuve ni difficulté ne sauraient ternir. Et cela, on ne 1e dit, on ne 1e reconnaît pas assez souvent 1

1. 1. Les méchants craignent : la présence et la vue de Dieu (Gen. 3. 8) ; leurs

semblables (Gen. 4. 14) ; tes jugements de Dieu (Es. 2. 19) ; tes manifes-

78

***1 PIERRE***

tâtions naturelles et surnaturelles (Matth. 8. 26, 33 ; 14. 26, etc.) ; l’avenir (Matth. 6.25) ; la justice des hommes (Rom. 13.5) ; la vérité (Jean 9. 34) ; la maladie, l’accident (Ps. 91.5) ; la mort (Héb. 2. 15). Les fidèles sont délivrés de toutes ces craintes (Ps. 34. 4) et reçoivent la seule crainte qui leur soit en bénédiction : la crainte de Dieu (Jér. 32.39-40).

1. Innombrables sont les menaces dont les méchants pourraient user pour nous remettre sous l’empire de la peur : dénonciations, privations, coups, sévices, tortures, mort. La Parole nous enseigne comment et pourquoi nous avons à refuser trouble ou crainte devant ces menaces : « Il n'y a pas de puissance contre la vérité» (2 Cor. 13. 8). Les propos des méchants restent sans lendemain (Prov. 26. 2). Le malin ne peut pas aller au-delà de ce que Dieu lui permet (Job 1. 12). Avec l’épreuve, Dieu donne la force de la surmonter (1 Cor. 10. 13). Il veille sur nous, Il prend soin de nous (Matth. 10.30-31). Face à nos adversaires, Il nous donne tout ce qui nous est nécessaire (Ps. 34. 10-11 ; Marc 13. 11). Nous ne perdons rien qui ne nous soit rendu au centuple ici-bas (Marc 10.30). Quand même la mort viendrait, elle serait encore une bénédiction puisque, loin de nous séparer de Dieu, elle nous mettrait en sa présence (2 Cor. 5.8 ; Phil. 1. 20-23). Autrement dit encore, rien ne doit nous troubler, puisque « *toutes* choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu» (Rom. 8.28).

® Comme d’autres vérités bibliques, l’espérance chrétienne a un contenu défini successivement par sept points :

1. La justification. Gai. 5.5.
2. Le salut. Ps. 119.41 ; Rom. 8.24-25 ; 1 Thess. 5.8.
3. L'avènement du Christ. Tite 2. 13.
4. La résurrection. Actes 24. 15 ; 28.20 ; 1 Pierre 1.21.
5. La vie éternelle. Col. 1.5 , 1 Tim. 4.8-10.
6. La gloire. Rom. 5.2; Col. 1.27 : 1 Pierre 1.21.
7. Le glorieux héritage. Eph. 1. 18.

Elle est fondée : sur la bonté de Dieu (Ps. 52. 10), sur sa compassion (Lam. 3.21-22), sur la grâce (1 Pi. 1. 13), sur la fidélité et la vérité de Dieu (Lam. 3.21 ; Hab. 2.3 ; Héb. 6. 18 ; 10.23).

Elle est comparée à un casque (1 Thess. 5. 8), à une ancre (Héb. 6. 19). Cette dernière image liée au contexte dit mieux que toute explication la fermeté de l’espérance du chrétien. Une ancre est d’autant plus solide qu’elle plonge dans un terrain stable. Or, l’ancre de l’espérance chrétienne est fiehée au- delà du voile, au trône même de Dieu. La terre et le ciel peuvent passer : notre espérance est plus ferme qu’eux.

***I PIERRE***

79

(6) Lorsqu’on nous en demande raison. Selon 1 Cor. 13, il ne faut pas sus­pecter d’avance la réaction des autres à notre égard ou à l’égard de notre message, ni prendre d’emblée une attitude défensive.

Le ton agacé, agressif, pis encore : condescendant, n'est jamais persuasif. D'où l’exhortation à répondre avec *douceur* et *respect.* Cela est d’autant plus nécessaire que toute autre attitude trahirait le Seigneur Lui-même et l'espérance dont nous nous réclamons. Christ était doux et humble de cœur ; quel qu’ait été l’homme auquel II s’adressait, II ne parlait que dans le res­pect absolu de la personnalité de son interlocuteur.

Par ailleurs, si l’apôtre recommande que nous défendions notre espérance seulement devant ceux qui nous en demandent raison, c’est qu’il est inutile de jeter les perles de cette espérance aux pieds de ceux qui, dans leur aveu­glement, les fouleront avec mépris. Ne nous lassons pas de témoigner de la richesse de notre espérance, mais défendons-en le contenu seulement aux occasions où la nécessité nous en est imposée par nos interlocuteurs !

® L Selon Romains 2. 15, la conscience est un témoin dans l'homme qui l'approuve ou le condamne. Quand 1 Jean 5.20 dit que Dieu nous a donné l'intelligence pour le connaître, il comprenait certainement dans ce mot la part importante que joue la conscience dans toute vie d’homme. C’est elle qui, éclairée par l'Esprit, convainc l'homme de péché (2 Sam. 24. 10 ; Jean 3. 19). C’est elle encore qui approuve l’homme dans sa conduite (Job 27.6 ; Rom. 9. 1) et donne au fidèle un témoi­gnage d’assurance devant Dieu et devant les hommes (Actes 23. 1). Nous sommes invités à la garder pure (Rom. 14.22 ; 1 Tim. 8.9), car elle n’est pas inaltérable. Les méchants sont aveuglés précisément parce que leur conscience a été cautérisée et souillée (Ps. 10. 4 ; 1 Tim. 4.2).

1. Notre espérance en Jésus-Christ n’est point un credo à réciter des lèvres. Elle est vivante et se trouve vérifiée par notre comportement dans la conduite de notre vie pratique. Car si « la foi est une ferme assurance des choses qu’on espère », elle est aussi « une *démonstration* de celles qu’on ne voit pas» (Héb. 11.2). Mais pour être vraiment *bonne,* encore faut-il que cette bonne conduite soit examinée à la lumière de l’Esprit. Les yeux perspicaces de notre conscience, confrontant la volonté de Dieu et son application dans nos vies, sont à même de nous donner cette assurance devant ceux qui décrieraient notre espérance. Quand la vérité de notre espérance est confirmée par la réalité quotidienne de nos exis­tences, nos adversaires peuvent encore contester en paroles. En fait, même s’ils ne l’avouent pas, ils sont confondus, et leur propre cons­cience en témoigne intérieurement. Nous devenons pour eux < lettre vivante de Christ ». Il peut en résulter ce qui est promis à la femme liée

80

***1 PIERRE***

à un mari incrédule et appelée à porter devant lui un témoignage vivant (1-2). Quel malheur et quelle responsabilité si notre témoignage, plus encore la défense de notre espérance, se heurtaient soudain aux infidé­lités de toutes sortes qu’un interlocuteur viendrait souligner dans nos vies ! Notre défense non seulement serait sans valeur et tournerait à notre confusion, mais elle serait l’obstacle à la révélation de notre glo­rieuse espérance auprès de celui qui nous en demandait compte.

11 n’est pire témoignage que celui de l’hypocrite. Et l'on sait le sort qui l’attend !

(g) 1. Quand notre espérance est contestée, quand notre bonne conduite est décriée, nous devenons compagnons du Christ, qui nous a appris que le disciple était comme son maître (Luc 6. 40). En grec, martyr et témoin sont un même mot. Si l’apôtre exhorte à un témoignage qui pourrait conduire au martyre, c’est que cette souffrance s’accompagne de pro­messes. Il est écrit : « Si nous souffrons avec Lui, nous serons glorifiés avec Lui» (Rom. 8. 17). D'où la parole de Jacques 5. 11 : «Nous disons bien-heureux ceux qui ont souffert patiemment. » Et celle de 1 Pierre

1. 16.

2. Il y a également une souffrance des méchants. Si aveuglés soient- ils, ils sont conscients de beaucoup de choses que la Bible dit claire­ment. Très court est leur triomphe (Job 20.5). Ce qu’ils redoutent leur arrive (Prov. 10. 24). Il n’y a point de paix pour eux (Es. 48. 22). Ils ont conscience que le jour du malheur les attend et qu’ils ne resteront pas impunis (Prov. 11.21).

(§) Qui serait capable par lui-même de ce zèle, de cette douceur, de cette accep­tation dans la souffrance, de ce témoignage dépouillé de crainte ? Seul l’homme dans l’esprit et les sentiments duquel Christ habite. Pierre se sou­vient de sa présomption, de son reniement. D’où l’exhortation du v. 15. On pourrait la traduire : « Faites de votre cœur l’habitation de Christ, le Sei­gneur. » C’est en effet du cœur que procèdent les sources de la vie. Si Christ en est Seigneur, s’il inspire pensées et sentiments, s’il maîtrise volonté, intentions et réactions, s’il est sagesse, force, puissance vivante en nous, alors, en toutes circonstances, nous serons trouvés vainqueurs (Rom.

1. 37). Malheur à celui qui ne sanctifierait le Seigneur que dans sa raison ou sa sensibilité. Ce n’est pas l’orthodoxie, ce n’est pas non plus le senti­mentalisme chrétien qui rendent vainqueur. C’est le Christ vivant. L’ortho­doxie de la pensée et du sentiment sont nécessaires à la vie en Christ. Mais ne confondons pas la personne du Christ et ses moyens d’expression. Ce serait confondre le musicien et son instrument.

***1 PIERRE***

81

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Quand avez-vous eu à souffrir pour la justice? Si cela ne vous était plus arrivé depuis longtemps, cela serait-il troublant ?
2. Dis-moi ce que tu crains, et je te dirai qui tu es.
3. Comparez le bonheur souhaité par le monde et le bonheur proposé par l’apôtre.
4. Comparez la < bonne conscience » du païen et celle du chrétien.
5. Notre attitude à l’égard des incrédules.
6. On ne nous demande raison de notre espérance que si elle est visible... ou audible. L’est-elle ?

7 Comparez votre manière habituelle de vous défendre et celle proposée par l’apôtre.

***Seizième étude***

**Une figure du baptême. - 1 Pierre 3. 18-22.**

Q ***U ESTIONS***

(T) Pour la seconde fois dans cette épître, Pierre insiste sur la souffrance du Christ. Pourquoi cette insistance ?

1. Quel rapport établissez-vous entre l’expression « Christ aussi a souffert » et la fin de ce chapitre 3 ?
2. Quelle importance y a-t-il à se souvenir :
3. Que le Christ a été mis à mort quant à la chair.
4. Qu’Il a été rendu vivant quant à l’Esprit ?

© Que nous apprend l’histoire de Noé qui fut sauvé avec un petit nombre de personnes seulement ?

1. Quel rapport y a-t-il entre notre baptême et notre témoignage de chrétiens martyrs ?
2. Le verset 22 fait mention de l’ascension du Christ. Quelle importance y avait-il à rappeler ici ce fait ?

82

***1 PIERRE***

*RÉPONSES*

(J) Parce que dans les circonstances personnelles, conjugales, sociales que con­naissent les destinataires de sa lettre, ce rappel est une consolation et un encouragement. La calomnie, la méchanceté, l’opposition, les sévices des incrédules, entameraient facilement notre volonté de témoignage et notre amour pour les ennemis, si nous venions à oublier l’exhortation à « faire aux autres ce qui nous a été fait ».

Souffrir pour les injustes et à cause d’eux est l’abc de la vie chrétienne, car c’est ce chemin que Christ a suivi pour nous d’abord. En nous invitant à le suivre à notre tour, il n’exige donc rien qui ne nous ait d’abord été offert.

Le prix payé et consenti par le Christ pour « nous amener à Dieu » n’a pas d’équivalent. Face à la loi, Jésus ne fut jamais trouvé défaillant. La mort était donc sans pouvoir sur lui. En acceptant de boire la coupe du jugement, de laisser l’aiguillon de la mort l’atteindre jusqu’à en être séparé de Dieu, Jésus se substituait à l’homme coupable et digne de mort. Lui. juste, prenait la place des injustes. En Lui, par Lui, notre injustice se trou­vait ainsi « une fois » pour toutes jugée, exécutée.

Si ce prix a été consenti par Christ et agréé par son Père, c’était pour nous amener à Dieu. Et s’il y a consenti, c’est qu’il n’y a pas d’autre chemin pour amener un pécheur à se réconcilier avec Dieu.

Or, dans notre égarement, nous croirions volontiers qu’il y en a d’autres. Indépendamment de ceux que d’aucuns feraient passer par Rome ou par Genève, nous suivrions volontiers le chemin des Romains qui étaient tentés de dire : Péchons, et que la grâce abonde (Rom. 6. 1 ; 2 Cor. 12. 21 ; 1 Cor. 15.34 ; Phil. 3. 18) ou encore celui des Galates qui, tout en se réclamant de la croix, comptaient avant tout sur leur obéissance à la loi pour plaire à Dieu (Gai. 3.1-5; Col. 2.20-23). Quand nous nous insurgeons contre les coups d’une souffrance injuste et ceux qui nous les donnent, notre révolte souligne notre propre refus de la croix. Comment pourrions-nous attendre des pécheurs incrédules qu’ils mettent en pratique une loi de justice, de cha­rité, d’égards à notre intention ? Est-ce la pratique de la loi qui nous a nous-mêmes ramenés à Dieu ou la mort expiatoire du Christ ? Comment, vivant de cette grâce imméritée, pourrions-nous pécher à nouveau en nous révoltant contre nos persécuteurs ?

Non ! Etre chrétien, ce n’est pas plaire aux hommes et à tout prix gagner leur approbation. Etre chrétien, c’est accepter la croix. C’est savoir que le

***1 PIERRE***

83

chemin de notre témoignage nous y ramène à chaque instant. C’est y être consolé dans le souvenir que Christ aussi a souffert, Lui juste pour les injustes, et dans la certitude que ce témoignage-là est le plus efficace pour ramener à Dieu le pécheur.

(2) Il s’agit toujours de la même pensée : la nécessité d’un témoignage qui accepte que la souffrance — le martyre y compris — soit inscrite au pro­gramme de toute vie chrétienne. Pierre le justifie par :

1. La réalité de la mort du Christ quant à la chair (18b).
2. La réalité de la résurrection du Christ quant à l’Esprit (18c).
3. Les faits significatifs du temps de Noé (19-20).
4. Le petit nombre des sauvés de cette époque (20).
5. Le rappel de ce qu’est notre baptême (21).
6. La réalité de notre salut (21).
7. Le rappel de la seigneurie du Christ sur toutes'les puissances (22).

(5) 1. Par sa mort expiatoire, Jésus a révélé une fois pour toutes ce que Dieu pense de l’homme et des œuvres de justice que l'homme naturel prétend accomplir. Comme le dira Rom. 8.3, la croix illustre l’exacte pensée et le verdict de Dieu sur l’homme et son œuvre. A l'heure où Christ se présentait devant Dieu dans une chair semblable à la nôtre, Il a connu la malédiction et une condamnation sans appel. La croix démontre ce que des milliers de gens prétendûment chrétiens se refusent à recon­naître : notre nature humaine ne peut être ni améliorée, ni corrigée, ni perfectionnée. Elle ne peut être que jugée, condamnée, mise à mort, ensevelie. En attendant qu’elle le soit en réalité, nous sommes appelés à le manifester dans le baptême et à nous considérer dès lors comme mort quant à la chair.

Quand la chair est « considérée » comme morte, le péché se trouve privé de son moyen d’action. L’injustice, la méchanceté, la calomnie, même les coups sont sans effet. On ne peut pas faire du mal à un mort. Cette « considération » nous amène à un témoignage qui « ne craint ni ne s’étonne » des oppositions qu’il suscite. Il faudrait plutôt s’étonner qu’il n’en suscitât point. Ce serait en effet que nous avons parlé, ou bien en ménageant la chair des autres, ou bien en leur offrant une grâce sans repentance, ou bien — plus souvent encore — en ménageant notre propre chair. Et il y à tant de manières de le faire. La plus courante consiste en une doctrine parfaitement orthodoxe non confirmée par les actes... en particulier par le refus de souffrir pour notre foi.

84

***1 PIERRE***

1. Si Vendredi-Saint est une démonstration, le matin de Pâques en est une autre, et non la moins importante. La résurrection du Christ atteste que l’expiation est réelle, que la malédiction est ôtée, que la mort et Satan ont trouvé leur vainqueur, que la paix est signée. Elle atteste en outre que tout ce que l’Ecriture dit du juste se vérifie dans les faits et qu’il n’est pas de puissance dans les cieux, sur la terre et sous la terre, qui puisse s’opposer victorieusement à l'Esprit, c’est-à-dire la personne même de Dieu. Elle atteste enfin que la réconciliation opérée par le Christ entre le Créateur et la créature est effective, que la justification n’est pas une théorie, qu’à cause du Christ et dans la communion de l’Esprit, l’homme justifié « ne vient plus en jugement mais qu’il a la vie éter­nelle » (Jean 5. 24).

Dans le corps de mort où nous demeurons (et où les autres demeurent aussi mais dans l’ignorance de leur réelle condition), notre refus de la souffrance serait un démenti apporté à la victoire de Pâques et, par là. un démenti à notre propre témoignage, démenti d’autant plus regrettable qu’en vue de ce témoignage, le secours de l’Esprit nous est assuré.

(J) 11 faut commencer par reconnaître que ce texte nous met dans un grand embarras.

Nombreux sont les commentateurs de ce passage difficile. Nombreuses aussi leurs interprétations. Or, pour être admise, il faut que l’interprétation d’un texte trouve dans d’autres textes bibliques sa confirmation, pour le moins ne se trouve pas contredite par la révélation biblique en ses données essentielles.

Devant cette exigence, plusieurs interprétations se trouvent aussitôt contes­tées ; en particulier celles qui voudraient trouver ici le fondement d’une doc­trine biblique du purgatoire, ou encore qui croiraient discerner derrière cct exemple la possibilité d'un salut après Ja mort. Le même refus, et pour les mêmes raisons, doit être apporté à l'interprétation pourtant admise généra­lement, qui verrait dans ces quelques versets une descente du Christ aux enfers entre Vendredi-Saint et Pâques. Aucun texte biblique ne fonde une telle interprétation qui, du reste, s’accorderait bien mal avec deux des paroles du Christ en croix : « Aujourd’hui, tu seras avec moi dans le para­dis... », « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Elle s’accorderait encore plus mal avec le texte lui-même, qui ne parle ni des païens en général, ni des réprouvés en particulier, mais de « ceux qui furent rebelles aux jours de Noé ».

Dans un tel cas, plutôt que de forcer‘le texte et lui faire dire ce qu’on aimerait y trouver, il faut tout simplement reconnaître notre ignorance, admettre que le sens précis de ce passage n’est pas clairement révélé.

***1 PIERRE***

85

Cela ne signifie nullement qu’on ne puisse en donner une interprétation. Au moins la donnera-t-on comme *plausible,* c’est-à-dire et d’abord, en accord avec le contexte.

Ce contexte parle de chrétiens appelés à souffrir pour leur foi. L’apôtre veut les fortifier et les consoler. Il leur a donné l’exemple du Christ. Il leur a montré que Sa souffrance n’a pas été vaine et qu’elle avait pour fin « de les amener à Dieu ». Il ajoute : La prédication du salut par grâce ne date pas d’aujoud'hui. Aux jours de Noé, par la bouche de ce prédicateur. Christ a parlé aux « esprits en prison », c’est-à-dire aux pécheurs qui allaient connaître le jugement du déluge. Pourquoi ce rappel un peu inso­lite ? Parce qu’il y a, dans toute l’Ecriture, une similitude entre le temps de Noé et le nôtre. Cette similitude nous est enseignée par le Christ Lui- même (Matth. 24.27-39), par l’auteur de l’épître aux Hébreux (11.7) et par l’apôtre Pierre dans ses deux épîtres (cf. 2 Pi. 2.5 et 3.6). Car l’exemple de ce prédicateur de justice est probant. Assuré de la patiente miséricorde de Dieu, il n’a cessé d’avertir ses contemporains en dépit de leur incrédulité et de leur opposition. Soutenu et inspiré par Christ, il les a appelés à fuir le jugement qui allait survenir. Joignant le geste à la parole, démontrant sa foi par ses œuvres, il a bâti en dépit de leurs quolibets l’arche dans laquelle, à l’heure du jugement, il fut sauvé avec sa famille.

C’est dans ce sens qu’on peut interpréter les v. 19 et 20.

L’exemple de Noé obéissant à l’Esprit du Christ, est édifiant de deux ma­nières :

1. Sa charité persévérante est un précédent à imiter. Le sort tragique des rebelles qui ont eu à subir le jugement du déluge dernier, est là encore pour fortifier notre témoignage au milieu des rebelles d'aujourd’hui. Car, finalement, à la lumière de cet exemple d’autrefois, s’il y a quelqu’un à plaindre, ce sont les rebelles et non les croyants persécutés, quand on sait au-devant de quel jugement ils vont.
2. Quant à la frappante image du petit nombre de sauvés, elle est propre à rappeler aux témoins découragés la redoutable dureté de cœur des impies. Une poignée d’hommes seulement prit au sérieux I offre du salut prêchée par Noé. Cette évocation rappelle aussi que le jugement des im­pies n’est pas une menace pour rire. Aussi bien, la grâce dont vivent les chrétiens doit-elle les inciter non à juger de leurs contemporains indif­férents ou hostiles, encore moins à se révolter devant leur hostilité mais, comme dit Paul, à « se faire tout à tous », jusque sous leurs coups, dans l’espoir d’en sauver quelques-uns.

(5) On vient de parler du déluge. L'apôtre fait un rapprochement entre les eaux qui submergèrent la première humanité et celles dans lesquelles sont

86

***1 PIERRE***

plongés les croyants repentants. En effet, les memes eaux qui engloutis­saient les rebelles du temps de Noé soulevaient l’arche avec son précieux contenu et la menait, sauvée, vers un port où commença une existence nou­velle. De la même manière la grâce de Dieu, manifestée par le baptême, engloutit notre péché dans la mort du Christ et nous rend participants de la vie de son corps ressuscité. L’eau n’a pas sauvé Noé. Elle l’aurait plutôt englouti au même titre que les autres pécheurs. Si l’arche a été le lieu de son salut, c’est à Dieu cependant que ce prédicateur et sa famille dut d’être épargné. Sa foi y fut certes pour quelque chose, comme la main tendue du mendiant est pour quelque chose dans le fait qu’une obole lui revient.

Ce n’est pas non plus le baptême qui sauve, ni l’Eglise dans laquelle ce baptême nous est proposé et administré. Le baptême est certes une occasion, une manifestation, un signe de la réalité du salut. Mais il ne faut pas le confondre avec un rite de purification ou un acte magique opérant dans n’importe quelles conditions. Les versions synodale et Segond ne traduisent pas exactement le texte original. Darby le fait en disant : « Le baptême, non le dépouillement de la saleté de la chair, mais la demande à Dieu d’une bonne conscience. » En ce sens, si le baptême est un témoignage rendu à l’œuvre du Christ mort et ressuscité, ce témoignage souligne que ce salut est accordé à ceux qui auraient mérité le jugement. Nos ennemis le mérite­raient aussi. Mais comment, « en bonne conscience », leur en tiendrions-nous rigueur, alors que notre baptême en Christ était la manifestation d'un salut gratuit accordé à des pécheurs longtemps rebelles ? Dieu ne fait pas de nous les mercenaires obligés de son salut. Si la foi est une action de l’Esprit saint en nous, cette foi n’opère jamais sans le libre consentement de notre volonté consciente. La foi ne supprime jamais notre responsabilité. Elle la met plu­tôt en évidence.

Dans le baptême, le pécheur éclairé par la Parole, convaincu de péché par l’Esprit saint, reconnaît le juste jugement de Dieu, s’unit par la foi au Christ mourant et, confiant dans la grâce, par la même foi s’unit au Christ ressuscité.

**(6)** C’était d’autant plus important qu’on pouvait se méprendre sur le sens du baptême.

Passer par l’immersion n’est pas une manière de déclarer que, convaincus d’erreurs, nous tournons le dos au passé et allons dorénavant *faire de Jésus un Seigneur et un Dieu.* C’est au contraire s’humilier d’avoir méconnu jus­qu’ici qu’en ce Jésus, Dieu Lui-même s’était abaissé jusqu’à nous. Christ n’est pas Seigneur parce que nous le reconnaissons comme tel. Il l’est, même quand le monde entier se refuserait à le confesser. Que les hommes le sachent ou non, qu’ils le veuillent ou non, Jésus a toute autorité sur la

***1 PIERRE***

87

création et les créatures. Aucune d’entre elles n’agit hors de son contrôle et rien n’arrive qu’il ne le sache.

Avant mon baptême, j’étais déjà instrument de sa volonté, mais dans une ignorance aveugle, parfois révoltée, et pour ma perte. En devenant son dis­ciple, je continue à accomplir son dessein, mais cette fois dans la connais­sance de sa volonté, dans le contentement d'esprit qui en résulte, et pour mon salut.

La connaissance de la seigneurie de Jésus nous délivre de toute crainte pour le présent et de tout souci pour l’avenir. Car il n’est aucune autorité ni puissance qui échappe à son contrôle.

Donc, dans les plus graves dangers, face à de puissants adversaires, je suis en sécurité. Dieu peut permettre qu’on attente à ma vie ; en fait, c'est à Lui que j’appartiens. Je ne crains donc pas ceux qui peuvent tuer le corps. Je ne les méprise pas non plus. Car si, par amour pour moi et alors que j’étais rebelle, Jésus a quitté la droite du Père pour s'abaisser jusqu’à mou­rir pour moi, quel témoignage de reconnaissance plus authentique pourrais- je lui rendre, sinon celui d’aimer, même mes ennemis, de cet amour qui m’a sauvé et dont je vis encore chaque jour ?

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. L’ingratitude des autres vous déçoit-elle?

2 Vos souffrances ont-elles pour origine votre témoignage fidèle ou vos déso­béissances ?

1. Dans la vie sociale, politique, économique, êtes-vous du côté de la croix, c’est-à-dire avec ceux qui reçoivent les coups ? Ce peut-être parfois avec les petits qui en reçoivent, ou avec les grands qui en reçoivent à leur tour...
2. Est-ce que, dans votre paroisse, on s’émeut de l’ignorance du plus grand nombre quant à leur avenir éternel ? L’attribue-t-on à l’endurcissement des gens, à leur ignorance, ou à la tiédeur de l’Eglise ? Que fait-on pour remé­dier à cet état de faits ?
3. Transposez l’histoire de Noé dans notre époque. A quels personnages de cette histoire ressemblez-vous ?

***Dix-septième étude***

**Vivre selon la volonté de Dieu. - 1 Pierre 4. 1-6.**

Q *UESTIONS*

(ï) Pour la troisième fois, Pierre nous rapporte la souffrance du Christ. Rappc- lez-en le triple motif.

1. Quelle conclusion nouvelle en tire-t-il et comment la justifie-t-il ?
2. Pourquoi « armer sa pensée » ? Pourquoi dit-il cela sous la forme d’un ordre ? Comment le pratiquer ?
3. Qu’apprenons-nous ici au sujet des païens ?
4. Par quelle béatitude illustrez-vous ce passage ?

*RÉPONSES*

(ï) 1. Semblable à nous en toutes choses, Jésus diffère totalement de l’homme par sa pensée, son sentiment, sa volonté, en parfait accord avec Dieu. Ce que les hommes ne supportent pas ! **Christ a souffert dans sa chair à cause de l’inimitié de l’homme contre Dieu.**

1. Mais par amour pour les hommes impies voués au jugement divin, dans cette même chair Christ accepta de se solidariser avec les hommes et de s’offrir en rançon pour eux. Cette identification l’amène jusqu’à la mort **de** la croix. **Christ a souffert dans sa chair à cause de nos trans­gressions.**
2. Dans cette identification, Il n’a pas eu honte de s’appeler notre frère. Il est devenu le prochain du plus méprisé, du plus abandonné des hom­**mes. A** ce titre, Il eut à supporter la méchanceté et le mépris des hommes à l’égard de leurs semblables. Il a été en butte à leur jalousie, à leur médisance, à leur malveillance, à leurs injustices, à leurs railleries, à leur orgueil, à leur lâcheté, à leur trahison, à leurs injustes condamnations. **Christ a souffert dans sa chair à cause de l’inimitié de l’homme contre l’homme.**

***1 PIERRE***

89

(5) Il en tire une conclusion qui devient la pensée maîtresse de cette péricope : il faut en finir avec le péché. Cette exhortation concerne tous les chré­tiens. Elle est capitale. II la justifie d’abord par la souffrance du Christ Lui- même. Comment pourrions-nous jamais aimer, sinon tolérer le péché, quand nous connaissons à quel prix nous en avons été délivrés ? C’était le thème du ch. 1. 18.

Il la justifie ensuite par la conformité à celle du Sauveur. Un sage disait : « Le sommaire de toute la religion, c’est de ressembler à Celui que tu ado­res. » Membres du corps du Christ, notre unité avec Lui implique cette con­formité des « membres » à la volonté de la \* tête ».

II la justifie encore par l’intention même du Seigneur. Il développe ici ce qui était déjà indique au ch. 3. 18. D’aucuns acclament en Christ le Sauveur du monde. Après quoi, ils s’en félicitent et poursuivent une vie étriquée et tranquille, conforme à peu de choses près à celle des honnêtes gens qu’on rencontre aussi parmi les incrédules. La rédemption opérée par le Christ veut « nous ramener à Dieu » et faire de nous, non des braves gens seulement, mais des « vivants pour Dieu » et selon son Esprit. Nous ne sommes pas les « pensionnés » du Christ, mais ses témoins.

11 la justifie enfin par notre propre souffrance. Il n’y a pas de souffrance humaine salvatrice. Cependant, à devoir souffrir par nos fautes et en l’occu­rence par celles des autres, nous sommes rendus attentifs à ce qu’il y a d’horrible et d’intolérable dans le péché. Nous apprenons à le voir toujours davantage sous son vrai jour, nous le prenons en haine, nous lui faisons même la guerre. Nous prenons la décision d’en finir avec lui.

(5) La foi est d’abord une connaissance révélée par l’Esprit à notre entende­ment (Rom. 10. 17 ; 12.2 ; Eph. 4.21-24). C’est de ce centre de notre per­sonne que procède toute action. A moins d’être un fou qui agit sans cause et sans but, l’homme réfléchit avant d’agir. C’est la pensée de l’homme qui commande son action (Matth. 15. 19). Aussi, dans le témoignage, est-ce notre pensée qu’il faut d’abord équiper. D’où l’expression caractéristique : «Armez-vous de cette pensée».

S’il le dit sous la forme d’un ordre, c’est qu’il connaît bien les dangers qui nous guettent. Nous avons affaire à forte partie. Le diable n’est jamais en vacances et ne connaît ni la journée de huit heures, ni la semaine anglaise. Il attend notre fatigue ou notre relâchement pour contre-attaquer. Aussi longtemps que nous vivons en la chair — et ce sera jusqu’à notre décès ou à notre enlèvement — nous aurons à combattre sur ce terrain. Il peut être certes fatigant, même décourageant, de découvrir que la vic­toire remportée un jour sur telle passion ou convoitise, devra être à nou­veau remportée le lendemain, et de la même manière peut-être, dix ans

90

***1 PIERRE***

plus tard. Mais c’cst là notre lot et nous avons à en tenir compte. D’où l’ordre de rester en tout temps équipé pour le combat.

La manière la plus simple de le pratiquer est aussi la plus efficace. Christ nous l’a enseignée. « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrachc- le ; si ta main... coupe-la ! » Dans tous les domaines, dans celui-là égale­ment — il n'y a rien de pire que les demi-mesures. C’est pourquoi, en pra­tique, il faut avoir choisi une fois pour toutes à qui nous obéissons (à Dieu ou à la convoitise), à qui nous voulons ressembler (à Monsieur-tout-le- mondc ou au Seigneur). Tant que ce choix n’est pas opéré, nous « n’en aurons jamais fini » et nous serons désarmé. Cela est vérifiable en beaucoup de domaines. L’alcoolique qui ne remet plus en question sa décision d’absti­nence en a fini avec l’ivresse. L’époux qui ne remet plus en question sa décision de fidélité conjugale en a fini avec l’adultère. Et c’est bien sur le plan de la pensée d’abord que cette décision se prend et que la victoire se remporte. C’est pourquoi dans toute vie dite chrétienne, il y a un moment qui s’appelle la décision (celle-ci peut opérer successivement sur beaucoup de plans), il y a un autrefois (8) et il y a un maintenant.

1. 1. Nous avons tous été de leur nombre (3).
2. Ils vivent soumis à leurs convoitises, lis ne sont pas libres. Leur chair, c’est-à-dire leur volonté propre, les domine (3).
3. Cette incapacité à rester maîtres d’eux-mêmes les rend ennemis de leur propre vie. Ils la corrompent malgré eux par des excès et des déborde­ments. De même que le plus petit des ruisselcts va selon sa pente et ne peut que grossir le ruisseau, puis la rivière, enfin le fleuve qu’il rejoint, le païen se trouve entraîné dans la convoitise des autres, soumis à la puissance du nombre, de la masse, sans possibilité de résister à son cou­rant (4).
4. Aveuglés sur leur véritable état, ils n'ont pas conscience du mal qu'ils se font à eux-mêmes et qu’ils font aux autres. Aussi bien la présence et le témoignage de la vie du chrétien commence par les étonner, suscite bientôt leur colère. La liberté chrétienne fait un tel contraste avec leur esclavage qu’ils s’en trouvent accusés et bientôt jugés. Ils finissent par la trouver insupportable. II ne leur reste plus qu’à la calomnier. On sait la valeur faussement apaisante de la parole : « Tout le monde le fait ». Il suffit d’une exception pour que la propre justice se découvre sans fon­dement. Les calomnies ou les injures des idolâtres sont la mesure de leur mauvaise conscience (4).
5. Leurs déréglements ne sont pas seulement le fruit de leur chair. Du temps de l’apôtre Pierre, ils accompagnaient l’adoration des faux dieux. Les cultes rendus à Bacchus, à Cupidon et à bien d’autres divinités, s'ac­

***1 PIERRE***

91

compagnaient d’orgics, de beuveries, de prostitutions sacrées qu’on re­trouve chez les païens de toutes races et dans tous les siècles. Si, aujour­d’hui, ces idoles ne connaissent plus d’autels visiblement dressés à leur intention, elles ne manquent pourtant pas d’adorateurs (3).

1. Leur idolâtrie est qualifiée de criminelle. Ce mot n’a rien d'exagéré. Un seul exemple suffira à le montrer. Combien d’alcooliques, outre le mai qu’ils se font à eux-mêmes, sont les destructeurs de la santé de leurs enfants jusqu’à la quatrième génération, de la joie de vivre de leurs épouses et de tout leur entourage. Et l’avare n’est pas à meilleure ensei­gne. La Bible dit que « l’argent est une racine de tous les maux \* (1 Tim.
2. 10).
3. Ils rendront compte de leurs actes (5).
4. Il faut les évangéliser (6).\*

(5) « Heureux serez-vous lorsqu’on vous outragera, qu’on vous persécutera et qu’on dira faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi » (Matth. 5.11). Ce bonheur tient au fait que l’opposition rencontrée est une confir­mation de notre appartenance à Christ. Mais ce bonheur ne saurait jamais être une secrète satisfaction « de n’être pas comme le reste des hommes qui sont ravisseurs, injustes, adultères...» (Luc 18.11). Gardons-nous du pha- risaïsme ! Notre appartenance au Christ doit nous tenir hors du dérègle­ment, *y compris l'orgueil spirituel.* Bien plus, elle nous remplit d’une authen­tique charité à l’égard de ceux qui se perdent. Car au jour où ils auront à rendre compte, leur jugement sera d’autant plus sévère qu’ils ont refusé notre témoignage et, cédant à l’Ennemi, se sont plu à nous calomnier.

Notre appartenance à Jésus-Christ ne peut se laisser mettre en question par les mépris du monde. Ceux-ci la renforceraient plutôt. Nous savons à quel prix nous avons été arrachés au « torrent de perdition ». Nous n’avons que trop longtemps déjà été entraînés dans ses eaux boueuses.

A elle seule, la vie de l’Esprit suffirait à nous laisser indifférents devant les sarcasmes de nos détracteurs. La perspective du jugement qui les attend ne peut que nous remplir de compassion à leur égard.

\* Le meme problème exégétique déjà rencontré au ch. 3. 20 se retrouve ici. Les inter­prètes sont de nouveau très divers dans leurs explications. Nous ferons les mêmes remarques que plus haut. Ce passage n’est pas clair. L’interprétation la plus plausible, en accord avec l’Ecriture dans son ensemble et le contexe en particulier, serait dans la ligne de ce qui est déjà dit au v. 5. Nous sommes responsables de ce que nous avons entendu. Or, le message du salut annoncé aux condamnés d’autrefois comme à ceux d’au­jourd’hui (litt. « les morts >) n’a pas changé. Dieu veut que, renonçant à la chair jugée comme telle, nous vivions selon l’Esprit. Le refus que nous opposons à ce témoignage nous sera à charge au jour où nous rendrons compte. Ces remarques sont là pour forti­fier ceux qui voient leur témoignage calomnié par les païens opposés au message libé­rateur.

92

***1 PIERRE***

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Y a-t-il dans notre vie quelque chose qui ajoute encore maintenant à la souffrance du Christ ?
2. Quelle « demi-mesure » aurions-nous à rendre « complète » sur le plan per­sonnel, peut-être aussi paroissial ?
3. Depuis le jour de votre conversion, en quoi et comment avez-vous rempli selon la volonté divine le temps que vous avez à vivre dans la chair ?
4. Les baptises d’aujourd’hui ressemblent-ils davantage à ceux décrits au v. 2 qu’aux païens des versets 3 et 4 ?
5. Le témoignage de votre église étonne-t-il le monde ?
6. Que dites-vous à celui qui croit trouver la paix ou l’oubli dans la mort ?

***Dix-huitième étude***

**Bons dispensateurs des grâces de Dieu.**

**1 Pierre 4. 7-11.**

***QUESTIONS***

© De quelle « fin » s’agit-il ici ?

Q) En quoi et comment est-elle « proche » ?

(D Que sont pratiquement cette sagesse et cette sobriété liées à la prière ?

© Pourquoi la fin de toutes choses s’accompagne-t-elle d’un ministère accru :

1. De charité?
2. D’hospitalité sans murmures ?

© Comment charitablement \* couvrir le péché » ?

@ Selon le v. 10, quel est le bien le plus précieux que nous ayons à partager avec autrui ?

(7) Comment pourrions-nous être de «mauvais dispensateurs» (10)?

***1 PIERRE***

93

1. Quelle est la règle et quel est le but du ministère de la parole, joint à celui de la diaconie ?
2. Comment Dieu sera-t-Il glorifié en toutes choses ?

*RÉPONSES*

(ï) Pierre pensait à cet accomplissement de toutes les prophéties caractérisé par l’avènement du Christ et les jugements qui l’accompagnent :

**Jugement de l'Eglise** (17), car il ne suffit pas de dire : « Seigneur, Sei­gneur », pour avoir part au royaume de Dieu (Matth. 7.22).

**Jugement de ce monde,** car la postérité des méchants sera retranchée (Ps. 37.28).

L’apôtre dit avec raison que ce sera la fin de toutes choses. Dans l’écono­mie où nous sommes, tout est perverti. Il n’y a rien d’intact, ni en l’homme, ni dans le monde. Au jour du jugement, toute domination sera ôtée des mains des méchants, et le Christ partagera son règne avec « le peuple des saints du Très-Haut» (Dan. 7.27). Nous vivons présentement de la grâce et de la patience de Dieu. Sa miséricorde seule nous permet de subsister devant Lui. Mais cet état de choses ne saurait durer. Le royaume de Dieu ne restera pas toujours « caché ». Au jour où la royauté du Christ sera manifestée, ce sera la fin de *tout,* parce que tout, dans le ciel et sur la terre, sera entraîné dans un renouvellement complet. La résurrection de Jésus-Christ était déjà le signe visible de cette fin ; la régénération de l’homme par le Saint-Esprit en est la promesse intérieure et visible donnée à quiconque a passé par la repentance et par la foi. Quand nous disons que le baptême l’inaugure, nous témoignons déjà de ce que sera cette fin : un ensevelissement de toute la création morte à cause du péché et des malheurs que le péché lui a apportés, suivie aussitôt d’une résurrection de cette création revêtue cette fois de toute la gloire que le Christ lui a acquise et qu’il partagera avec elle (Apoc. 19. G-8).

**(2)** Le mot « proche » a été souvent mal interprété. On entrevoyait l’heure finale comme une étape dont chaque minute nous rapprocherait. Cette notion temporelle de la proximité des événements ne correspond pas à la pensée de l’apôtre. La Bible n’a jamais dit que la fin viendrait en conclu­sion d’une lente et progressive évolution ou encore en couronnement de je ne sais quelle grande entreprise d’évangélisation. Non, la fin est proche et reste proche, parce qu’elle est une décision, un geste de Dieu, possible à n’importe quel moment. Personne ne sait ni le jour, ni l’heure. Nous som­mes avertis que cette heure et ce jour surgiront comme 1 éclair, a 1 instant

94

***1 PIERRE***

où les hommes ne se douteront de rien (Matth. 24. 27, 39, 50). C’est pour­quoi, après son Seigneur, l'apôtre dit, lui aussi et à sa manière : « Tenez- vous prêts » (Matth. 24. 44).

(5) La parole nous avertit que le temps de la fin est un temps difficile (Matth. 26.41 ; 2 Thess. 2.9-10 ; 2 Tim. 3. 1-9). Si elle nous assure de l’assistance du Seigneur (1 Cor. 10. 13 ; Apoc. 3. 10), elle nous rend pourtant responsables d’un témoignage fidèle en dépit des circonstances contraires. Comment lutter à contre-courant, sinon en demeurant attentifs à la volonté divine ? Autre­ment dit encore : C’est la place donnée chaque jour à la conversation renou­velée avec le Christ, c’est le temps donné à la prière qui deviendra la me­sure de ce témoignage fidèle. Une telle vigilance s’accompagne nécessaire­ment de sagesse et de sobriété :

**Sagesse** dans le choix de nos activités, de nos loisirs, de nos compagnons. Car les uns et les autres peuvent favoriser notre communion avec le Christ — soit aussi notre vie de prière — ou au contraire nous en détourner.

**Sobriété,** non seulement dans le manger et le boire ! On pourrait ne faire aucun excès de nourriture et pourtant passer à côté de cette exhortation. L’activisme religieux n'est pas la moindre des tentations. Cette sorte d’ex­cès a détourné de la prière indispensable beaucoup de serviteurs zélés. Ils étaient serviteurs de Dieu ; ils sont devenus fonctionnaires de l’Eglise ou de l'œuvre dans laquelle ils sont engagés. On peut faire mille choses au nom du Seigneur. Ce qui nous est demandé, c’est de faire ce qui favorise la venue du royaume. Et on ne le sait que dans une recherche personnelle et persévérante de la volonté divine. D’où cette place prépondérante don­née à la vie de prière.

1. Deux réponses peuvent être données .
2. a) Selon Matth. 24. 12, le temps de la fin sera marqué par une charité allant se refroidissant, ou encore par une piété qui n’aura plus que les formes mais dont la vie sera absente (2 Tim. 3. 5). L’apostasie sera le couronnement de cette orthodoxie sans chaleur et de cette spiritua­lité sans fondement. C’est elle qui préparera le triomphe momentané de l’antichrist (2 Thess. 2). Autrement dit, notre spiritualité bien intentionnée ou notre orthodoxie farouche ne nous distingueront pas nécessairement des apostats que le Christ vomira de sa bouche. Seule la charité véritable, fruit de l’Esprit saint, nous maintient au rang de membre vivant du corps de Christ.

b) A son avènement, Jésus vient chercher son « Epouse » (l’Eglise édifiée dans l’amour ; ou alors ce ne serait plus l’Eglise !). Vivre com- munautairement dans un esprit d’amour fraternel et de paix, c’est regarder ses frères comme Dieu les voit : en couvrant leurs insuffi-

***1 PIERRE***

95

sanccs ou leurs fautes de cette robe de justice qu’à la croix le Christ a laissée entre nos mains ! « On vous mesurera avec la mesure dont vous mesurez », dit Matth. 7. 2. Il faut reconnaître que c’est la pierre de touche de toute vie communautaire, celle qui signale nos plus grandes défaillances de chrétiens. Notre charité est souvent sans jus­tice, alors qu'il est écrit : «Tu reprendras soigneusement ton prochain et tu ne souffriras point de péché en lui» (Lév. 19.17). Souvent aussi, notre charité est sans miséricorde, alors que nous sommes appe­lés à aimer comme II nous aime (Jean 15.9).

1. Si cette charité est liée à l'hospitalité, c'est que celle-ci en est souvent l’expression la plus immédiate, la plus accessible à tous, la plus facile, mais en même temps celle qui traduit le mieux l’authenticité de notre amour. Aimer en paroles est vite fait. Mais aimer par tous ces gestes d’accueil que comprend l’hospitalité ne va jamais sans un authentique amour. Encore ne faut-il pas confondre cette hospitalité avec tel dîner ou souper qu’on s’offre entre amis. Si l'apôtre lie cet accueil au temps particulier de la fin, c’est qu’en ce temps, selon la prophétie, on ne pourra plus acheter ni vendre sans avoir la marque de la bête (Apoc. 13. 17). Il deviendra alors onéreux, peut-être dangereux d’exercer l’hos­pitalité envers un frère en la foi. Et d’avoir à le faire pourrait nous pousser à murmurer. C’est pourquoi la pratique de l’hospitalité reste à toujours un signe de notre amour. Par elle, nous manifestons l'accueil que, comme enfant prodigue, nous avons nous-même trouvé auprès du Père ; par elle nous traduisons notre volonté d'être en vérité au service du Christ, le bon Samaritain (Luc 10.34-35).
2. 1. D’abord en acceptant de le voir. Dieu nous appelle à discerner le mal.

Mais tout est dans la manière dont nous en parlons à celui que cela concerne (Matth. 18. 15 et 2 Tim. 2.25 et 4.2).

1. Ensuite — et là, nous trébuchons au seul profit du diable — en refu­sant de le colporter.
2. Enfin, en acceptant que ce mal ne soit pas nécessairement tel que nous l’avions vu. Nous le couvrirons soit par la recherche d’une interprétation des faits favorable à celui qui était soupçonné, soit par une réelle com­passion envers celui qui est mis en cause. Là aussi, il faut que le doute profite à l’accusé !

Qui aime ses frères est d’autant plus disposé à leur pardonner qu’il vit lui-même du pardon que Christ lui accorde, non pas une fois par jour, mais septante fois sept fois, s’il le fallait !

1. Paul, lui, n’hésitait pas : «Je n’ai voulu savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié\* (1 Cor. 2.2). Jean non plus : «Ce qui

96

***1 PIERRE***

était dès le commencement, cc que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, cc que nous avons contemplé, ce que nos mains ont touché... nous vous l'annonçons» (1 Jean 1. 1-3). Quant à Pierre, il s’est montré lui- même bon dispensateur, lorsque, montant au temple avec Jean, il dit au paralytique, placé proche de la Belle-Porte : « Je n’ai ni argent, ni or, mais ce que j’ai, je te le donne : Au nom du Seigneur Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche » (Actes 3. 6).

Cependant, la foi en Christ — ce premier don — fait de nous les membres de son corps. Un chrétien n’est pas tout le corps. Comme membre particulier d’une communauté, il est riche d’un ou de plusieurs dons particuliers, natu­rels, surnaturels (talents, possibilités, savoir, habileté, charismes) dont l’en­semble forme les « diverses grâces » de Dieu. Celle qui nous est propre est la plus précieuse aux autres, car c’est pour eux qu’elle nous a été accordée (1 Cor. 12.7).

(?) De trois manières :

1. Il peut arriver qu’ayant reçu Christ, nous l’accaparions jalousement pour nous. On voit de prétendus chrétiens agir de cette manière. Ils monopolisent Christ, élèvent des barrières jusqu’à empêcher les autres d’approcher. Avant leur conversion, les disciples agissaient ainsi. Comme on amenait de petits enfants à Jésus, ils reprenaient ceux qui les ame­naient (Luc 18. 15-16). Le seul don qu’ils étaient disposés à accorder au Samaritain d’un certain bourg, c’était un feu consumant (Luc 9.54). Hélas ! il est des disciples chez lesquels cet « accaparement » continue, même après leur conversion.
2. La parabole de Matthieu 25. 14-30 nous met en garde contre une autre forme de mauvaise intendance : la foi cachée, c’est-à-dire l’absence de témoignage ; ou alors le témoignage ramené à une simple connaissance, c’est-à-dire une foi purement intellectuelle, désincarnée... On sait le sort tragique réservé à ce genre de serviteurs (Matth. 25. 80). D’où la juste exhortation de l’apôtre : « Comme de *bons* dispensateurs... » Il a entendu les enseignements du Christ. Il veut que notre *bonne* foi fasse de nous de *bons* serviteurs, que retentisse à notre oreille l’aveu de satisfaction du Propriétaire et Donateur : « C’est bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître» (Matth. 25.21). Il veut que, « fidèles dans ce qui est **à autrui,** nous recevions un jour ce qui est à nous » (Luc 16. 12).
3. Les dons naturels ou surnaturels nous sont accordés en vue de « l’uti­lité commune ». Deux tentations nous guettent : les rechercher pour nous- mêmes ; en user à d’autres fins qu’à celles pour lesquelles ils nous ont été accordés.

***1 PIERRE***

97

1. Dans son ministère, Jésus Lui-mcme disait au monde ce qu'il avait entendu de Dieu (Jean 8. 26). Non seulement le Père Lui avait prescrit ce qu’il devait dire, mais II rapportait les choses comme le Père les avait dites (Jean 12. 49-50). Il suffit au disciple d’être comme son Maître. Et c’est bien ce qu’il y a de redoutable : *faire de la prédication un oracle de Dieu* et non un discours en trois points qui a charmé l’auditoire, un morceau d’éloquence dont on décidera s’il était plaisant ou non, la dé­monstration d’une tendance théologique ou des idées du prédicateur. Encore faut-il que cet oracle trouve l’agrément de Dieu, s’il ne trouvait aucun écho chez les auditeurs... Pratiquement un tel message ne saurait trahir la vérité révélée. Il révélera la soumission du prédicateur à l’auto­rité de la Parole qu’il annonce, et sa connaissance de cette parole.
2. Accomplir ce ministère « selon la force que Dieu communique ». C’est une règle négligée, sinon encore à découvrir. L’énergie de la chair, l’au­torité de l’expérience, la force de l’habitude, l'habileté du connaisseur, les dons naturels du serviteur chevronné, pourraient lui faire faire l’éco­nomie de la force que Dieu communique. Apparemment cela sera identi­que. Il se pourrait même que l’absence de force divine donne à ce ser­vice un éclat d’autant plus brillant qu’il ne doit rien à l’Esprit saint. Mais c’est au résultat qu’on reconnaîtra qui, en vérité, œuvrait derrière le « ministre ».

**Le but du ministère.**

Notre parole et notre service ne doivent poursuivre qu’une seule fin : la gloire de Dieu. Cela paraît aller de soi. Pourtant combien facilement et fréquemment l’Etemel est-Il dépouillé de cette gloire au profit, ou de l’Eglise, ou de ses serviteurs, ou encore d’une cause chère à leur cœur, voire inspirée de l’Evangile : la patrie, la liberté, la paix, etc. Hélas ! rien n’est plus commun que de travailler à notre propre gloire et la recevoir des hommes. Ils ne sont que trop disposés à nous la donner (Jean 5.44). N’oublions jamais que cette recherche d’une gloire détournée de sa fin et du chemin qui y conduit est la tentation par laquelle Satan cherche la perte des enfants de Dieu (Matth. 4. 8-9).

(§) Si la personne du Christ est le centre vers lequel convergent, dans l’Eglise, tous les ouvriers et toutes les œuvres ! L’histoire est là pour nous le montrer. A chaque fois qu’est estompée la personne du Christ, il y a parallèlement un détournement de la gloire divine au profit d’une créature ou d’une œuvre. La personne du Christ est le seul rempart devant ces pièges de l’Ennemi. Si nous cherchons en Jésus-Christ notre force, notre sagesse, notre volonté d’être et d’agir, en toutes choses Dieu seul sera glorifié.

98

***1 PIERRE***

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. La place de la prophétie (la perspective de la fin imminente) dans le mes­sage de votre église, dans l’établissement de vos propres plans.
2. La place donnée par vous-même ou votre communauté à la vie de prière : le réajustement peut-être nécessaire de nos activités en vue de cette œuvre primordiale.
3. Sur l’espace d’une semaine — dans un sérieux examen de conscience — faites le compte de vos propos colportant inutilement le mal, de vos silen­ces coupables, de vos interprétations critiques de l’attitude des autres. Con­frontez le tout avec « l’ardente charité » dont parle l'apôtre.
4. Sur l’espace d’un mois, faites le compte de ceux dont vous vous êtes appro­chés dans un esprit de service, de ceux aussi que vous auriez accueillis dans ce même esprit.
5. Etre humble, c'est connaître ses dons. Lesquels négligez-vous ? Lesquels utilisez-vous à votre seul profit ? Lesquels mettez-vous au service de votre église ? Desquels auriez-vous besoin ? A qui avez-vous recouru ? Vous l’ont-ils refusé ?
6. Si votre église est un *ghetto,* que faites-vous pour la transformer en une *intendance ?*
7. La part que vous faites chaque jour à la lecture biblique, que ce soit pour discerner si celui qui vous enseigne annonce les oracles de Dieu (Actes 17. Il), que ce soit pour les annoncer vous-même quand vous prenez la parole...
8. La pauvreté d’une église dont le pasteur est le seul membre « instruit » des choses de Dieu. Que faire pour y remédier ?
9. Voyez-vous la différence entre le défenseur d’une cause, le tenant d'une religion, le représentant d’un mouvement, le chef de file d’une tendance et le dispensateur des grâces de Dieu ?
10. Confrontez l’intérêt porté dans votre église à la personne du Christ avec celui porté, par exemple, à l’unité, à la musique, à la théologie, etc.

***Dix-neuvième étude***

**Se réjouir d’avoir part aux souffrances du Christ.**

**1 Pierre 4. 12-19.**

*QUESTIONS*

(î) Deux sortes de souffrances sont mentionnées dans cette péricope.

D'après le contexte, soulignez les traits caractéristiques de l’une et de l’au­tre.

Q) Que nous est-il rappelé au v. 15 ?

(3) Que nous rappellent ou nous enseignent les mots employés certainement à dessein dans le v. 19 (< remettre leur âme au fidèle Créateur»)?

*RÉPONSES*

® 1. **Il y a la souffrance des injustes** (15), celle que l’on ressentirait à être trouvé au nombre des meurtriers, voleurs, malfaiteurs, délateurs.

1. On ne saurait alors se plaindre d’avoir suscité la haine du prochain ou d’être tombé sous le coup de la justice des hommes. Cette souf­france est la juste punition de nos crimes. Elle est la conséquence inévitable et honteuse du péché que l’homme irrégénéré tolère en lui. Il récolte ce qu’il sème. Cette moisson douloureuse est la démonstra­tion de sa méchanceté.
2. Cette souffrance est aussi le signe du jugement qui vient. L’apôtre Paul disait aux Romains (1. 20) que les perfections invisibles de Dieu se voient comme à l’œil quand on les considère dans ses ouvrages. Les jugements d’ici-bas annoncent les jugements à venir. Dieu est saint. Il ne tient pas le coupable pour innocent. Il appelle l’homme à se repen­tir et à saisir le salut afin d’échapper à la colère et au jugement à venir (Jean 3.36 ; Rom. 1. 18 ; 2. 8 ; Eph. 5.6). Lorsque l’impie ou le pécheur endurci connaissent la souffrance, fruit de leur impiété ou de leur méchanceté, ils goûtent déjà à ce jugement à venir. Ils connais­sent déjà ici-bas le sort éternel qui les attend, s’ils ne se repentent pas. Paul avait donc bien raison de dire : « La colère de Dieu se

100

***1 PIERRE***

révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes... Ce qu’on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, Dieu le leur ayant fait connaître» (Rom. 1. 19). C'est pourquoi, au jour du juge­ment, « toute bouche sera fermée et Dieu sera reconnu juste » (Rom.

1. 19). Les méchants reconnaîtront que leurs souffrances étaient un signe de la miséricorde divine les appelant à se tourner vers Lui.
2. **Il y a la souffrance des justes.**
3. *Elle n’a rien d'extraordinaire* (12).

Elle est inscrite au programme de toute vie chrétienne (Matth. 10.22 ; Jean 15.20; 16.33). Elle est dans le plan de Dieu révélé par cette épître (1. 7 et 3. 14). On pourrait s’étonner que Pierre le répète pour la troisième fois aux chrétiens de cette époque. Cela s’explique si l’on se souvient qu’averti par l'Esprit, l’apôtre prépare l’Eglise aux persé­cutions qui vont survenir et marquer son histoire pendant deux siè­cles environ. Cela s’explique aussi par le fait que les Eglises venaient non du judaïsme préparé et habitué à souffrir à cause de sa foi, mais de l'hellénisme qui avait encore à l’apprendre.

1. *Elle doit nous réjouir* (13).

Il peut certes paraître bien étrange que nous ayons à nous réjouir de souffrir. Nous le comprendrons pourtant, si nous nous souvenons que de telles paroles sont un écho fidèle des béatitudes. Quand l'obéissance à Jésus-Christ a pour conséquence la persécution, nous sommes confirmés quant à la vérité des promesses de Dieu. Il nous a prévenus que le chemin du royaume serait refusé par ce monde et qu’à l’emprunter nous connaîtrions le mépris et l'hostilité des hom­mes, celle-là meme que le Christ a connue. Ainsi la souffrance pour Christ démontre la vérité de SA PAROLE, la réalité de notre vocation ; elle enracine, elle affermit nos certitudes. Elle devient en quelque sorte le gage de notre récompense à venir. « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. »

1. *Elle nous rend participants de Christ* (13).

Il y a beaucoup de Thomas en ce monde. Il y a les Thomas que nous avons été et que nous sommes encore parfois. Il y a surtout les Thomas que nous rencontrons. Ils cherchent. Ils cherchent des preuves. Us veulent connaître par la vue, toucher du doigt, éprouver la vérité de la Parole entendue. Dieu aime les Thomas. Il met à leur portée le corps du Christ ressuscité et portant encore les traces de sa cru­cifixion. Ce corps, c’est l’Eglise vivant par la foi en son Seigneur.

***1 PIERRE***

101

présenté fidèlement à ce monde chercheur et parfois hostile dans cette recherche. La vie sanctifiée des chrétiens est une condamnation du monde en meme temps qu’un appel adressé à ce monde. La vie sanc­tifiée des chrétiens ne peut que troubler la conscience des impies. La lumière est l’ennemie des ténèbres, une provocation même. La réac­tion des impies est la juste mesure de leur trouble ; mais notre réac­tion chrétienne les troublera davantage encore et les amènera à toucher du doigt et à voir de leurs yeux ce qu’ils ne pouvaient d’abord recevoir par la foi. C’est pourquoi, la fournaise de l’épreuve, la brûlure des moqueries et des injustes mépris, les meurtrissures des coups acérés de la langue ou des poings du prochain, voire la prison, le camp de concentration, le peloton d'exécution, reconnus comme l’ordre ordinaire du témoignage et de ses conséquences sont autant de signes au bénéfice des Thomas. En plus, ces signes attes­tent que nous sommes participants de la résurrection puisque nous sommes participants de la crucifixion (Rom. 6. 5-14).

1. *Elle est le signe de notre gloire à venir* (13).

Satan offre aux hommes une gloire aussi égoïste qu’éphémère. Celle acquise dans les stades est singulièrement entachée : elle risque de nourrir l’orgueil. L’esprit de compétition qui l’accompagne entraîne dans son sillage les paillettes étincelantes de l’endurance, de l’effort, de la persévérance mais tout autant celles de la jalousie, de l’envie, du dénigrement, et de beaucoup d’autres choses encore. Jointe a toutes les questions d’argent dont elle s’accompagne aujourd’hui, la gloire sportive se trouve plus souvent qu’à son tour d’abord au ser­vice de Mammon. Elle est enfin une idolâtrie, puisqu’à de rares exceptions près, elle ne glorifie que l’homme.

Quant à la gloire des réussites de ce monde — celles des situations acquises, des victoires économiques ou militaires — on ne sait que trop à quel prix elles s’achètent généralement : « ... Ote-toi de là, que je m’y mette ! Après moi s’il en reste ! La peine et le sang... des autres. »

La gloire du Christ connaît le chemin exactement contraire. Quand le ciel nous la révèle, elle est celle d’un agneau comme immolé (Apoc.

1. 6). Le Christ — le même hier, aujourd’hui, éternellement — a été au milieu de nous Celui qui sert. Il est venu pour offrir sa vie en rançon pour plusieurs. Paru comme un simple homme, Il s’est dé­pouillé Lui-même, se rendant obéissant jusqu’à la mort.

Aussi, à la manière de Moïse, le chrétien regardant à Christ aime mieux être maltraité avec le peuple de Dieu que d’avoir pour un

102

***1 PIERRE***

temps la jouissance du péché. Il regarde l’opprobre du Christ comme une richesse plus grande que les trésors de l’Egypte (Héb. 11.25-26). La croix reste à toujours le sûr et le seul chemin de la gloire.

1. *Elle est le signe de la présence de VEsprit en nous* (14).

Jésus avait dit à ses disciples : < Je prierai le Père, et II vous don­nera un autre Consolateur, afin qu’il demeure éternellement avec vous, l’Esprit de vérité» (Jean 14.16). Le monde n’a pas supporté la présence du Christ. Il ne supporte pas non plus la présence de l’Esprit saint. Si le chrétien est outragé, c’est à cause de cette pré­sence. C’est elle que le monde insulte, attaque, veut ternir à tout prix. Le diable, prince de ce monde, la reconnaît bien et ne s’y trompe pas. C’est à l’Esprit saint qu’il en a. C’est à l’attrister et à l’éteindre qu’il pousse les hommes.

L’outrage des hommes devient ainsi une forme d’hommage qu’ils ren­dent à la gloire divine reposant sur le chrétien. Celui-ci aurait été tenté de ne considérer que la faiblesse de sa chair soumise aux con­traintes de l’ennemi. Il aurait été tenté de se décourager. Au con­traire, il y trouve l’occasion d’être affermi dans sa foi. Cette oppo­sition du monde est la confirmation que l’Esprit de gloire repose sur lui.

1. *Elle nous pousse à la louange* (16).

Le nom de chrétien fut donné pour la première fois aux disciples à Antioche (Actes 11.26). Agrippa, qui savait l’opprobre dont ce nom était entaché, refusa qu’on le lui attribuât (Actes 26.28). Ce nom reste à toujours lié à la tribulation dont il s’accompagne. D’où la peur que ce nom fait naître dans l’esprit et le cœur de tous ceux qui n’ont que l’apparence de la pieté. Mais pour ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, eu part au Saint- Esprit, qui ont goûté la bonne parole de Dieu et les puissances du siècle à venir (Héb. 6.4), ce nom et le programme de tribulations qu’il comporte est parmi les plus glorieux qui puissent nous être attribués. Il nous qualifie comme disciples de Celui que le monde a rejeté, alors que Dieu l’a déclaré son Fils bien-aimé. D’où la louange que ce qualificatif met dans nos cœurs... à moins que, caricaturant l’œuvre de l’Esprit, nous nous attribuions ce titre de chrétien du sim­ple fait de l’inscription de notre nom dans un registre de baptême, de confirmation ou de mariage...

1. *Elle est la preuve de notre appartenance à la maison de Dieu* (17). La foi en Christ fait de nous des membres de l'Eglise, appelée aussi maison de Dieu (1 Tim. 3. 15). L'Eglise n’est pas indemne du péché.

***1 PIERRE***

103

Il y a les péchés de l’Eglise, comme il y a les péchés de la société païenne. Pas plus que le jugement des païens, celui de l’Eglise ne saurait être uniquement un jugement de masse. Le jugement peut être communautaire et individuel. La persécution peut atteindre l’Eglise en chacun de ses membres, devenir le moyen utilisé par Dieu pour épurer la foi de son Eglise, la corriger de scs infidélités et la ramener sur le chemin de la sainteté. Car il serait grave que les païens puissent penser que Dieu ferme les yeux sur les infidélités des chrétiens. Loin de nous troubler, ce châtiment doit nous réjouir, car il confirme notre adoption et notre filialité divine. Par scs juge­ments, notre Père travaille à notre, sanctification et à notre entrée dans son royaume. Echapper au jugement de l’Eglise, voilà qui serait angoissant ! Ce serait le signe que nous n'en sommes membres que de nom.

1. *Elle est le signe de la perdition des impies* (18).

Les psaumes 37 et 73 nous avaient déjà appris à ne pas envier les gens auxquels, à première vue, sont épargnées les vicissitudes que connaissent les croyants. L’apôtre reprend ici une parole du livre des Proverbes (11.31), propre à nous ouvrir les yeux sur le sort tra­gique des impies et des endurcis, propre aussi à étayer notre joie dans l’épreuve, si tout ce qui précède ne l’avait pas encore fait. Si les justes, les rachetés membres du corps de Christ, les héritiers du ciel n’arrivent dans le royaume de Dieu qu’au travers de beaucoup de tribulations (Actes 14. 22), quelle sera la fin des pécheurs rebel­les à la grâce ? Les épreuves des uns sont le signe du jugement des autres, et ce jugement sera d’autant plus sévère que l’épreuve était plus visible à leurs yeux. Ce n’est pas le péché seulement qui fait la condamnation des hommes ; c’est le refus de la grâce manifestée à la croix et dans le corps de l’Eglise éprouvée.

Mais cet avertissement à transmettre aux impies et aux rebelles ne doit jamais devenir dans notre bouche une condamnation définitive. Paul disait aux Corinthiens (1 Cor. 4.5) : «Ne jugez rien avant le temps ». Pierre a ici la même prudence. Il affirme et souligne le dif­ficile salut du juste, mais il se garde de trancher du sort de l’impie et de l’endurci. En effet/il ne lui appartient pas de décider du sort éternel d’aucun païen. Il se limite à que question : « Qu’adviendra- t-il ? » Gardons-nous d’y répondre à sa place !

1. *Elle nous oblige au bien* (19).

Ce n’est pas la souffrance qui mène au salut. A elle seule, elle n’est pas la garantie du salut. On pourrait souffrir, souffrir même pour le

104

***1 PIERRE***

nom de Jésus, et marcher pourtant sur la voie large qui mène à la perdition. La voie du salut est une voie d’obéissance au Seigneur. Si elle s’accompagne de souffrance, elle comprend en tout cas la nécessité de faire le bien, le bien étant ce que Dieu veut. Veillons donc à demeurer fidèles à la volonté divine, sans rechercher la souffrance. Acceptons cette dernière dans la mesure où l'obéissance à la volonté divine la met sur notre chemin.

(2) 1- Qu’il ne faut pas confondre l'opprobre du Christ avec la souffrance fruit de nos infidélités !

1. Qu’il ne faut pas confondre l’opprobre du Christ avec la souffrance fruit d’un zèle charnel et intempestif. Un certain sectarisme, volontiers agressif, animé d’esprit de jugement et d’orgueil spirituel soulève contre lui la juste indignation de ses victimes. Ce genre de persécutions est sans rapport avec celles dont parle ici l’apôtre. Il ajoute peut-être aux souf­frances du Christ, mais à la honte de ses zélateurs !

(3) 1. C’est le même verbe «remettre» qui est employé par Luc 23.46 nous rapportant la parole du Christ mourant : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Quand on sait comment Dieu honora la foi, l’aban­don confiant de son Fils en agonie, on ne peut qu’être fortifié et ras­suré à l’heure où nous aurions à emprunter ce même chemin d’opprobre.

1. Pierre nous invite à nous en remettre au « fidèle Créateur » ! Juste et heureux rappel de notre condition d’hommes perdus si la grâce n’inter­vient pas. Le salut est un acte créateur de Dieu, et non le produit de nos efforts ou la récompense de nos œuvres. Mais en nous rappelant cette intervention divine, Pierre veut souligner que l’acte créateur de Dieu nous tirant du néant est garant de sa toute puissance à même de nous tirer de la fournaise de la persécution. C’est donc bien une invite à la foi dépouillée de toute crainte.

***APPLICATION***

Quelques suggestions :

1. Une phrase à bannir de votre vocabulaire : Il n’a pas mérité ça !
2. Dans votre christianisme, la colère de Dieu fait-elle encore partie de votre vision prophétique de l’avenir du monde... et de l’Eglise ?
3. Y a-t-il des raisons de préparer les chrétiens d’aujourd’hui à souffrir pour leur foi ? Votre église s’en préoccupe-t-elle ?
4. En quelles circonstances avez-vous eu à vous réjouir de souffrir ?

***1 PIERRE***

105

Pour quelle gloire vous dépensez-vous ? Le temps, l’intérêt, l’argent accordé à l’une des gloires que ce monde offre sont-ils soustraits à celle que Dieu vous proposait ?

1. Etablissez une comparaison (inquiétante peut-être, à moins que vous la trouviez rassurante) entre le titre de chrétien dont parle ici l’apôtre et celui auquel ont souscrit des milliers ou millions de personnes lors du dernier recensement ?
2. Selon vous, quelle forme prend actuellement le jugement de Dieu sur votre église ?

S. Confrontez la vie de votre communauté ou votre vie personnelle avec cette réflexion inspirée à un commentateur :

« Jouir est leur première pensée ; ils considèrent peu que l’obéissance, le renoncement, les combats au-dedans et au-dehors, et-enfin le feu de l’épreu­ve sont les chemins par lesquels ils ont à passer. »

***Vingtième étude***

**Les anciens dans l’Eglise. - 1 Pierre 5. 1-4.**

Q *GESTIONS*

(?) Par ces exhortations, Pierre veut prévenir deux dangers qui guettent la mai­son de Dieu. Décrivez-les à la lumière de cette brève péricopc.

© Pourquoi adresse-t-il ces exhortations aux anciens ?

(3) A la lumière de ces exhortations :

1. Qui est appelé à devenir ancien?
2. Qui a autorité dans l’Eglise ?
3. Quelles sont les trois tentations des anciens ?
4. Comment les éviter ?
5. Quelle est la tâche des anciens ?
6. A qui appartient ce troupeau ?
7. Quelles sont les caractéristiques du véritable ancien ?

106

***1 PIERRE***

*RÉPONSES*

(î) Dans sa marche par la foi, l’Eglise court les deux risques suivants :

1. **L’anarchie,** c’est-à-dire, une vie communautaire sans structures inté­rieures et sans autorités reconnues. Certes, devant Dieu, tous les hom­mes sont égaux et bénéficient de la même grâce et du meme salut. Cependant, l’oeuvre de Dieu est ordonnée et comporte des responsabili­tés différentes suivant que l’on est homme ou femme, néophyte, mem­bre ou ancien. Et ce serait méconnaître l’ordre divin que de confier n’importe quelle tâche à n’importe qui sous prétexte que cette per­sonne fait partie de la communauté. Le Seigneur a donné à l’Eglise des ministres. En vue de leur ministère, il les revêt, entre autres dons, d’au­torité.
2. **Le cléricalisme.** C’est le risque contraire. Oubliant que l’Eglise est un corps vivant dans lequel chacun prend sa part du fardeau commun, les ministres font abus de leur autorité, régentent l’Eglise à leur idée, con­centrent tout pouvoir en leurs mains, transforment la structure originale de la communauté jusqu’à priver les membres de toute possibilité d’in­tervention. Résultat : il y a le troupeau passif et muet des laïques **et,** le dominant, le clergé qui peut lui-même finir par se hiérarchiser.

A noter qu’il n’est pas toujours dans l’intention des ministres ou anciens d’enrayer la marche de l’Eglise par le cléricalisme. Les fidèles sont parfois les premiers artisans de cette malformation lorsqu’ils se déchargent de leurs responsabilités et obligent ainsi quelques-uns, les pasteurs en particulier, à assumer à leur place des tâches qui leur reve­naient de droit.

C'est ce double écueil que, par son exhortation, l’apôtre veut éviter.

1. Parce que. parmi tous les membres de la communauté, ils sont le mieux à même de les comprendre et de les appliquer. Leur intelligence des choses spirituelles, la confiance qui leur est témoignée, les directives qu’on attend d’eux, leur expérience éprouvée, en bref, leur « titre » devant Dieu et devant l’Eglise, les rend responsables de la bonne marche de la commu­nauté. En d’autres mots, si un certain démocratisme égalitaire ou au con­traire un certain cléricalisme sévit dans l’Eglise, les anciens avant les fidè­les mais autant qu’eux, en sont responsables.

(D 1. On ne devient pas ancien par goût personnel, par ambition ou pour faire plaisir à quelqu'un. Les exigences formulées par l’apôtre délimitent assez exactement les qualités requises, les conditions de ce ministère, les responsabilités qu’il comporte. Quand Pierre lui-même se donne comme

***1 PIERRE***

107

un ancien, en précisant qu'il est « témoin des souffrances de Christ et participant de la gloire qui doit être manifestée », il circonscrit assez exactement le terrain dans lequel naît et se développe la vocation d’an­cien. Pierre a été témoin visuel de la crucifixion. Après lui — les cir­constances historiques en moins — nous avons à manifester ce même témoignage défini par Rom. 6.3-14, c’est-à-dire: accepter la crucifixion quotidienne du vieil homme et de ses passions ; vivre chaque journée pour Dieu dans la communion du Christ, de sa pensée, de scs sentiments, de sa volonté ; travailler à son avènement. C’est à partir de ce fonde­ment que l’ancien peut mettre au service de l’Eglisc ses qualités natu­relles (aptitudes administratives, musicales, artisanales, sociales, pédago­giques, pratiques, etc.). Quand les anciens sont élus pour leurs qualités naturelles, mais sans le fondement précisé ci-dessus, ils sont incapables de faire face à leurs responsabilités, en dépit de leur dévouement et de leur bonne volonté. On en peut dire autant du ministère choisi par goût personnel ou par conformité à un grade acquis en faculté de théologie ou dans une école biblique, mais sans que le fondement ait été véritablement posé. En dehors de ce fondement, un collège d’anciens, pasteurs compris, ne peut que paralyser la vie et la marche de l’Eglisc. Car c’est l’éner­gie de la chair et non la sagesse et la puissance de l’Esprit qui les feraient agir.

Malgré le mot qui la caractérise, cette responsabilité d’ancien n’est pas nécessairement liée à l’âge du candidat. Ce n’est pas le poids des ans qui ouvre la porte de ce ministère, mais celui de la connaissance éprouvée, liée sans doute et finalement aussi à la maturité du candidat. Mais ce caractère-là est secondaire par rapport à celui d’une communion recon­nue par tous de l’ancien avec son Seigneur. C’est du reste pourquoi le titre d’ancien est donné dans l’Ecriture à tout serviteur de Jésus-Christ ayant autorité dans l’Eglise. L’apôtre Pierre se désigne lui-même au nom­bre des anciens, sans cacher pourtant son autre titre : apôtre (1. 1).

2. L’église locale édifiée selon l’ordre du Seigneur ne peut jamais dépen­dre de la seule autorité d’un pasteur. C’est avec les anciens (aujourd’hui appelés aussi conseillers de paroisse ou conseillers presbytéraux) que le pasteur régit la communauté. Son autorité est partagée par tous les an­ciens. C’est en pleine communion de responsabilités qu’il l’exerce avec eux. Ce qu’il dit, ce qu’il fait au nom du Seigneur les engage, comme l’engage lui-même le témoignage et le service de ses conseillers. Ce que ceux-ci à juste titre exigent de leur pasteur, il est en droit de l’attendre de leur part aussi.

Soit dit en passant, on est en droit de s’étonner que l’apôtre, qui a donne de telles directives à l’Eglise et qui, en dépit de son autorité d’apôtre, se

108

***1 PIERRE***

désigne lui-même comme un ancien (1), soit appelé le premier des papes et que son nom serve à couvrir et à justifier la hiérarchie romaine !

1. **a) Le fonctionnarisme.** Sait-on toujours discerner comment et quand, parti bénéficiaire de la grâce, on finit par être serviteur de la loi ? Parti dans l’ardeur du premier amour, on finit dans la froideur du devoir accompli ? Parti dans la joie du service volontaire, on finit dans l’ennui et la routine d'un métier respecté et honoré ?
2. **La cupidité.** Elle peut gagner notre cœur dans ce service-là comme dans tout autre, surtout lorsque le ministère est devenu une charge officiellement reconnue et payée. Cela concerne les pasteurs en particulier. Cela pourrait concerner les « conseillers » dans la me­sure où, briguant cette charge, ils y verraient un moyen de gagner la confiance d'autrui, partant, un moyen d’ouvrir de nouvelles possi­bilités à leurs ambitions économiques, politiques ou sociales.
3. **L’ivresse du pouvoir.** Etre ancien, c’est avoir de l’autorité ; c’est l’exercer en maintes circonstances, en paroles, en conseils de toutes sortes, en actes personnels cachés ou publics. Sait-on toujours dis­cerner quand et comment on passe de l’autorité à l'autoritarisme, du rôle de conseiller à celui de meneur, de la place de serviteur à celle de maître ? Sait-on toujours discerner quand et comment, croyant travailler à la gloire du Seigneur, on cherche son petit succès per­sonnel ; croyant illustrer l’Evangile, on défend ses propres idées ; croyant mettre les âmes dans la dépendance du Libérateur, on les asservit à notre petite personne ?
4. C’est la collégialité des anciens (évangélistes et pasteurs compris) qui nous gardera de ces pièges. D’où l’ordre de l’apôtre : « Paissez ». C’est dans la communion fraternelle et inséparablement lié aux frères que tout ministre dans l’Eglise peut triompher de ces difficultés. Encore faut-il qu’il ait pris très au sérieux — quel que soit son âge, mais d’au­tant plus s’il est jeune — les exhortations du v. 5. L’humilité est la con­dition de la foi ; elle en est aussi le premier fruit. Elle est donc insé­parable du service ; elle en est la marque distinctive, d'autant plus si ce service nous élève en responsabilité parmi nos frères.
5. Elle est ici résumée dans un seul verbe : *paître.* Mais la multiplicité des tâches évoquées par ce verbe explique l’ampleur de ce ministère et la nécessité de son exercice collégial.

Paître signifie d’abord nourrir (et non pas administrer). Et l’on sait bien de quelles nourritures il est ici question. Mais si la prédication, l’évan­gélisation, l'enseignement catéchétique, l’étude biblique publique et dans les maisons (Actes 20.20) sont les œuvres premières des anciens, elles

***1 PIERRE***

109

comprennent les autres tâches que voici : « conduire, protéger, défendre, surveiller, s’intéresser à chaque brebis, à leurs besoins, réveiller les cons­ciences endormies, relever les courages défaillants, consoler, soigner, stimuler, encourager, conseiller, aimer d’un amour saint, inlassable, dé­sintéressé, d’un dévouement à toute épreuve, à l’instar du Bon Berger » (Ch. Rochedieu).

1. Il est bien spécifié que c’est le « troupeau de Dieu ». 11 n’est pas superflu de le souligner dans une époque où les brebis peuvent devenir l’occasion de disputes entre bergers. Cela veut dire aussi qu’un vrai ber­ger connaît sa responsabilité (il aura à rendre compte du troupeau devant son propriétaire) et ne saurait admettre que ses brebis suivent n’importe qui et broutent dans n'importe quel pâturage !
2. Pierre résume son enseignement en appelant les anciens à être les « mo­dèles du troupeau ». Hélas ! il est plus facile de dominer un troupeau que d’en être le modèle. Il faut bien entendre ces enseignements, en dépit de l'apparente contradiction des mots. Celle-ci est intentionnelle : sera vrai berger celui qui sera parfaitement brebis. Quand, à la vue de tout le troupeau, les anciens font preuve d’une réelle soumission, d’une joyeuse obéissance, d’une parfaite docilité au souverain Berger, quand donc ils sont eux-mêmes et devant tous ce qu’ils enseignent aux autres et exigent d’eux, alors ils sont d’authentiques anciens. Qui est suffisant pour ces choses ? Comme dit plus haut, ceux-là seuls qui sont témoins de la croix, de la résurrection, de la gloire à venir, qui vivent consacrés et fondés en Christ.

Car il n’est qu’un seul Pasteur, qu’un seul Ancien : le Seigneur. Hors de Lui, anciens et pasteurs, qu’ils soient d'une Eglise officielle ou d’une communauté, font œuvre humanitaire peut-être, mais en tout cas sans lendemain. Leur communauté survit peut-être, comme les vestiges d’un glorieux passé. A l’égal de l’église de Sardes (Apoc. 3. 1), elle a la réputation d’être vivante, mais elle est morte !

A l’inverse, il se pourrait que pasteurs et anciens, qu’ils soient d'une église officielle ou d’une communauté, paraissent faibles, dépouillés, sans force, et qu’on les méprise un peu de se plaire à des œuvres cachées et d’avoir si peu de ces apparences que recherche le monde jusque dans l’Eglise.

Qu’importe le jugement des hommes ! Ne jugeons rien avant le temps. C’est à l’heure H, au jour J, que se mesurera l’œuvre de chacun. C’est le Christ à son avènement qui distribuera les récompenses, tressera des couronnes. Il faudrait qu’en l’Eglise du Seigneur, on s’en souvienne mieux, en particulier à l’heure de l’ensevelissement d’un ancien, plus

110

***1 PIERRE***

particulièrement encore, à celle du service funèbre d’un évangéliste ou d’un pasteur. Moins de paroles — moins de louanges — sinon celles qui glorifient le seul et souverain Pasteur

*APPLICATION*

Quelques suggestions :

1. Votre église aurait-elle à retrouver le sens des ministères et le respect de leur autorité, ou au contraire, à redécouvrir le sacerdoce universel ?
2. Que fait-on dans votre église pour préparer les anciens à leur tâche et pour les soutenir dans l’exercice de celle-ci ? Ont-ils une place dans votre inter­cession ?
3. Une faculté de théologie ou une école biblique où se préparent les « an­ciens » peut-elle se contenter de les former théologiquement ?
4. Un troupeau «nourri» et «soigné» passe de l’état d’agneau à celui de brebis adultes. De plus, il prolifère. Si ce n’est pas le cas du « troupeau » dont vous faites partie ou qui est sous votre garde, savez-vous pourquoi ? Que faites-vous pour y remédier ?

***Vingt et unième étude***

**Les jeunes dans l’Eglise - 1 Pierre 5. 5-7.**

***QUESTIONS***

(î) Qui sont les « jeunes » auxquels s’adresse l’apôtre ?

O En quoi consiste la soumission qui leur est recommandée et pourquoi est- elle nécessaire ?

1. Pourquoi, d’après le contexte, l'humilité est-elle cette qualité éminemment recommandable à ***tous ?***

***RÉPONSES***

(J) Deux réponses sont possibles, et toutes deux sont à retenir.

1. Ce sont d’abord les jeunes gens et jeunes filles des familles chrétiennes membres de la communauté.

***1 PIERRE***

111

1. Ce sont ensuite les néophytes de tous âges entrés de fraîche date dans la communauté.
2. Ce serait déformer la pensée de l'apôtre que de l'entendre comme un encou­ragement à la servilité des jeunes et au despotisme des anciens. Ici, comme dans les rapports du mari et de la femme, aucune place n’est faite à un quelconque autoritarisme. Au contraire, toute liberté est donnée aux jeunes, que ce soit dans le témoignage ou dans le service. Mais la recommandation de l’apôtre est en bonne place. Il est connu que dans la decouverte de leur personnalité et la recherche de leur situation, les jeunes se montrent parfois irréfléchis, emportés, violents dans leur réaction. Le zèle d’un premier amour est incomparable ; mais il pèche quelquefois par l’excès de sa ferveur. Il lui manque l'équilibre et la sobriété que donnent l’expérience et la maturité spirituelle. C’est pourquoi, l’autorité aimante et compréhensive des aînés en appelle à la soumission déférente des jeunes. Par son contrôle bienveillant et reconnu comme nécessaire, cette autorité sauvegarde l’authentique valeur du zèle des jeunes, leur liberté et leur sécurité parfois menacées par un excès d’audace et un manque de discernement. Elle sauvegarde aussi l'unité, marque distincte d'une communauté en Jésus-Christ (Jean 13.35 et 17.21). Le conflit des générations n’a plus sa place dans l’Eglisc, quand les anciens paissent le troupeau tels « des modèles de ce troupeau » et que les « jeunes » reconnaissent l’autorité prévenante de ces aînés.
3. 1. **Parce qu’elle est la condition même de la vie communautaire.**

Sans l’humilité, tous les rapports entre membres d’une communauté sont faussés. Pour le faire comprendre, l’apôtre use d’une image significative. Le vêtement est ce qu’il y a de plus visible chez un homme. Autrement dit, l’humilité est la qualité maîtresse du chrétien, celle qui doit présider à toutes ses interventions, caractériser toutes ses attitudes, inspirer toutes ses décisions. Sans elle, l'autorité des anciens devient de l’autoritarisme et la soumission des jeunes, de la servilité. Sans elle, la liberté frater­nelle sombre dans le légalisme et la joie du service fait place à des droits, par conséquent à des contraintes. Sans elle, les dons spirituels donnés à chacun en vue de l’utilité commune (1 Cor. 12. 7). loin d’édifier la communauté, la mettent en danger.

1. **Parce qu’elle est la condition de la grâce... et de son renouvelle­ment**

L’homme peut être conscient de sa misère, profondément convaincu de sa méchanceté, avoir fait la découverte de l’amour de Dieu, y goûter, saisir par l’intelligence le pardon qui est en Christ, et pourtant n’en pas bénéficier parce que son orgueil l’empêche d’abdiquer et de crier humblement grâce. Caïn, Saül, Judas se ressemblent. Ils se savent coupables. Ils ne nient pas avoir fauté. Ils expriment même du regret de

112

***1 PIERRE***

l’avoir fait. Mais il est une chose à laquelle ils ne consentent pas : reconnaître qu’ils ont perdu tout droit à la miséricorde et laisser à Dieu le libre droit de la leur accorder comme une grâce. Jusqu’au bout, ils veulent sauver la face, sauvegarder cette bonne opinion qu'ils avaient d’eux-mêmes, pour le moins la sauvegarder devant les autres. Dieu ne peut que résister à de tels hommes — dans l’espoir que cette résistance meme brisera leur orgueil — tandis qu’il fait grâce aux humbles, parce que seule l’humilité rend capables d’accepter ce que Dieu a fait pour nous en Jésus-Christ, d’en témoigner devant les hommes.

Mais ce qui est vrai de l’homme appelé à la conversion reste vrai de l’homme converti : lui aussi ne peut vivre que de la grâce de Dieu. Dans la marche par la foi, dans la croissance spirituelle, c’est tous les jours que nous avons besoin de la grâce de Dieu pour pardonner nos défaillances, réparer nos fautes, fortifier notre communion avec Lui, et celle des uns avec les autres. Sans l’humilité, après avoir commencé par l’Esprit, nous finissons dans la chair.

1. **Parce qu’elle est la condition de notre témoignage.**

Quel qu'il soit, le ministère n’a d’autre fin que la révélation de la per­sonne et de l’œuvre de Jésus-Christ. « Non pas à nous. Eternel, non pas à nous, mais à ton nom donne gloire» (Ps. 115. 1). Comment les hommes glorifieraient-ils Christ si notre témoignage voilait sa face, affadissait son amour, détournait au profit de notre personne la gloire même du Sauveur ? C’est pourquoi l’apôtre nous exhorte « *tous »,* dans nos rapports mutuels, à être revêtus d’humilité.

1. **Parce qu’elle est la condition de notre élévation, c'est-à-dire d’une vie royale dépouillée de tout souci.**

Quand, dans l’Apocalypse, l’apôtre Jean se présente, il se donne comme « compagnon de misère, de royauté et d’endurance de Jésus » (Apoc. 1. 9). L’humilité conduit à la royauté : celle que Christ a manifestée à la croix. Mais pour y atteindre, faut-il encore consentir à en emprunter le che­min. L’humilité n’est point un état, une qualité acquise, un bien en soi. Elle est le contraire d'une richesse. Elle est une décision à reprendre sans cesse sous la puissante main de Dieu, surtout à l’heure où elle nous con­duit dans le dépouillement. Elle est une marche volontaire dans la foi. « Celui qui veut sauver sa vie la perdra, mais celui qui la perdra à cause de moi la trouvera» (Matth. 16.25). L’humilité est le libre consen­tement à la perte, à la mort même de ce que l’on pourrait chérir plus que soi-même. Humble était Abraham quand il marchait avec Isaac sur le chemin de Morija (Gen. 22). A l’interrogation de son fils lui deman­dant où était l'agneau de l’holocauste, il a répondu : « Dieu pourvoira ».

***1 PIERRE***

113

C’est aussi ce que dit l’authentique humilité : « Déchargez-vous sur Lui de tous vos soucis, car Lui-même prend soin de vous » (7). C'est là notre élévation, notre royauté en Jésus. L’humble ne se garde plus lui-même. Il s’est déchargé sur Dieu de sa vie et de sa mort. C’est pourquoi il n'a pas de soucis, il est dans le repos déjà. Comme le dira Paul : l’humble est «ressuscité», il est déjà «assis dans les lieux célestes» (Eph. 2.6). Alléluia !

*A P P L I C A T I* O *N*

Quelques suggestions :

1. Un danger à conjurer : Dans l'Eglise, les groupements de jeunes qui auraient une vie indépendante de la communauté.
2. Un sujet à débattre lors d’une prochaine rencontre du groupe des jeunes : Qu'attendons-nous des anciens ? Quelle part leur faisons-nous dans nos responsabilités et nos activités ?
3. Un aveu à colporter : Tous mes soucis sont autant de signes de mon orgueil.
4. Un témoignage urgent : Les soucis font partie de notre vie. Notre lot, c’est de les faire porter par Dieu.

***Vingt-deuxième étude***

**Les armes de la victoire. - 1 Pierre 5. 8-14.**

***QUESTIONS***

Q Pour quelle raison Pierre nous exhorte-t-il :

1. A la sobriété?
2. A la vigilance ?
3. Quelles armes l’apôtre nous invite-t-il à prendre pour triompher de Satan ?
4. Que savez-vous de Silvain ? de Marc ?
5. Que penser des deux dernières paroles de cette épître ?
6. Quels sont les mots « clé » de cette conclusion ?

114

***1 PIERRE***

*RÉPONSES*

(3) 1. Elle nous est imposée par la présence de l’Ennemi. Notre entière dépen­dance du Seigneur nous soustrait à l’autorité de Satan. Ce dernier ne s’en console guère. A scs yeux, nous avons passé dans le camp « ennemi ». Nous sommes donc un danger pour son royaume. D’où l’acharnement qu’il met à nous séduire à nouveau, sinon à nous détruire. Seule unt vigilance de tous les instants nous garantit de scs coups. Luc 21.34 disait déjà : « Prenez garde à vous-mêmes, de crainte que vos cœurs ne s’ap­pesantissent par les excès du manger et du boire, et par les soucis de la vie. » Tout excès conduit à la fatigue et au sommeil, et à tout ce qui en résulte. Cela ne peut profiter qu’à l'ennemi. D'où la nécessité d’une sobriété qui nous maintienne sans cesse dans la plénitude de nos moyens soumis à l’autorité du Saint-Esprit.

2. A elle seule la sobriété ne saurait nous garantir des ruses du dia­ble. En s’accompagnant d'une vigilance qu’au reste elle favorise, la sobriété déjoue les tentatives de l’Ennemi.

Cette vigilance doit s’exercer sur trois plans :

1. Le discernement qui nous fera reconnaître dans tel interlocuteur ou dans telle circonstance la présence du Seigneur ou au contraire celle de notre adversaire
2. La prière jointe à l’écoute de la Parole, qui nous replace dans la pré­sence du Seigneur et Lui donne liberté de nous inspirer, au besoin de nous avertir.
3. La communion fraternelle. Le verset 8 pourrait être mal interprété, si nous venions à oublier que l’apôtre s’adresse à des chrétiens aux­quels il a enseigné la nécessité de la vie communautaire. La fraternité en Christ trouve ici une nouvelle justification. Le diable guette cha­que brebis. Mais il pourra d’autant moins facilement les atteindre qu’elles resteront dans la dépendance du berger, soit aussi dans la dépendance du troupeau.

*Veiller* signifie donc aussi : demeurer dans la communion des frè­res ; ne pas s’écarter du Seigneur, du troupeau, de la bergerie : ne pas emboîter le pas derrière la « chèvre de M. Seguin » !

**® 1. La volonté de ne pas lui laisser la victoire.**

L’Ecriture nous montre que nous sommes sans force devant l’Ennemi. Que nous voulions le reconnaître ou non, nous sommes sous son emprise (1 Jean 5.19). Aussi Dieu ne fait-il jamais appel à nos forces pour triompher de notre état d’esclave. Il nous offre gratuitement son secours. Par contre.

***1 PIERRE***

115

notre volonté a un rôle capital dans l’œuvre de notre libération, puis dans notre vie d’homme libéré. Dieu ne saurait nous faire grâce sans que nous y consentions. Notre volonté libre est le signe de notre responsabi­lité et de notre liberté retrouvées. C’est pourquoi, notre lutte victorieuse contre Satan ne saurait se passer de notre volonté de lui résister.

1. **La foi ferme.**

Satan sait fort bien par quelles armes nous affaiblir. Découragement, crainte, doute, voilà les moyens qu’il emploie communément. Il nous fait voir la réalité sous son angle le plus négatif. Il s’emploie à nous angois­ser, nous tourmenter ; il va même jusqu’à brandir la mort comme une menace, au contraire parfois comme une heureuse solution ; de toutes manières il s’emploie à dresser la croix et le chemin qui y conduit com­me le pire des aboutissements. Il n’est jamais plus menteur qu’à ces heu- rcs-là. Mais c’est la foi seule qui nous révèle ce mensonge. Seule la foi sait que la croix a été la défaite du malin et la victoire du Seigneur. Seule la foi sait qu’aujourd'hui le Christ ressuscité'règne à la droite de Dieu et tient tout dans sa main. Donc, seule la foi en Christ nous per­met de tenir ferme devant les ruses de l’Ennemi, nous maintient paisible au milieu des dangers, des contradictions, des difficultés qu’il s’évertue à susciter pour nous faire douter de Dieu et pour nous reprendre en mains. C’est pourquoi notre résistance n’est pas fondée seulement sur une volonté farouche de lui tenir tête. Il nous aurait à l’usure et trouve­rait mille moyens de miner notre volonté. Notre résistance ne peut trou­ver qu’un seul appui : Jésus-Christ qui, à la croix, a vaincu l’Ennemi et qui, aujourd’hui à la droite de Dieu, prie pour nous afin que notre foi ne défaille point.

1. **La communion des saints.**

Etre chrétien, c’est être un soldat prêt à toutes les vicissitudes d’un com­bat dont l’issue victorieuse est assurée. Dans ce combat, la solitude pour­rait nous surprendre et devenir une arme aux mains de l’Adversairc. L’apôtre nous exhorte à savoir — donc à nous rappeler — que dans la lutte engagée, nous sommes entourés d’une armée à l’effectif connu de Dieu seul, mais dont la présence, en pensée ou en fait, nous sera un encouragement à la lutte persévérante. Notre foi trouvera un adjuvant à se souvenir que nos frères en Christ, ailleurs dans le monde, mènent victorieusement le même combat que nous.

1. **La certitude que Dieu est à l’œuvre avec nous.**

Telle est la puissance du péché, de la mort et de Satan que, sans le secours de Celui qui a dit : « Je suis tous les jours avec vous \*, nous succomberions finalement. Aussi, dans son plan de salut. Dieu a-t-Il

116

***1 PIERRE***

prévu non pas seulement de nous appeler et de nous établir dans la foi, mais encore de nous accompagner jusqu’au terme de nos combats, allant jusqu’à faire servir toute souffrance à l’accomplissement de son dessein. Par Lui, nous sommes rendus inébranlables. Et les cinq verbes employés ici imagent fort bien cette entreprise divine en l’homme sans force : il y a d’abord le broiement de la souffrance ; puis vient le façonnement (« perfectionnera ») de la matière ainsi préparée ; ensuite le vase est affermi (solidifié) ; nouvelle opération : il est fortifié (transformé en granit) ; enfin rendu inébranlable (littéralement : établi sur le fonde­ment).

(5) D’abord ce que l’apôtre en dit : il est « un frère fidèle ». Pierre le consi­dérait à la fois comme digne de transcrire sa parole et digne d’être écouté par ceux à qui il écrivait.

Ensuite ce que d’autres textes nous en disent; (voyez Actes 15.25, 29, 31, 40 ; 2 Cor. 1. 19 ; 1 Thess. 1. I ; 2 Thess. 1. 1). Compagnon de voyage de Paul, il aurait également servi d’écrivain, de rédacteur de l’apôtre Pierre. Aucune preuve ne peut être donnée de cette supposition.

Il en va de même de Marc. Il est vraisemblable qu’il s’agit du même per­sonnage dont il est question dans Actes 12.12, 25; 18.5, 13; 15.37-39; Col. 4. 10 ; Phil. 24. Il rédigera plus tard l’évangile qui porte son nom. Si Pierre l’appelle son fils, c’est qu’il est vraisemblable que Pierre fut à l’ori­gine de sa conversion à l’Evangile.

© Qu’il ne s’agit pas de formules usuelles seulement ! Sous la plume de l’apô­tre, elles ont un profond sens. Il écrit à des persécutés, à des gens dans l’épreuve dont plusieurs connaîtront peut-être le martyre.

Au cœur de la haine dont ils sont environnés, que l’affection fraternelle de l’apôtre manifestée jusque dans ce geste du saint baiser soit leur par­tage !

Au cœur de la persécution et de l’angoisse dont ils pourraient être accablés, que la paix surnaturelle trouvée et vécue en Christ soit le signe distinctif de leur éternelle condition !

® C’est d’abord le mot grâce. Il résume à lui tout seul l'œuvre passée, pré­sente et future du Seigneur. C’est par pure grâce que nous avons été appe­lés. C’est par grâce encore que Dieu travaille aujourd'hui à notre perfec-

• tionnement. C’est par grâce, enfin, qu’il nous introduira un jour dans sa gloire. Mais ce chemin de la grâce passe par la croix. Il serait même plus juste de dire que la croix est le chemin permanent de la grâce. Notre nature profonde se refuse à faire choix d’un tel chemin. Seule la foi peut nous y pousser, puis nous y maintenir. Mais pour demeurer vivante et agissante,

***1 PIERRE***

117

la foi a besoin d’être nourrie, surtout aux heures où la croix se fait plus pesante. L’apôtre Pierre le savait qui a voulu, par son épître apportée aux saints par Silvain, attester à ceux qui souffrent que la grâce de Dieu à laquelle ses lecteurs sont attachés est la *véritable.*

Le second mot clé est celui de puissance. Si la grâce de Dieu est la véri­table, c’est qu’elle a pour garantie Sa puissance. C’est elle qui soutient les fidèles sur le chemin de la croix ; c’est elle qui les sanctifie, les affermit, les rend inébranlables face aux incessantes entreprises de l’Adversairc. D’où le verset 11. Devant la force du Seigneur tout puissant, qui oserait contre­dire ou s'opposer ? Sa grâce est la *véritable* parce que sa puissance la rend telle.

Il y a un troisième mot clé. C’est celui de la gloire éternelle. Paul disait déjà aux Corinthiens : « Si nous n’avons d’espérance en Christ que pour cette vie seulement, nous sommes les plus malheureux de tous les hommes » (1 Cor. 15). Il y a une jouissance attachée au péché, et la gloire humaine comporte des récompenses. Christ le dit dans son sermon sur la montagne. Si la grâce de Dieu et sa puissance ne nous menaient pas plus loin qu’une victoire terrestre sur le péché et Satan, les souffrances du temps pré­sent accompagnant la marche avec Christ finiraient par être intolérables. C’est *la gloire éternelle* qui les rend supportables et permet à l’apôtre de dire que la grâce de Dieu est la véritable.

On aurait pu dire aussi que le mot clé de ce passage était l’expression « en Christ ». Car la grâce et la puissance et la gloire ne se trouvent qu’en Lui, conséquemment, en tous ceux qui acceptent de demeurer personnellement et communautairement en Lui. Et II est là où se rassemblent les élus unis par une sainte et fraternelle affection, quand même ils habiteraient au cœur de Babylone. Car, selon sa promesse, Il est présent partout où deux ou trois sont assemblés en son nom et dans l’amour fraternel.

***APPLICATION***

Quelques suggestions :

I. Savons-nous discerner dans les excès de travail, de zèle, une ruse de l’Enne- mi ? Quand il ne peut pas retenir, il pousse...

2 On ne peut être « chèvre » et « brebis ». C'est ou l’un ou l’autre. Le diable aime particulièrement les chèvres...

S. Il ne suffit pas encore de vouloir. Il faut vouloir ce que Dieu veut.

1. Ne dites jamais : «A quoi bon, je suis tout seul». Si Marie Durand avait tenu ces raisonnements, elle n’aurait pas résisté.

118

***1 PIERRE***

1. Le découragement n’est jamais l’œuvre de Dieu.
2. Comme argile entre les mains du potier, où en êtes-vous sur le « tour » de Dieu ?
3. Aux yeux de qui êtes-vous « un frère fidèle » ?
4. Avez-vous des « enfants » dans la foi ?
5. N’accusez pas l’Eglise. Même au cœur de Babylone, vous pouvez être en **Christ.**

**Imprimé en Suisse**

Table des matières

*Pages*

I INTRODUCTION 2

II APERÇU GÉNÉRAL 6

*Plan de l'épître*

Première suggestion ......... 6

Deuxième suggestion ......... 7

Mot clé et verset clé ........ . 9

III ÉTUDE DU CONTENU DE L’ÉPITRE *Première étude*

[Elus en vue de l’obéissance. — 1 Pierre 1. 1-2 .... 9](#bookmark34)

*Deuxième étude*

Régénérés pour une espérance vivante. — 1 Pierre 1.3-5 . 14

*Troisième étude*

[Les épreuves nécessaires. — 1 Pierre 1. 6-9 ..... 19](#bookmark71)

*Quatrième étude*

[La révélation faite aux prophètes. — 1 Pierre 1. 10-12 24](#bookmark91)

*Cinquième étude*

[Exhortation à la sainteté. — 1 Pierre 1. 13-21 .... 28](#bookmark109)

*Sixième étude*

[Exhortation à l’amour selon la Parole. — 1 Pierre 1.22-25 . 37](#bookmark169)

*Septième étude*

[Comme des enfants nouveau-nés. — 1 Pierre 2. 1-3 . . 40](#bookmark190)

*Huitième étude*

[Jésus, la pierre angulaire. — 1 Pierre 2. 4-10 .... 43](#bookmark208)

*Neuvième étude*

[Comportement des chrétiens dans ce monde. — 1 Pierre 2. 11-12 48](#bookmark257)

*Dixième étude*

[La soumission aux autorités. — 1 Pierre 2. 13-17 ... 51](#bookmark291)

*Onzième étude*

[Chrétiens. « serviteurs », à l’image du Christ. — 1 Pierre 2.18-25 55](#bookmark315)

*Pages*

*Douzième étude*

[Comme de « saintes femmes ». — 1 Pierre 3. 1-6 59](#bookmark341)

*Treizième étude*

[Maris selon Dieu. — 1 Pierre 3. 7 65](#bookmark362)

*Quatorzième étude*

[L’Eglise selon le Seigneur. — 1 Pierre 3. 8-12 .... 69](#bookmark377)

*Quinzième étude*

[La raison de notre espérance. — 1 Pierre 3. 13-17 ... 76](#bookmark399)

*Seizième étude*

[Une figure du baptême. — 1 Pierre 3. 18-22 .... 81](#bookmark436)

*Dix-septième étude*

[Vivre selon la volonté de Dieu. — 1 Pierre 4. 1-6 83](#bookmark469)

*Dix-huitième étude*

[Bons dispensateurs des grâces de Dieu. — 1 Pierre 4.7-11 . 92](#bookmark496)

*Dix-neuvième étude*

Se réjouir d’avoir part aux souffrances du Christ. —

1 Pierre 4. 12-19 99

*Vingtième étude*

[Les anciens dans l’Eglise. — 1 Pierre 5. 1-4 105](#bookmark566)

*Vingt et unième étude*

[Les jeunes dans l’Eglise. — 1 Pierre 5.5-7 .110](#bookmark596)

*Vingt-deuxième étude*

[Les armes de la victoire. — 1 Pierre 5.8-14 113](#bookmark620)

Ouvrages consultés

Le Commentaire de 1 Pierre, de J. Calvin.

» » de L. Bonnet.

» » de J.-C. Margot.

« Pierres vivantes », de R. de Pury.

« Les Trésors du Nouveau Testament », de Rochedieu.

« Etudes sur la Parole », de J. N. Darby.

« Introduction à la Bible », de W. H. Guiton.

« La vie chrétienne », I et II tomes, de R. Leighton.

« Simon Pierre, sa vie et ses épîtres », de W. T. P. Wolston.

« Die Katolischc Briefe », de Friedrich Hauck.

IMPRIMERIE CORNAZ S. A., YVERDON (Suisse)

**A LA DÉCOUVERTE
DE LA BIBLE**

*Série complète des « canevas d'étude • sur les 66 livres de la Bible.*

On peut y souscrire et les rece­voir au fur et à mesure de leur parution.

Demandez les fascicules déjà parus.



**LA LIGUE POUR**

**LA LECTURE DE LA BIBLE** est un mouvement interecclé­siastique et intemationl.

Son but est d’encourager la lec­ture journalière de la Parole de Dieu.

Par ses publications, elle cherc à stimuler un foi vivante et p sonnelle en Jésus-Christ.

Ses périodiques avec notes expi. catives sont destinés à faciliter la lecture personnelle de la Bible.

*Pour les enfants :* le mini-lecteur le lecteur de la Bible « junior »

*Pour les adolescents :* **spora**

**le jeune lecteur de la Bible**

*Pour les aînés :* **le lecteur de la Bible Ces publications peuvent être obtenues aux adresses suivantes :**

*Suisse :* **90, route de Berne**

**1010 Lausanne**

*France :* **68500 Guebwiller**

**15, av. Foch**

*Belgique :* **255, Kievitlaan 1800 Vilvorde**